



HAL
open science

Les coulisses d'une vocation. Livre de raison d'un futur historien

Jean-Marc Moriceau

► **To cite this version:**

Jean-Marc Moriceau. Les coulisses d'une vocation. Livre de raison d'un futur historien. Philippe Madeline; Sylvain Skora. Les Campagnes dans l'Histoire. Mélanges en l'honneur de Jean-Marc Moriceau, 14, Presses universitaires de Caen, pp.11-82, 2023, (Bibliothèque d'histoire rurale), 978-2-911369-27-8. hal-04591364

HAL Id: hal-04591364

<https://normandie-univ.hal.science/hal-04591364>

Submitted on 28 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES COULISSES D'UNE VOCATION Livre de raison d'un futur historien

Jean-Marc MORICEAU
jean-marc.moriceau@unicaen.fr

LA VOCATION RELÈVE quelque peu de la prédestination¹. Son accomplissement tient aussi à un cortège invisible de soutiens et de reconnaissances qui se sont enchaînés. Jusqu'à aujourd'hui j'ai profité des conseils et des encouragements d'anges gardiens : professeurs et archivistes, collègues et amis, disciples et étudiants, à qui je tiens à rendre justice. Ils ont éclairé ma route, parfois sans crier gare. D'où cette première contribution à ce mémorial, qui s'apparente un peu – comme le rappelait l'un de mes amis auvergnats – aux « reinages » de l'Ancien Régime ! Si l'on n'est plus devant le porche de l'église du village pour alimenter le luminaire en mettant aux enchères honneurs et titres de l'année liturgique, nous voici au seuil de ma retraite universitaire, pour un autre cérémonial. Dans cette « fête patronale », j'inaugure la procession en adressant mes propres hommages autant à ceux d'hier – dont les voix résonnent toujours dans mon cœur – qu'à ceux d'aujourd'hui et de demain, « bourgeois, artistes ou vagabonds ».

Quel champ autre que l'histoire, qui traverse les générations, les frontières et les curiosités, peut s'y prêter davantage ? Embrasser Clio ne va point sans passion : on « aime » l'histoire. À chaque moment de l'existence, l'historien aspire à inscrire ce qu'il éprouve – ou découvre – dans le temps (et souvent dans l'espace) : pour certains il faut chanter du soir au matin, pour lui il faut « historiciser » à tout bout de champ ! À cette condition je ne saurais échapper, pour avoir emprunté au cours de mon premier quart de siècle les étapes successives du progrès technologique, des rouleaux manuscrits rédigés à la plume sergent major jusqu'à la machine à écrire électrique à boule, du papier carbone aux stencils et photocopies en attendant les micro-ordinateurs puis la révolution numérique.

1. Cette autobiographie était déjà rédigée pour l'essentiel quand les éditions du CTHS ont publié le *Journal de jeunesse (1944-1966)* de Jean Jacquart, mon patron de thèse, en octobre 2021. Les quelques similitudes qui apparaissent dans la vocation historique – à deux générations successives – sont d'autant plus frappantes qu'elles surgissent dans le cadre de deux publications rédigées sans aucune interférence. Elles soulignent la part de liberté et d'autodétermination dans la vocation de l'historien et contribuent à expliquer, pour une part, les raisons d'une rencontre et d'une amitié durables.

Par quel parcours accède-t-on au cénacle des historiens « de métier » ? Comment découper dans le passé de l'humanité la tranche qui mobilisera l'essentiel de son énergie ? Quels sont les codes utiles pour franchir au mieux les étapes de cette aventure ? Comment devient-on enfin un historien des campagnes par-delà les périodes chronologiques ? Pour un petit Parisien du XVII^e arrondissement, happé quinze années durant par la banlieue sud, la trajectoire n'allait pas de soi. Chez un médiéviste en herbe arrivé en Sorbonne avec son sujet de mémoire déjà arrêté et conduit brusquement – avec armes et bagages – à camper dans les Temps modernes, il a bien fallu opérer un virage. Sans renier pour autant un attachement au temps long comme à la dimension géographique.

C'est à ces questions, notamment, que les lignes qui suivent tentent de répondre, orchestrées d'après ma mémoire, mes écrits, ma collection de photographies, mes propres archives, quelques discussions avec des amis de la première heure et de récentes découvertes – comme les carnets de ma mère, encore remplis de son parfum, qui font resurgir un passé à peine enfoui et offrent des repères insoupçonnés – sous la forme d'un document cher à l'historien de l'introspection : le « livre de raison », qui consigne les événements et les impressions de son rédacteur. On connaît le succès de ce type d'écriture aux yeux des historiens du XIV^e au XVIII^e siècle. Comme c'est tout à la fois une période qui m'est restée chère et ma préoccupation présente dans mon itinéraire, je tente le saut ici. L'occasion est trop belle ! Elle prolonge un examen de conscience – plus ramassé – avec lequel j'avais voulu ouvrir en 1993 mon mémoire d'habilitation à diriger les recherches, à l'heure où l'université me demandait des comptes pour accéder aux premières responsabilités. « Tout historien, y lisait-on, est tributaire des modes, des interprétations et des paradigmes de son temps. Il est aussi le produit de ses choix, de sa formation et de son itinéraire particulier » (*Mémoire d'HDR, Sorbonne université, 1993, p. 5*). Près de trente ans ont passé. Reprenons l'exercice, avec plus de profondeur et un peu de fraîcheur.

Que l'on ne s'y trompe pas pour autant. Le livre de raison reconstitué qui donne le coup d'envoi à ces *Mélanges* n'a surgi que tout récemment : il aligne les extraits d'une autobiographie pour dessiner les lignes de faîte d'un parcours d'historien. Il couvre plus de vingt-cinq ans – une durée-type pour ces ego-documents aux XVIII^e et XIX^e siècles ! – de la rencontre de mes parents jusqu'au démarrage de ma thèse sur les *Fermiers de l'Île-de-France*, mes premières publications scientifiques... et mon premier agenda conservé (1980-1981). Chemin faisant les notations sèches du journal que j'ai rassemblées pas à pas – exercice exigeant car la chronologie impose d'être précis et de réduire les blancs tout comme la cartographie – se doublent de commentaires où transparait le regard rétrospectif de l'auteur qui lit dans le passé ce qu'il sait de l'avenir. Tout en conservant les éléments du contexte familial, amical et social qui ont eu leur importance, et en esquissant, par touches successives, mon univers intellectuel et matériel,

j'ai donc sélectionné dans ce travail de mémoire les faits qui présentent une vertu explicative à mes yeux tout comme je procède, en tant qu'historien, pour les aventures humaines qui m'ont retenu dans mes livres. Restituer au mieux l'ancrage initial et les environnements successifs : l'intelligibilité de mon parcours d'historien supposait cette mise en perspective.

L'entreprise ne s'est pas faite sans tâtonnements ni recoupements quand il fallait ajuster les sources et remettre au mieux chaque élément à sa place. Que d'erreurs corrigées dans cet effort de reconstitution ! En procédant ainsi, l'historien ne peut que mesurer la relativité incessante des essais biographiques auxquels il est confronté pour les périodes antérieures, quand tous les témoins ont disparu. Cependant, au prix d'une tension continue – autant que pour la production d'un ouvrage historique classique –, la cohérence d'ensemble s'est sans cesse renforcée et les flottements se sont pour la plupart dissipés. Le récit qui résulte de ce patient exercice de mémoire – sans prétendre avoir chassé toutes les zones de l'oubli ni éliminer tous les risques d'erreurs – rassemble dans une trame vérifiée et validée le socle des matériaux utiles. Pour la plupart des notations, une référence de source est même précisée entre parenthèses, en italiques.

Le lecteur pourra mesurer l'importance que tient la vulgarisation historique : sans les ouvrages ou les magazines adaptés à la jeunesse, sans les émissions radiophoniques ou télévisées « à forte audience », sans l'attractivité des publications ou des jeux « grand public » sur les personnages ou les monuments historiques, mon parcours aurait été moins stimulant, et sans doute moins rapide. Dans la littérature populaire, les romans historiques, notamment « de cape et d'épée », attisent l'intérêt pour Clio : ils assurent même à l'historien en herbe des cadres, un décor et des personnages qui jalonnent son éveil. Avant de répondre aux exigences de la « communauté scientifique » l'histoire présente la particularité d'avoir une mission sociale beaucoup plus large. Et qui commence dès les plus jeunes années. Certes le degré d'assimilation des outils que l'on découvre dépend de l'âge auquel ils s'adressent : que de livres dont le style, les perspectives et maints développements échappent à la compréhension du lecteur peu chevronné ! Souvent il faut revenir à la charge, reprendre plus tard le flambeau ou laisser de côté, dans un premier temps au moins, une partie de l'information. On n'entre pas sans prérequis dans le métier d'historien. Et ensuite les étapes – voire les épreuves – se succèdent dans un véritable parcours du combattant. Mais la passion fait franchir bien des obstacles et elle conduit à avancer toujours.

L'apprentissage est autant individuel que collectif : en dehors des expériences d'enseignement – plurielles et complémentaires, du secondaire au supérieur – le métier se forge aussi dans les activités associatives, les discussions de colloques et les soutenances de thèse. Il se conforte dans le travail d'équipe, pour les exposés, la préparation des concours ou les programmes de recherche. Il s'ouvre sur les paysages, sur la cité et sur la

société dans des va-et-vient fructueux. Sans trop attendre. Avec ce « livre de raison » on comprendra ainsi le chemin que j'ai pu emprunter en histoire. J'ai suivi ma bonne étoile. Non sans péripéties ni retournements.

À vrai dire, pour un chercheur confirmé, il n'y a pas là grand mystère. Reconstituer les parcours et les carrières en établissant rigoureusement la chronologie des événements fournis par les archives et, pour les générations plus récentes, les récits de vie. Offrir une vue d'ensemble suffisamment précise pour faire ressortir les correspondances, les lignes de cohésion et les points d'inflexion. Ordonner une trame générale pour multiplier les angles d'analyse et élargir l'éventail thématique des centres d'intérêt. Ces objectifs m'ont bien guidé. D'autres historiens – ou géographes – ont procédé avant moi à ce type d'examen individuel. Celui que je propose présente néanmoins trois singularités : l'application stricte à moi-même d'une méthode de recherche en histoire sociale que j'ai déjà mise en œuvre dans mes ouvrages à propos des personnages du passé lointain ; la constitution d'un livre de raison personnel à partir de matériaux préalablement rassemblés et passés au crible de la réflexion *a posteriori* ; l'insistance sur l'enfance, la prise de conscience d'un « appel » et la période d'apprentissage du métier de l'historien avant même qu'il ne déroule sa carrière.

Remonter aussi loin dans le cours de sa vie n'est sans doute pas commun, ni sans risques. Jusqu'où aller dans la rédaction ? La franchise autorise-t-elle ce qui peut apparaître parfois comme puérités ? Comment ajuster les notations sans aller jusqu'à la surexposition ? Souvent j'ai hésité. Et finalement, j'ai préféré intégrer quelques informations que je n'aurais pas été fâché de rencontrer dans les écrits mémoriels des personnages du passé que je remets en scène habituellement. Si je me suis permis de laisser courir ma plume – sans aller pour autant jusqu'à une autobiographie débridée – c'est pour quelques raisons. La première tient à l'ancienneté de ma vocation : dès le 6 décembre 1967, ma mère considère son fils de 11 ans comme un « futur historien »². Cet atout – qui justifie le titre choisi pour mon propos – a ouvert précocement des rencontres fructueuses ; il a facilité ma trajectoire. Aussi a-t-il paru utile d'en marquer les étapes, d'en dévoiler le processus et d'en dessiner l'espace social, en retrouvant ici un peu de l'aventure menée dix ans plus tôt avec Philippe Madeline autour des agendas et de la personne de Pierre Lebugle, ce petit éleveur du Pays d'Auge qui avait ouvert son journal de bord au STO (*Un Paysan et son univers de la Guerre au Marché commun*, 2010). L'index qui clôt cet essai en fait foi. L'itinéraire de départ que le lecteur va découvrir dans cette vocation d'historien appelle des correspondances avec bien d'autres et il assure une reconnaissance de dettes. Il témoigne d'une époque et de rencontres qui font resurgir un monde en partie disparu. Enfin, avec ce regard rétrospectif, on saisit mieux les racines qui me tiennent jusqu'à aujourd'hui : la revendication d'une histoire sociale inscrite dans le sol, la méfiance à l'égard des débats théoriques et le

2. *Infra*, année 1967.

peu d'appétence pour les abstractions ou les modèles spéculatifs. Pour bien saisir la course d'une trajectoire, peut-on se passer de son environnement socio-culturel ? Sans doute pas. J'ai donc multiplié les indices pour assurer des balises. Ces précisions apportées, il est temps de relier les fils.

Dans un monde d'incertitudes où le formatage administratif, le nivellement européen et la concurrence accrue dans la carrière pourraient décourager les meilleures volontés, ce témoignage vise à redonner espoir. Point n'est besoin d'être issu d'un milieu dit « favorisé » par la culture ou les relations sociales, ni d'avoir commencé sa vie au milieu d'une bibliothèque déjà constituée de toutes pièces pour tracer sa voie dans la carrière historique. Si l'appartenance aux classes moyennes – voire « modestes » – ne joue pas un rôle d'accélérateur, elle ne constitue nullement un frein. Bien au contraire. Enfin l'histoire ne présente pas qu'une dimension intellectuelle. L'historien n'est-il pas un artiste de la mémoire ? Avec la science et le verbe il s'accomplit comme passeur entre le passé et l'avenir et porte-parole d'une communauté dans l'univers. Comment se construit-il ? quel rôle peut-il tenir dans la société ? Ce récit personnel, qui livre quelques clés de ma « préhistoire » et ouvre les coulisses d'une vocation, fait écho à bien d'autres et c'est là ce qui compte. Quand la chance est un peu avec soi !

Aubévio-Caen (avril 2021-avril 2023)

Livre de raison d'un futur historien (1954-1980)

1954

« *Dimanche 8 août.* Mes parents, Georges Moriceau et Josette Magnet, se rencontrent au bal, à Joinville-le-Pont. Josette, 24 ans, a quitté le Palais de la Femme, dans le XI^e arrondissement (métro Faidherbe) avec sa « bande » d'amis. Georges, 21 ans seulement, vient de son appartement parisien, du 171 avenue de Clichy, dans le XVII^e (métro Brochant) : c'est lui qui fait le premier pas et propose de sortir ensemble. Josette hésite un peu : « C'est un gosse ! » Georges est déjà conquis : « Mademoiselle, je retiens toutes vos danses ! » (*Propos de ma mère, maintes fois répétés*).

9 septembre. « Ma sœur [Éliane], qui est en face de moi, est en train de tricoter des petits chaussons roses (pour un bébé) : elle pense que cela

doit m'inspirer » (*1^{re} lettre de Georges à Josette*).

19 septembre. Josette ouvre son premier carnet, intitulé après coup : « Mon journal. Sorties et moments heureux pendant la période de nos fiançailles. Année 1954. »

17 octobre. « Nous avons pris des photos au Sacré-Cœur [...]. Avons parlé de nos enfants. Nous voulons, sur commande, une petite fille blonde, aux yeux noirs : Mireille ; une petite fille brune aux yeux bleus, Josiane ; un fils : Philippe. Nous sommes des gosses ! » (*Carnets de Josette*).

7 novembre. « Déjà trois mois que nous nous connaissons ! » (*ibid.*).

19 novembre. « Là s'arrête mon journal de fiançailles. Geo[r]ges a pris l'avion et est parti pour le Cameroun puis pour le Gabon. Il restera parti 8 mois. Nous devons nous marier à

son retour. En attendant, j'habite le petit appartement de sa sœur [Éliane Moriceau, épouse de François le Carpentier, au 171 avenue de Clichy], avec [mon amie] Lydie » (*ibid.*).

20 novembre. Départ de Georges à l'aéroport pour une mission de géophysique à Douala. Un déchirement : « Je t'ai revue ma chérie debout, remplie de peine, tes jolis yeux noyés de larmes » (*Lettre de Georges à Josette, 8 décembre*).

1955

30 avril. « Georges, dans sa dernière lettre, nous disait que la mission serait vraisemblablement terminée fin juillet et être à Paris à cette fin de mois. Enfin aujourd'hui il exprime son désir de se marier le mois suivant, donc en août » (*Lettre d'Isabelle Mollet à Josette, sa future belle-fille, écrite de Nice*).

1^{er} mai. « Géophysicien à la Société Générale de Géophysique ayant son siège social 50 rue Fabert, Paris VII^e, Georges Moriceau est actuellement en mission dans un groupe opérant au Gabon (AEF) des recherches de pétrole » (*Lettre de René Moriceau à Joseph Magnet*).

30 juillet. Au retour de Georges à Paris, Josette arrête son travail de dactylo-facturière aux établissements Nicolas – spécialisés dans la vente des vins depuis 1900 –, à Charenton-le-Pont (*Certificat de travail*).

Lundi 22 août. Mariage à Bonneville (Haute-Savoie) de Georges Moriceau, géophysicien, domicilié à Nice, 9 boulevard Joseph Garnier, fils de René Moriceau et de Isabelle Mollet, avec Josette Magnet, secrétaire, domiciliée à Paris, 171 avenue de Clichy, fille de Joseph Magnet et de Aimée Carton, son épouse, décédée (*Livret de famille*).

1956

Dimanche 22 janvier. « Nous sommes allés au concert tous les deux au Châtelet. *Symphonie de Prague*, de Mozart ; *Concerto pour piano*, de Schumann ; *La Symphonie pastorale*, de Beethoven. Cette dernière m'emballa : je pense que c'est Geo[r]ges qui me l'a fait connaître à son retour du Gabon. Nous avons le disque. Quand je l'entends, j'ai envie de pleurer. Ensuite nous sommes allés au restaurant en face du Châtelet » (*Carnet de Josette*).

25 février. « Suis à peu près certaine d'avoir un bébé » (*Carnet de Josette*).

14 avril. « Soir, cinéma « Au Brochant » [Paris, XVII^e] : *13 à table*, avec Micheline Presle, film drôle. Hier je suis allée voir le gynécologue. Je porte bébé depuis trois mois. Sera-ce une fille ? » (*Ibid.*).

Dimanche 6 mai. « Nos plus affectueux baisers de Rambouillet. J'ai fait la connaissance des cousins [Henri Sergent, cousin germain de mon grand-père René Moriceau, instituteur en retraite depuis 1951, et sa femme Jeanne Furon] qui sont très « sympas ». Le cousin a des airs de famille [...] » (*Carte de Josette à mes grands-parents, postée le 7 mai*).

Vendredi 18 mai. Communion solennelle de Jean-Louis Frigot (12 ans), le fils aîné de Bernard [cousin germain de mon père, fils unique de sa « tante Yvonne »], en l'église Saint-Charles de Monceau (XVII^e), rue Legendre, à 17 mn à pied du 171 avenue de Clichy. Le repas a lieu dans un restaurant du quartier : tout le monde rit comme c'est souvent le cas alors avec les Frigot (*Photographie et carnets de Josette*).

Dimanche 3 juin. « Déjeuner chez les Brooker [Charlie, copain niçois de mon père, et Jeannette, sa fiancée].

Avons demandé à Charly d'être parrain de notre bébé. Cinéma : *Ces sacrées vacances* [film français de Robert Vernay réalisé en 1955 et sorti en 1956] avec Sophie Desmarets. Film pas mal et comique » (*Carnets de Josette*).

16 octobre : « Dernière sortie avant la naissance de mon bébé. J'ai eu très mal au côté. Cinéma : *Trapèze*, avec Gina Lollobrigida. Pas mal sans plus. Quatre jours après, Jean-Marc naissait » (*ibid.*).

20 octobre. Naissance à Paris (XVII^e), dans la clinique Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus, 9 rue Gustave Doré, de Jean-Marc [Georges André] Moriceau à 9 h 30.

21 octobre. Éliane, ma marraine, étant en Afrique, le baptême est remis à plus tard ; je suis ondoyé dans la chapelle de la clinique par Henri Marx, directeur de division à l'école Fénelon, par autorisation spéciale.

25 décembre. Noël à Nice. Arrivée depuis Paris en avion, en survolant la Baie des Anges (*Diapositive couleurs*). « Mimi 2 mois ». Parmi ses cadeaux de Noël : « une médaille en or (un petit Saint-Jean-Baptiste), de pépé-mamy ; une petite souris habillée qui va au marché, de sa marraine [...] » (*Carnets de Josette*).

1957

2 janvier. Après avoir passé les fêtes à Nice, 9 boulevard Joseph-Garnier, chez mes grands-parents, départ pour le Gabon de mon père, envoyé par la Compagnie générale des pétroles comme géophysicien. Il est chargé de la prospection pétrolière et responsable de l'équipe d'enregistrement sismique à la SPAEF (Société des Pétroles d'Afrique Équatoriale Française depuis 1949), à Port-Gentil (*Attestation de travail du 26 novembre 1958*).

6 janvier. Bons vœux d'Henri et Jeanne Sergent en réponse à ceux de Papa et Maman. « Le petit Jean-Marc est-il sage ? Au plaisir de vous revoir à Rambouillet aux premiers bons jours » (*Carte envoyée au 171 avenue de Clichy*).

Mars-juin. Séjour à Nice avec maman chez mes grands-parents (*Photos*).

Juin. Départ en avion pour le Gabon où nous rejoignons Papa. Arrivée dans notre première case avec un « boy » très sympathique pour aider Maman et jouer avec moi (*Propos de Maman*).

Dimanche 25 août. Mon baptême à Port-Gentil (Gabon), à dix mois, par le père Clément, dans les bras de ma marraine, Éliane. « Le futur baptisé gesticule et veut absolument lui attraper son livre » (*Commentaire d'Éliane au dos d'une photo*). Au menu, « langoustes du Cap Lopez à la parisienne, cœur de Charolais Périgieux (naturalisé camerounien), salade de saison... sèche, fromages, melon surprise », plats accompagnés de « La Vie en Rose, grand cru gabonnais 1957 » et, sans surprise, champagne, café, liqueurs (*Menu de baptême réalisé par Éliane*).

Noël à Port-Gentil. Avec des amis (les Cierco). Sous le sapin – l'arbre est un pin australien, un filao – « une chaise balançoire de sa marraine, un chien en peluche sur roues, de son parrain [Charlie Brooker], un zèbre en peluche, de tonton Lé [André, le frère de maman], une grosse auto, d'amis de Port-Gentil, les Haëllen, un petit chat en caoutchouc, de voisins, un camion laitier avec 32 bidons, de nous » (*Carnets de Josette, photos et diapositives de Georges en couleurs*).

1958

23 février. Jeux dans notre première case avec mon premier copain, le petit

Joël Haëllen, disparu une semaine après, à 1 an (*photographie*).

Avril. « On l'a [Jean-Marc] enregistré au magnétophone à 18 mois à Port-Gentil. Il rit aux éclats parce que je ne parle pas et lui montre un livre avec des images et il me nomme ce qu'il voit, par exemple chat « chacha », et comme je ne parle pas, il rit comme un petit fou et il balance ses jouets kiddicraft » (*Carnets de Josette*).

20 octobre. « 2 ans de Jean-Marc, dans notre deuxième case à Port-Gentil avec son copain, Hubert (*Diapositive couleur*).

5 novembre. Papa est congédié de la SPAEF avec un préavis de trois mois. « M. Moriceau quitte notre société libre de tout engagement par suite d'une réduction de notre activité qui nous oblige à nous séparer de ceux de nos agents ayant la plus faible ancienneté » (*Lettre de congédiement*).

1959

Janvier. Retour en France à Nice, après dix-neuf jours de traversée sur le *Jean Mermoz*, tout nouveau paquebot qui assure la ligne Marseille-Pointe Noire : escales à Douala (Cameroun), Lagos (Nigéria), Abidjan (Côte-d'Ivoire), Conakry (Guinée), Dakar (Sénégal), Las Palmas (Ténérife), Casablanca (Maroc), Alger (sans débarquement à cause des « événements ») : c'est la grande croisière de Maman. Deux mois à Nice en meublé, rue Alphonse Karr, à 15 mn à pied de chez mes grands-parents.

Mars. Arrivée à Paris au 171 avenue de Clichy (XVII^e), dans l'un des derniers appartements (modeste deux pièces sur cour au 3^e étage sans ascenseur) d'un immeuble jadis possédé par les Mollet, la famille de ma grand-mère paternelle, de 1886

à 1952 : un meublé appartenant à ma marraine Éliane, donnant sur une cour intérieure. Une fois montées les marches d'un escalier tournant assez raide, doté d'une rampe à barreaux de fer avec main courante en bois, la porte ouvre sur la douche à gauche – un trou béant qui m'intimide – et la cuisinière à droite. On passe directement dans la salle à manger puis dans la chambre de mes parents où se trouve mon lit d'enfant sur la gauche. Les meubles, qui appartiennent à nos propriétaires – Éliane et François le Carpentier –, sont rustiques et de style « Louis XIV » : nous les retrouverons à Heudreville-sur-Eure.

22 juin. Mon père engagé comme agent technique au département « Production » de la Mobil Oil Française à Paris (*Lettre d'engagement du 24 juin*).

Août. « Jean-Marc passe 15 jours avec moi chez Denise [Lequeux, la femme de Bernard Frigot], à Saint-Pierre d'Autils en Normandie. Denise a loué un trois pièces avec ses 5 enfants, une maison à côté d'une ferme. Nos maris travaillent » (*Carnets de Josette*).

14 septembre. « Jean-Marc a été tout heureux de faire la connaissance des cousins Sergent « au Grand-Bouillet » (*Carte de Josette à mes grands-parents, postée de Rambouillet le 14 septembre*). À Paris, « Jean-Marc fait le marché avec sa maman. Il a son petit panier à provision en plastique. Hier, il portait un camembert et trois bananes. En montant l'escalier, il s'est écrié : « c'est lourd, je suis chargé ! [...] Hier, un ouvrier tirait une charrette à bras avec des sacs de ciment : « Le monsieur, i se promène ». Aujourd'hui, Mimi a perdu sa petite auto : « La p'tite auto, elle est à pied ». [...] Aujourd'hui, Jean-Marc

chante : « Tu chantes, Jean-Marc ? – oui, je chante, je suis p'tit poste » (*Carnets de Josette, septembre 1959*).

Noël 1959. « Jean-Marc a 3 ans. Nous sommes à Paris. Réveillon chez son parrain. A eu un train en bois, de nous ; un coffre à jouets de sa marraine et de pépé-mamy ; un jeu de cubes kiddicraft, une petite Panhard et une petite Déesse, de son parrain ; un bulldozer (caterpillar) de tonton Lé ; deux livres d'images de tante Monique ; un jeu de construction de la Mobil » (*Carnets de Josette*).

1960

Hiver-Printemps. C'est de cette époque que datent mes premiers souvenirs de ma vie à Paris, avenue de Clichy. Tout d'abord la chambre et le grand lit où Maman m'habille, debout sur l'édredon, avec mon ensemble éponge à anneaux bleu et rouge du Gabon. Ensuite l'appartement, l'escalier et la cour intérieure. Puis la sortie bruyante sur la grand'rue, grouillante de vie et animée des divers cris de la capitale. Encagoulé dans les bras de mon père ou bien donnant la main à ma mère, chaudement habillée de son manteau en poils de chameau (acheté grâce à Bernard en octobre 1954 et conservé plusieurs années encore), j'arpente le quartier. J'admire les devantures des magasins dont la hauteur me paraît prodigieuse. Les commerces me fascinent. « Que veux-tu que le père Noël t'apporte ? – Un petit magasin » (*Carnets de Josette*).

À 3 ans – et 3 ans et demi –, l'espace social, en dehors de chez nous, me semble immense. Il faut sans cesse lever la tête, ouvrir les yeux et les oreilles. L'avenue de Clichy, très populaire, connaît une activité trépidante. « C'est la période des

« pourquoi ? » Par exemple : « Où il est papa ? » Il travaille. Pourquoi il travaille ? Pour gagner des sous. Pourquoi gagner des sous ? » (*Carnets de Josette*).

« Lorsque les commerçants du marché sont partis : « Les tables sont toutes nues ». Lorsqu'il voit une personne en photo de buste : « On ! la dame est coupée ». Quand il voit quelque chose à la maison qu'il ne connaît pas, un napperon par exemple : « Maman, tu as acheté quand j'étais tout bébé » (*Carnets de Josette*).

N. B. Cinquante-huit ans plus tard, le 15 mai 2018, je suis revenu au 171 avenue de Clichy. Des électriciens travaillaient à l'entrée si bien que le portail était ouvert. Une occasion inespérée alors que les digicodes instituaient de nouvelles frontières. Je franchis le porche monumental et, passé la façade noble brique et pierres, le corridor raviva mes souvenirs. La cour intérieure pavée, les appartements côté sud où nous étions en 1960, la cage d'escalier, les boutons de porte ou de sonnette, les marches usées, les ferronneries, dans leur vétusté tous ces éléments semblaient n'avoir guère bougé. Le temps était presque retrouvé. J'avais l'impression de revenir chez moi. Mais le décor n'était plus que façade : la vie sociale avait changé depuis longtemps. En près de soixante ans, les petits commerces, les animations de proximité, la vitalité de ce Paris populaire, piétonnier et pittoresque qui avait été le nôtre, n'étaient plus (*Photographies*).

1^{er} juillet. La Mobilrex, où travaille mon père, reprend les activités de la Mobil Oil au 54 rue de Londres, Paris (VIII^e).

AOÛT. Vacances d'été à Nice chez mes grands-parents paternels.

Premiers souvenirs niçois : la spacieuse Promenade des Anglais, les galets de la Baie des Anges, l'immense avenue de la Victoire (aujourd'hui Jean Médecin), les manèges forains, les bruits du marché sous les fenêtres de l'avenue Joseph Garnier, les vieux cubes en bois des jeux de mon père.

Début septembre. Déménagement en banlieue sud, à Athis-Mons, au 149 avenue du 18 avril 1944 : un petit bâtiment de six appartements que nous a trouvé Jean le Carpentier, le frère de mon oncle, agent immobilier à Corbeil. Nous sommes au 2^e étage, tout en haut, dans un deux pièces avec cuisine. Avec derrière un grand terrain vague jusqu'à l'Orge, où l'imagination d'un enfant peut se déployer largement. Et, tout à côté, une petite épicerie – tenue par la famille « Bouhira » – où l'on trouve un peu de tout. L'épicerie de quartier est alors très fréquentée et le petit supermarché, au centre commercial de la cité Mozart, ne verra le jour, à 500 m de chez nous, qu'après 1962. Dans le val d'Athis, les grands ensembles ne sont pas encore sortis de terre – alors qu'ils commencent à coloniser le plateau (cité de l'Air et cité du Noyer Renard). Pendant quelques années encore, les petits commerces restent essentiels et, pour les courses spécialisées, il faut faire plus de 2 km à pied jusqu'à la grande rue de Juvisy-sur-Orge où rutilent les enseignes sur chaque trottoir.

Dans notre modeste appartement du val d'Athis, sans salle de bains, la toilette se fait dans l'évier et mon père doit aller aux douches publiques à Juvisy où il se rend aussi le samedi au marché. Je dors dans la salle à manger, pourvue d'un petit poêle à feu, du côté jardin. Un mobilier nouveau – « vintage » – occupe

l'appartement, en bois clair laqué avec des chaises de sky vertes. La table en formica trône dans la cuisine et le poste radio Telefunken en bois verni à côté de l'entrée.

Pourquoi Athis-Mons ? Je ne l'ai jamais demandé à mes parents. Sans doute parce que l'appartement de l'avenue de Clichy, trop petit et peu confortable, devait être vendu par ma marraine et que tout près d'Athis, à Juvisy, habitait une collègue de bureau de Papa, Colette Boisis, au 12 rue Jean-Jacques Rousseau. En tout cas cette implantation athégienne va entretenir la passion de mon père pour la pêche – les rives de la Seine fournissent un but tout trouvé pour les sorties du dimanche – et décider d'une bonne partie de mon ADN d'historien.

16 septembre. Entrée à l'école maternelle Albert-Calmette d'Athis-Val : 850 m à pied à faire quatre fois par jour, en passant devant l'église Notre-Dame de la voie.

25 décembre. Premier Noël à Heudreville-sur-Eure chez « marraine » et « tonton François » qui s'y sont installés l'été précédent. « J'ai assisté à la messe de Minuit des Bergers [à Louviers] » Parmi mes cadeaux : « un circuit routier (de papa et maman) – une brouette pleine de douze sachets plastiques contenant de petits jouets, petits avions, petites autos, petites maisons, train, canard, ardoise, album à colorier [des oranges] etc. (de marraine) – un jeu de construction, un sac à provisions [transparent] avec petites bouteilles [et boîte de banania], service à café (de papa et maman), un pantalon long (de pépé et mamy), un pull rouge (de tonton Lé), un camion dépanneur (de la Mobil), une auto à friction de l'école maternelle, un puzzle du dispensaire,

des chocolats (de « Tatie Vône »), des chocolats de Mme Bugeaud (nos voisins) (*Carnets de Josette*).

1961

16 janvier. Maman reprend du service, pour neuf mois, comme « employée aux écritures » à la société du Bouchon Couronne, 46 route Nationale, sur Viry-Châtillon, à près de 4 km au sud (*Certificat de travail*). Le jeudi – qui coupe la semaine scolaire jusqu'en 1972 – je vais donc chez la « nourrice », Madame Bousquet – une gardienne bienveillante avec qui je garderai de bonnes relations jusqu'au collège –, dans la maison en meulière plantée juste en face de chez nous.

Printemps. À l'école, application ne rime pas avec promptitude. Loin d'être le premier à finir mes exercices, je laisse souvent à mon copain Philippe Costes, beaucoup plus rapide que moi, la priorité pour choisir un jouet, souvent celui que j'ai vainement convoité au coin de la classe.

25 décembre. Noël à nouveau à Nice chez mes grands-parents qui invitent en journée leurs amis. Parmi les cadeaux : « un train mécanique de pépé-mamy, une gare qui s'allume d'Éliane Houllébrecque [amie de Papa à la Mobil], un accordéon de nous [...] et un château fort avec la Mobil ». Le tout premier ! (*Carnets de Josette et photographies*).

1962

Février. Six semaines de vacances à Heudreville-sur-Eure (Eure) chez ma marraine avant la naissance de mon frère Éric. La crème fraîche fidèle au poste en haut du réfrigérateur, le lait cru de la ferme voisine, la visite au petit veau, le passage quasi quotidien

à l'épicerie du village, les parfums de la campagne changent de la banlieue. Tournées au sud de Louviers dans la 2CV de ma marraine ou la superbe « déesse » noire dont mon oncle dispose comme représentant des établissements Vigier à Heudreville, une ancienne fabrique de tapis végétaux fondée en 1863.

11 mars. Naissance de mon frère Éric. Après son congé de maternité, maman arrête son activité professionnelle.

Août. Vacances dans le Morvan. Deux semaines en famille à La Pannecièrre, juste en contrebas du barrage de Chaumard (Nièvre), dont la hauteur m'impressionne, puis une semaine tout seul en Normandie, chez ma marraine Éliane, à Heudreville (*Carnets de Josette*).

Conservateurs et monarchistes – alors qu'Étienne et Monique, mes autres oncle et tante paternels, sont résolument communistes (*sic*) – Éliane et François le Carpentier détiennent dans leur longère, soigneusement rangés dans le bureau au 1^{er} étage, des livres au parfum d'Ancien Régime (signés Jacques Bainville, Pierre Gaxotte, Jean de La Varende), la collection du magazine *Historia* et une sensibilité indéniable au passé. En 1953, Bernard le Carpentier, le père de François, avait combattu Mendès-France à Louviers.

Septembre. Entrée à la « grande école » en CP à Jean-Jaurès d'Athis-Val, en face de la maternelle, le long de la voie ferrée, à 700 m de la maison. Le matin, le poste radiophonique crache les mélodies grésillantes d'Édith Piaf, de Charles Trenet ou des Compagnons de la chanson. Les oreilles bercées par toutes ces notes de musique, nous partons pour l'école. Pour m'y déposer, ma mère me fait

monter à l'arrière de son vélo, avant de gagner son lieu de travail, mon école étant directement sur la route.

18 et 25 novembre. Élections législatives en France : le Président de la République est désormais élu au suffrage universel. Hiver précoce et neigeux. À Athis-Val, j'accompagne Papa pour aller voter avec moufles et cagoule sous un temps très beau, mais froid et verglacé. C'est le début d'un grand hiver.

25 décembre. Noël à Heudreville-sur-Eure chez ma marraine. « Jean-Marc a 6 ans a eu des habits de cow-boy (de tonton Lé), les outils de jardinier (de sa marraine), un piano (de pépé mamy), un avion (de la Mobil), une crèche en carton (de Colette Boisis), un petit sapin de Noël avec tout ce qu'il faut pour le garnir (d'Éliane Houllébrecque) » (*Carnets de Josette*).

1963

Janvier-février. Froid vif et piquant. Moufles et cagoule sont toujours nécessaires pour sortir à Athis-Val avec mon petit frère en poussette. Et pourtant à six ans, comme les copains, je suis dehors en culottes courtes (*photos*).

Juin. Premières interrogations à caractère historique. « Papa, mais qu'est-ce qu'il y avait avant ? Qui étaient les premiers hommes ? » J'ai 6 ans et demi : c'est mon souvenir le plus lointain d'une curiosité pour le passé.

Juillet. Deux semaines à Heudreville-sur-Eure, chez ma marraine où je retrouve aussi Pépé et Mamie, venus de Rouen avec la tante Yvonne.

Août. Voyage au long cours dans la 2 CV en descendant la mythique Nationale 7 : nous allons voir ma tante Monique, mon oncle Étienne et mes trois cousins (Yves, Jean-

Claude et Serge) à Perpignan avant de retrouver mes grands-parents, revenus chez eux à Nice. Passage – les yeux collés à la vitre arrière pour voir défiler le paysage – par La Charité, Lapalisse, Lyon, Orange, Avignon, Nîmes, Béziers et Narbonne. La route, sous le soleil, me paraît interminable. À Perpignan nous profitons de la mer et de fruits plantureux. Visite de Villefranche-de-Conflent, cité fortifiée dont les vieilles pierres m'attirent : un intérêt naît pour les Monuments historiques. « En ce temps-là, les vacances annuelles ne sont que de trois semaines » (*Carnets de Josette*).

Septembre. Entrée en CE 1 à l'école Jean-Jaurès d'Athis-Val. Premiers cours d'histoire ! Confirmation de mon attirance pour le passé lointain avec l'arrivée en classe de la Préhistoire et des Gaulois.

Noël. À Athis-Val. Devant le sapin, une petite imprimerie (de la Mobil), des soldats de ma marraine, un petit bureau, un livre : « *Mon premier Atlas* », un petit bureau, de mes parents (*Carnets de Josette*). Ce petit bureau à structure métal peinte en rouge est ma première table de travail, avec siège intégré et case de rangement verticale.

1964

Jeudi 27 février. Aujourd'hui jour de repos, comme souvent le jeudi, promenade sous les marronniers au parc d'Avaucourt. Nous montons au vieil Athis avec mon frère Éric. À la librairie, Maman m'achète le *Journal de Mickey*. En faisant halte au retour, assis sur un banc dans les bosquets du parc, je découvre donc le numéro 613 du *Journal de Mickey* (daté du 23). Dans ce square ombragé d'Athis, autour du monument dédié à la

célèbre Badine – la chienne savante du duc de Roquelaure, dont ne subsiste plus que le cartouche de 1707 –, une double page très colorée vient m'alerter : au début de la guerre de Cent Ans un jeune chevalier de Sologne a rassemblé une équipe pour délivrer le roi Jean le Bon, prisonnier des Anglais. Il vient de rejoindre ses petits lecteurs depuis trois semaines déjà : *Thierry la Fronde*. « Ouvrez les portes ! », clame ce nouvel héros. Il vient incarner – deux années avant que je puisse le retrouver en chair et en os sur le petit écran sous les traits de Jean-Claude Drouot – ma passion pour le Moyen Âge.

Printemps. L'histoire s'apprend en marchant. Avec Maman, on va promener mon frère Éric dans sa poussette en allant à pied jusqu'en haut d'Athis, par le parc d'Avaucourt – qui vient d'être aménagé l'année précédente – ou la rue de « la vieille montagne ». Parfois on pousse jusqu'au « vieux pays » avec son clocher construit au XII^e siècle par l'abbaye de Saint-Victor et son château réédifié par la comtesse de Charolais au XVIII^e siècle. Une géographie historique d'Athis-Mons sous l'Ancien Régime s'inscrit dans mon esprit jour après jour avant de donner lieu, les années suivantes, à quelques esquisses à partir des plans publiés par le bulletin municipal.

Juillet. Vacances à Murat, dans le Cantal. « Les vacances sont de quatre semaines à présent » (*Carnets de Josette*). Montée au sommet du Puy Mary (1 787 m) et découverte de la Haute-Auvergne. Visite aussi des premiers châteaux du Moyen Âge (Alleuze, Saillant, Mardogne, Pesteils), du prieuré de Bredons et du vieux Saint-Flour. Les panneaux indicateurs « Monuments historiques », avec leur liséré bleu aisément recon-

naissable, mettent à rude épreuve la 2 CV familiale, anticipés très vite par les guides vert Michelin. À la boulangerie du bas de Murat, le four encastré dans le mur du fond à droite, d'où sortent les grosses miches de pain, se fiche dans ma mémoire pour ne plus en sortir : quarante ans plus tard j'ai beau écarquiller les yeux, il a bel et bien disparu de la boutique réaménagée depuis des lustres.

Samedi 22 août. Réunion de famille à Heudreville-sur-Eure, chez ma marraine. Il fait très chaud en ce début d'après-midi. C'est le neuvième anniversaire de mariage de mes parents, leurs noces de « faïence ». Juste après le café, plusieurs photos couleurs sont prises avec un retardateur par François le Carpentier sur la pelouse du jardin. Les Moriceau sont « au complet », soit quatorze, dont mes grands-parents (Isabelle Mollet et René Moriceau), ma grande tante Yvonne (Mollet, « tatie Vône »), ma marraine Éliane et son mari François, ma tante Monique et ses trois enfants, mes cousins germains, et, bien naturellement mes parents – Georges et Josette – et mon frère Éric. Clichés emblématiques de mon horizon familial qui ancrent jusqu'à aujourd'hui, du côté paternel, ma carte généalogique mentale (*Photographies en couleurs*).

Septembre. Entrée en CE 2. Dans la classe, les grandes images éclatantes de couleurs des affiches scolaires, qui alternent régulièrement dans leur panneau mural, font défiler les événements marquants de ce qu'on appelle aujourd'hui le « roman national ». Quelle que soit leur place, les élèves sont captivés par ces scènes polychromiques qui restent exposées tout au long de la leçon : la prise d'Alésia par César, Clovis et le vase

de Soissons, les deux batailles de Poitiers, la venue de Saint-Louis sous « son » chêne à Vincennes, la bataille de Marignan ou la construction de la digue de La Rochelle par le cardinal de Richelieu frappent l'esprit en assurant de premiers repères chronologiques. En même temps, l'histoire de France fait le succès de petites vignettes en couleurs que les écoliers achètent en carnets et découpent soigneusement pour illustrer leurs cahiers : un véritable petit trésor iconographique qui aiguise mes passages à la librairie voisine, rue de Juvisy. J'en profite sans compter jusqu'en classe de cinquième au moins.

5 octobre. Mariage d'André Esteban, mon oncle [« Tonton Lé »], avec Françoise Leclerc à Villenoy (Seine-et-Marne). Célébration religieuse à l'église du village. Je fais la connaissance de mes oncles maternels, Roger et René Magnet.

25 décembre. Noël passé à Athis-Val. Parmi mes cadeaux : « Le jeu des Mille francs, de la Mobil, un livre sur les châteaux de France d'André [Esteban] ; un vélo de notre part, de sa marraine et de pépé-mamie ; un livre sur la géographie de tonton Roger [Roger Magnet, le frère aîné de ma mère], et deux livres *Thierry la Fronde* de nous » (*Carnets de Josette*).

Le beau volume de *La Géographie*, réédité aux Deux Coqs d'Or depuis 1960 par René Clozier et son élève Robert Blanchon, est tout à la fois atlas, album et dictionnaire. Ce sont les grandes cartes, chargées de personnages, d'animaux et de symboles, qui retiennent alors mon attention. L'ouvrage sur les châteaux – *Châteaux de France*, de Mathieu Méras, paru chez Nathan en 1962 –, que je conserverai de longues années, est mon véritable premier livre d'histoire, à 8

ans. Fort bien conçu et très maniable, il offre une captivante introduction en images à l'histoire des régions françaises. Comme points d'ancrage, quelques-uns des plus beaux châteaux médiévaux : Murol, dès l'ouverture, puis Beynac, Najac, Chinon, La Roche-Guyon, Gisors, Montségur, Château-Gaillard, Dourdan, Loches – avec l'ombre terrifiante de Foulques Nerra –, Bourbon-l'Archambault – et ses trois tours altières –, La Ferté-Milon, Montlhéry et, pour s'arrêter au final, Le Haut-Koenigsbourg.

La qualité des images et la précision des commentaires historiques impriment ces « lieux de mémoire » comme des rendez-vous avec l'avenir. Pour les expéditions punitives de Louis VI le Gros entre Montlhéry – « Garde bien cette tour, mon fils, lui aurait dit son père en substance, elle m'a fait vieillir avant l'âge ! » – et le château du Puiset, les points nodaux du conflit entre Philippe Auguste et les Plantagenêts, la croisade des Albigeois jusqu'au bûcher de Montségur, les fastes du duc de Berry à Mehun-sur-Yèvre ou la rencontre de Jeanne d'Arc avec Charles VII à Chinon le décor est planté. Parmi tous les édifices présentés, la forteresse de Coucy, au donjon cylindrique de 53 m de haut, défiant le temps, me fascine. La réalisation due à Enguerrand III est grandiose et emblématique des constructions seigneuriales du siècle de Saint-Louis : aussitôt le Poudlard des châteaux féodaux est mis au programme de mes futures visites. Encore fallait-il que le cliché du livre correspondît à une réalité toujours palpable. Plusieurs années après, pendant mes années de lycée, la découverte de sa destruction complète par les dynamites allemandes en mars 1917 sera une cruelle déception !

1965

Printemps. Dans mon pré carré d'Athis-Mons, sous les constructions récentes et le bitume de la banlieue qui s'étend, c'est le passé ancien que je cherche à faire resurgir. Avant le XIX^e siècle, le plateau allongeait les parcelles et préservait les « coutures » des maîtres du sol que sillonnaient les attelages du laboureur ; le coteau pulvérisait les lopins des vigneron dont les pourparlers s'éternisaient lorsqu'il fallait ouvrir les bans de vendange ; les « marais » portaient les rares clôtures où meuglaient les bêtes à cornes du troupeau communal. Dans son palimpseste la topographie conservait l'empreinte des sociétés rurales. Pas à pas j'arpente les traces de la vieille organisation collective, de part et d'autre de l'Ancien Régime. Expérience irremplaçable d'appropriation de l'histoire à l'échelle territoriale : jusqu'à la rédaction de *Terres Mouvantes* (2002), la reconstitution minutieuse de l'organisation seigneuriale et des paysages agraires lui seront redevables. Dans mon approche de l'histoire les réalités de terrain seront capitales : à la mesure de l'homme, de la coudée, de la perche, du pied du roi.

Juin. Classe de CE 2, école Jean-Jaurès d'Athis-Val. Institutrice : Madame Serre. Il faut bien travailler toutes les « matières » et pas seulement l'histoire ! Stimulé par les résultats scolaires des enfants de mon oncle Roger Magnet, rencontrés à Saint-Maur-des-Fossés le 7 novembre précédent, je remporte le 8^e prix à la distribution de fin d'année : *Michaël, chien de cirque*.

Juillet. Séjour dans la colonie de vacances d'Athis-Mons à Charny (Yonne). Première expérience un peu rude de détachement familial à 8

ans et demi, chez les « petits ». Venus me voir pour la journée, mes parents me conduisent au château de Saint-Fargeau.

Août : Vacances au nord de la Dordogne, à Lisle, en Périgord vert où nous retrouvons mes grands-parents, hébergés à l'hôtel à côté de notre location. Reprise de la tournée historique (créneaux sévères du château de Bourdeilles et lucarnes riantes de celui de Puyguilhem, grottes mystérieuses de Villars, église souterraine d'Aubeterre) avec mon copain Dominique Bugeaud. Visite du vieux Périgieux : cathédrale Saint-Front et tour de Vésone. « Jean-Marc était ravi de visiter grottes et églises. Il nous incite à visiter châteaux et églises comme l'année dernière » (*Carte de Maman à sa belle-sœur Monique, 10 août*).

Septembre. Rentrée pour quelques semaines en CM 1 à l'école Jean-Jaurès d'Athis-Val. Avec Monsieur Lavergne comme maître d'école, les leçons d'histoire s'annoncent passionnantes. Tout de suite un bon contact s'instaure entre nous. Hélas... nous ne restons pas.

Octobre. Déménagement en HLM dans un tout autre quartier, au 9 allée du Président Denis. Changement de décor et d'environnement social. Nous quittons le « Val » d'Athis et montons au 3^e étage de l'un des bâtiments de cette petite cité. C'est l'un des derniers ensembles collectifs à voir le jour sur le plateau d'Athis-Mons. Quatre immeubles viennent de sortir de terre au milieu des constructions pavillonnaires qui prospèrent, par étapes successives, depuis la loi Loucheur de 1928 : deux derniers bâtiments s'y ajouteront peu après, achevant l'urbanisation entre la Nationale 7 et les friches des anciens

vignobles des coteaux du val de Seine. Nous gagnons une chambre de plus et une salle d'eau : le luxe ! Cela fait un certain temps déjà que mes parents candidatent à cette formule alors séduisante : l'« accession » aux HLM est vécue comme une chance. Les logements sociaux marquent un progrès du cadre de vie.

Le poste radio à lampes reste encore à la cuisine au-dessus du réfrigérateur. Le mardi soir, lumières éteintes, silence : on écoute toujours « *Les Maîtres du mystère* », annoncés par le générique angoissant d'André Popp. Et surtout, programmée alors le dimanche soir, *La Tribune de l'histoire* avec André Castelot, Alain Decaux et Jean-François Chiappe, qui s'ouvre – majestueusement – avec le dernier mouvement *Der Freischütz* de l'opéra de Carl Maria von Weber. Dramatisée à souhait chaque semaine, l'histoire suscite l'intérêt de toute la famille. Une certitude : le succès de notre discipline tient à l'action continue de médiateurs capables de toucher le plus grand nombre.

Nouvelle rentrée en CM 1, à l'école Jules-Ferry, sur la Nationale 7. Je suis très bien accueilli par Monsieur Dieu, grand homme au crâne dégarni et au visage criblé de taches de rousseur, au bord de la retraite. C'est un maître bienveillant, qui prodigue ses encouragements : mon premier ange gardien, au nom prédestiné ! Premier billet d'honneur, daté du 15 décembre 1965. Sur le chemin de l'école, avec Maman et Éric, qui n'est pas encore à la maternelle, je prépare mon petit frère : « Jean-Marc lui a appris et il sait très bien une vingtaine de capitales, un peu de calcul (2 et 2 = 4, 4 et 4 = 8, 8 et 8 = 16), un peu d'histoire (Louis XIII, Louis XIV, Louis XV) » (*Carnets de Josette*).

Mes parents me confient le *Dictionnaire essentiel de la Langue française* d'A. Zed, suivi d'un « Lexique historique et géographique » que je dévore. Ce livre de poche – bien usagé puisqu'il s'agit de sa première édition de 1919 – avait été acheté en 1920 à la librairie française Houet-Letournelle de Gabès (Tunisie) par mon grand-père, alors lieutenant au 4^e régiment de tirailleurs sénégalais, avant de passer à Papa.

Noël : à Heudreville-sur-Eure chez ma marraine. Parmi mes cadeaux, un appareil-photo, de mon oncle André, un album de timbres, de mon oncle Roger et les *Contes et légendes de Paris et de Montmartre*, de ma marraine. Attila, sainte Geneviève, Les Quatre fils Aimon, Jeanne de Navarre et la Tour de Nesles prennent leur place dans mon imaginaire de petit Parisien. Mes parents décident de s'offrir la télévision (*Carnets de Josette*).

1966

Février. Un poste téléviseur Philips arrive donc dans l'appartement, installé par Raymond Lang, l'électricien du vieil Athis (plus tard chef de notre groupe scout). C'est alors une ouverture culturelle. En dehors des émissions de divertissement comme *Les Saintes chéries*, avec Micheline Presle et Daniel Geslin, qui font le bonheur de tous, plusieurs séries confortent la sensibilité à l'histoire : *Illusions perdues* (avec François Chaumette et Yves Rénier) dès le mois de mars, puis *Les Compagnons de Jésus* en septembre, en attendant *Lagarrière* l'année suivante. L'histoire continue sa percée avec *La Caméra explore le temps* dont passent les dernières émissions, que je ne peux regarder hélas en raison de mon âge :

« *Les Cathares*, ce n'est pas encore pour toi car c'est trop violent ! »

Aiguillonné par mon dictionnaire de poche, je puise dans le *Petit Larousse* familial, pour me lancer dans la généalogie des rois de France. Sur des copies doubles collées les unes aux autres en enfilade, et souvent rapiécées, je calligraphie – de 1966 à 1972 – des rouleaux de quelques mètres qui me familiarisent avec les descendants de Hugues Capet puis de ses ancêtres Robertiens et de ses prédécesseurs, Carolingiens ou Mérovingiens. Suivront les Bourbons et quelques dynasties de grands princes féodaux. C'est l'occasion de faire l'apprentissage de la chronologie et d'ancrer des repères temporels qui me serviront jusqu'à l'Université. C'est aussi une manière d'être à l'aise pour mieux suivre les leçons d'histoire. Mais, à voir tout le couloir de notre appartement tapissé par ces rouleaux, quand l'occasion se présente de les dérouler, les visiteurs de passage ne cachent pas leur étonnement.

Juin. Mon instituteur de CM 1 m'offre son propre manuel d'histoire. Cadeau inappréciable de Monsieur Dieu ! C'est ma première *Histoire de France* en couleurs – le « Chaulanges » du cours moyen, 1965 – alors que je ne connaissais jusqu'ici que de vieux manuels en noir et blanc, souvent jaunis. Les réalités du passé semblent se rapprocher du lecteur. L'impression m'en est restée jusqu'à mon expérience de colorisation des photographies anciennes dans *Les Couleurs de nos campagnes* (2020).

Fin juin. Ma première sortie scolaire en car. Les CM 1 vont à Étretat, voir la mer, puis à l'abbaye de Fécamp (Seine-Maritime). Inévitablement nous rapportons tous de la bénédictine.

Juillet. Trois semaines de vacances avec mes parents et mon frère dans le Morvan. Nous retournons en pension dans la maison familiale de la Mobil à La Pannecièrre, sur Chaumard (Nièvre). « Geo va à la pêche à la truite [...] Jean-Marc a tout un tas de copains et Éric joue au sable avec les enfants de son âge. Nous faisons de belles promenades l'après-midi et le soir nous regardons la télévision » (*Carte de Josette à Monique et Étienne*). Visite de Château-Chinon. Dans l'ouvrage de Philippe Erlanger sur *Diane de Poitiers* (Gallimard, 1955), emprunté par Maman à la bibliothèque de la pension, les tableaux généalogiques, d'une précision remarquable, me séduisent.

Samedi 6 août. Venue de mon oncle Roger Magnet, avec son fils Hervé, et de ma tante Georgette A Thayer [la sœur aînée de Maman, domiciliée en Californie, à San Landro] et ses enfants Lynda et Alan, dans notre appartement d'Athis au 9 allée du Président Denis. Voyant mes rouleaux de généalogie sur les Capétiens et les Bourbons, mon oncle et ma tante déclarent tout de go que nous descendons de Saint-Louis, propos qui, sur le coup, me fait éclater de rire et me laisse dubitatif. En fait, à plusieurs reprises ultérieurement, ils nous précisent que mon grand-père maternel serait un enfant naturel de Louis de Bourbon Busset, qui aurait eu, à l'âge de 18 ans, une liaison avec une fille de ferme, Rosalie Laplace, plus jeune que lui d'une année. Ainsi serait né à Busset (Allier), le 28 août 1894, Joseph Magnet, le père de Maman.

« En juillet 1980, Roger m'en donne confirmation. Rosalie Laplace eut un fils avec Monsieur de Bourbon-Busset. La famille, scandalisée,

chercha à éloigner la jeune fille et lui loua une maison dans un autre village pour qu'elle y vive avec son fils. C'est cette maison que j'ai vue en 1949 [...] À vingt ans, lorsqu'elle se maria, la famille de Bourbon Busset donna de l'argent à Monsieur [Jacques] Magnet pour qu'il reconnaisse mon père et lui donne son nom » (*Note de Josette*). Contacté par moi trois ans plus tard, l'Académicien Jacques de Bourbon Busset (le fils de Louis) m'écrivit que naturellement il n'a eu aucun vent de cette histoire : « Monsieur et cher archicube, je n'ai jamais entendu la moindre allusion à l'histoire dont vous avez bien voulu m'entretenir [...] à Busset, où j'ai passé toutes mes vacances d'été de 1920 à 1939 [...] » (*Lettre du 1^{er} janvier 1984*). Même pour une branche de la maison capétienne déjà issue d'un bâtard sous Louis XI, ce genre de situation ne risquait pas de tomber sur la place publique. Simplement, dans la famille, il a alimenté longtemps quelques discussions.

Septembre. Rentrée en CM 2 à l'école Jean-Jaurès où je retrouve mes copains, Michel Rousseau et Simon Duquesne, forts en histoire eux-aussi, et un nouvel instituteur, un peu moins empathique que le précédent, Monsieur Plat. Appelé au tableau pour inscrire à la craie blanche les notes du maître, lors d'une leçon sur la Régence de Philippe d'Orléans, je suis vite prié de quitter l'estrade et de regagner ma place pour avoir voulu écrire « Philippe, duc d'Orléans » au lieu de « duc d'Orléans » : il n'est jamais bon de trop en faire !

Noël. Sous le sapin, à Heudreville-sur-Eure, chez ma marraine : « Jeu de construction d'un château fort tout blanc (trop « neuf » pour moi qui ne voit alors les édifices médiévaux

que sous l'aspect de ruines patinées par les siècles) ; deux livres d'histoire sur le Moyen Âge ; un livre sur les Croisades [*Contes et légendes des Croisades*, dans cette belle série à filets dorés sur le dos] ; un réveil, un album de timbres » (*Carnet de Josette*). De fait, mes parents (mon père ?) ont visé cette fois un peu haut. Je picore bien l'*Histoire universelle* de Carl Grimberg, adaptée en français par Georges-Henri Dumont (collection Marabout université), dont j'ai reçu les tomes 4 (*Au cœur du Moyen Âge*) et 5 (*Le Déclin du Moyen Âge et la Renaissance*), dans l'édition de 1964, mais leur contenu me paraît bien rude. Longtemps ils resteront de simples ouvrages de consultation avant que j'en tire vraiment quelque profit. Alors la collection s'étoffera et trois autres volumes s'ajouteront, complétant le planisphère portugais du XVI^e siècle de Domingo Teixeira, dont un fragment apparaît au dos de chaque titre.

1967

Printemps. Vacances à Heudreville-sur-Eure. Ma marraine me prête son vélo pour aller à Évreux, à 15 km au sud. Première randonnée cycliste en solitaire. Visite de de la cathédrale et de l'enceinte romaine.

Juin. Ma tablette à livres se remplit petit à petit. À la distribution des prix de l'école de garçons Jules-Ferry, en CM 2, je reçois en prix d'excellence *La Guerre du feu*, de Joseph-Henri Rosny aîné (rééd. 1965, collection « Super 1000 »). Splendide évocation de la lutte pour la survie des « premiers hommes » dans un style éblouissant, qui me paraît alors un peu hermétique. D'accès beaucoup plus facile, mon « Prix de classe CM 2 : *Les Quatre et le mystère du Vieux Pérou*, de Marie

Maraire (éd. 1966, collection « Rouge et Or »). Par ailleurs, une ancienne voisine de chez nous, Madame Saliou, m'offre un vieux manuel d'histoire de certificat d'études, qui traite notamment de l'Antiquité et me fait découvrir Assyriens et Égyptiens.

Fin juin. Sortie scolaire des CM 2 en car aux Floralies d'Orléans, à La Source (Loiret). Mais, contrairement à ce qui était initialement prévu, point de visite au château de Sully-sur-Loire ! Hélas !

Juillet. Ma 2^e colonie de vacances, cette fois à La Chapelle d'Abondance (Haute-Savoie). Découverte du Chablais et de la haute montagne : « Je fais de l'escalade » (*Carte postale à mon frère du 7 août 1967*). Premières prises de photo (en noir et blanc) avec mon petit appareil.

11 septembre. Entrée en classe de sixième au collège du « lycée mixte polyvalent » d'Athis-Mons (annexe Jean-Baptiste Corot de Juvisy-sur-Orge), à un quart d'heure à pied de chez nous. Un bon manuel, clair et attrayant, accompagne les cours d'histoire : celui de la collection Isaac, qui ne va pas nous quitter jusqu'en troisième. Même si la quadrichromie n'est pas toujours au rendez-vous – défaut de plus en plus patent au fil des classes – nous disposons d'un outil bien structuré, sobre mais efficace.

Notre professeure d'histoire de 6^e A2, Christiane Marvaud est expérimentée et très bonne pédagogue. « Madame, allons-nous étudier Nabudossor (*sic*) cette année ? – Oui, nous parlerons en effet de Nabuchodonosor », répond-elle, étonnée de voir l'un de ses jeunes élèves délivrer par ailleurs un exposé sur l'Ancien Empire égyptien en déclinant des listes de pharaons sur plusieurs dynasties. Notre enseignante nous

passionne en évoquant l'exposition « Toutankhamon et son temps », hélas terminée après avoir accueilli plus d'un million de visiteurs. J'ai toujours conservé mon cahier de sixième.

Décembre. Tests d'évaluation pour l'orientation, organisés par Christiane Marvaud, également professeure principale de notre classe. « Que voudriez-vous faire plus tard ? – Professeur d'histoire ! – Mais, Madame, qu'y-a-t-il après l'agrégation d'histoire ? »

4 décembre. Naissance de ma sœur Aurélie, un prénom alors peu courant. « Vous devez vous demander pourquoi ce prénom d'Aurélie ? Le 2 décembre, nous avons entendu à la radio : « Sainte Aurélie, fille d'Hugues Capet et sœur de Robert le Pieux », ce qui a fait bondir Jean-Marc, le futur historien. Tous deux Geo [moi et Georges] ayant trouvé ce prénom joli et pas commun, nous avons décidé de faire plaisir à Jean-Marc et de donner à sa petite sœur un nom historique » (*Faire-part adressé à Monique et Étienne André le 6 décembre*).

Noël. Parmi les cadeaux : « Des timbres de Napoléon III de sa marraine. Des soldats de nous. Un gros livre d'histoire et des pâtes de fruits de tonton Roger. Un magnifique dictionnaire Larousse de Tonton Lé [André, mon oncle maternel] » (*Carnets de Josette*). Le dictionnaire me permet de compléter mes généalogies et de profiter des notices sur bien des personnages historiques. *L'Histoire universelle illustrée de la Préhistoire à nos jours*, de A. Hansen (éditions des Deux Coqs d'Or, 4^e trimestre 1965) que m'a offert mon oncle Roger Magnet, est un bel ouvrage, très pédagogique. Les doubles pages de planches photographiques alternent avec un texte bordé par des dessins en couleurs très

suggestifs. Les choix iconographiques impriment la mémoire de repères visuels qui jalonnent le temps et l'espace. C'est mon livre de référence pendant plusieurs années. J'y constitue de premières chronologies. Pour les jeux, les soldats du Moyen Âge restent dans la chambre alors que dehors, dans le bac à sable, ce sont les coureurs cyclistes qui font leur sortie dans des compétitions régulières avec mes camarades de HLM.

1968

Mars. Féru de chevaliers, de châteaux forts et d'histoire médiévale, je demande à Christiane Marvaud si elle n'a pas des documents à me prêter sur l'époque carolingienne, qui n'est alors au programme qu'en classe de cinquième. Amusée et faussement débonnaire, ma professeure entend mettre son élève à l'épreuve. Elle me confie un dossier de la Documentation française sur *Les Carolingiens*, tout à fait accessible avec ses superbes planches iconographiques, mais aussi un ouvrage autrement redoutable pour un élève de sixième – elle m'en avait prévenu –, *Charlemagne et l'Empire carolingien*, de l'austère Louis Halphen (coll. « L'évolution de l'humanité »). C'est une révélation : l'histoire est aussi une discipline scientifique sans concessions, pour laquelle il faudra prévoir un long apprentissage.

Au même moment, changement d'appartement : nous passons du 9 au 3 allée du Président Denis, toujours en HLM, au 4^e étage sans ascenseur. Pour avoir encore une pièce de plus : une chambre pour moi tout seul en attendant que mon frère vienne m'y rejoindre en laissant à notre sœur son intimité.

Printemps. Sténodactylo, Maman aurait dû être institutrice à la suite

de sa mère, Aimée Carton, et de sa grand-mère Anna Sainte-Martine ; deux de ses oncles avaient été également maîtres d'école. Mais elle avait dû abrégé ses études en raison du cancer de sa mère, qu'elle avait perdu à l'âge de 18 ans. Elle dactylographiait de temps à autre la généalogie de sa famille que son oncle Alexandre Carton, ancien instituteur à Saint-Denis, avait établie entre 1925 et 1960. Initié à la richesse de ce filon, je recopie moi aussi, au stylo-plume, le fruit de ces recherches sur quelques pages de papier à lettres tout en questionnant ma mère. Je m'exerce sur sa vénérable machine à écrire mécanique portative : une robuste « Royal Royalite » verte des années 1950, en parfait état (inusable, elle reste intacte aujourd'hui). Alors, au son métallique du chariot et de la frappe des touches, et de l'alerte de fin de ligne, les Carton de la Montagne bourbonnaise, artisans et auparavant cultivateurs – en communautés familiales, mais tout cela je le découvrirai plus tard – entrent dans mon univers mental. Il en va de même des Sainte-Martine, maçons et petits laboureurs des Combrailles, à Château-sur-Cher (Puy-de-Dôme, aux confins de l'Allier et de la Creuse). Le grand-oncle Carton évoque alors des « métayers à Évaux » (*Premières pages d'écriture, sur le bloc de papier à lettres de Maman*).

Mai. La crise étudiante bouscule l'Université et les pratiques pédagogiques. Le soir nous voyons à la télévision (en noir et blanc) les manifestations et les incendies au Quartier latin. Les images de violence qui défilent nous inquiètent. La distribution des prix, prévue au collège en juin, est annulée : je le regrette d'autant plus que le palmarès était annoncé à toute la classe et que

j'aurais pu compléter sérieusement ma petite bibliothèque. C'est bien dommage de faire des annonces à des enfants de sixième pour leur déclarer ensuite que tout est annulé.

Dimanche 9 juin. Ma communion solennelle (avec mes anciens camarades d'Athis-Val, dont Philippe Costes) en même temps que le baptême de ma sœur Aurélie à Athis-Val. Nous sommes allés en retraite à la basilique Notre-Dame de Longpont-sur-Orge (superbe prieuré clunisien du XI^e siècle). En raison des événements de mai 1968, mes grands-parents n'ont pu venir de Nice. Messe célébrée par le chanoine Laurent, docteur en théologie et en philosophie, ancien résistant, qui garde fière allure avec ta tenue indémodable : un rochet de fine dentelle et sa mosette noire ou violette. Énergique et bienveillant, c'est un personnage charismatique.

Projectionniste de films et animateur d'activités en plein air, l'abbé Laurent m'impressionne et me captive. Il prolonge le catéchisme par des séances de « patronage » qui remplissent nos jeudis après-midi. C'est avec lui que nous allons en car, de 1965 à 1968, pour des jeux en forêt de Sénart jusqu'aux coteaux de La Ferté-Alais. Par mauvais temps, bandes dessinées et cinéma d'animation rassemblent son jeune public sur les bancs de la salle qu'il a aménagée au presbytère, à gauche de l'église d'Athis-Val : l'édifice a aujourd'hui disparu.

Début juillet. Migration à Nice sur deux jours pour aller voir mes grands-parents. Long périple, en descendant toute la Nationale 7. À l'arrière de la l'Ami 6 bleu-turquoise qui remplace désormais la 2 CV – mon père reste fidèle à Citroën – nous sommes trois enfants à supporter 950 km de route en pleine chaleur. Halte rapide à

Orange (Arc de triomphe) avant l'étape d'Avignon où nous dormons à l'hôtel (seule occasion alors !) et dînons au restaurant à côté du Palais des Papes. Au retour : étape à Marseille chez Étienne et Monique, qui ne sont plus sur Perpignan. Je découvre avec stupéfaction les fouilles de la Bourse qui ont mis au jour les vestiges de la cité grecque de Massilia.

Août. Ma 3^e colonie de vacances, toujours à la Chapelle d'Abondance, au chalet « Perce Neige ». Les candidats à la messe – dont je suis – ont droit de découvrir l'abbaye d'Abondance et son superbe cloître.

30 septembre. Entrée en 5^e A1. Nous passons des cahiers « La Pérouse » aux petits classeurs, à anneaux métalliques. En histoire, ce sont des feuilles perforées roses qui accueillent les cours sur la Rome ancienne. Le changement signale la modernité mais nullement la facilité de conservation. Un demi-siècle plus tard, de mes cours d'histoire suivis de la 5^e à la 3^e je n'ai sauvé que des bribes.

Octobre. Rendez-vous à Paris, rue d'Amsterdam, pour mon appareillage dentaire, tout près du bureau de Papa à la Mobil. Je rencontre ses collègues de travail notamment Colette Boisis, Bernadette Bourrus (« Badou ») et Éliane Houllébrecque, devenues des amies de la famille. Repas au restaurant d'entreprise, rue de Courcelles, avec Roger Dalby, le collègue de mon père : cette salle bondée et bruyante assure une immersion dans le monde des adultes. Début de voyages réguliers à Paris par le train de banlieue et le métro.

J'en profite ensuite pour découvrir la capitale par moi-même, en prenant le vélo jusqu'à la gare de Juvisy-sur-Orge : cathédrale Notre-Dame,

Conciergerie, Sainte-Chapelle (un éblouissement !), palais du Louvre (départements des Antiquités mais aussi portrait de Jean le Bon), château de Vincennes, musée de Cluny, musée Carnavalet et hôtel de Sens. Plusieurs années durant la capitale se limite pour moi à l'enceinte de Charles V. Les grands musées (Musée de l'Homme, Palais de la Découverte ou Museum d'Histoire Naturelle) se visitent en famille.

Dimanche 1^{er} décembre. Dans son émission « *Chefs d'œuvre en péril* », Pierre de Lagarde lance un appel vibrant juste après le générique triomphal (le 3^e mouvement de la 4^e symphonie de Robert Schumann) : un violent incendie a consumé le château de Hautefort, à l'est de la Dordogne, où nous sommes allés en vacances trois ans plus tôt. J'envoie à l'ORTF mes économies, un billet de 5 F : une goutte d'eau dans cette collecte de 150 000 F, qui contribue à lancer les travaux de reconstruction.

Noël 1968. « Jean-Marc, 12 ans. Cadeaux : un microscope de nous et de sa marraine ; le coffret chimiste (« chimie 2000 »), de tonton Lé et tatie Françoise ; deux livres, de nous encore ; de l'argent, de Monique avec lequel il s'est acheté des livres et des timbres » (*Carnets de Josette*). Chimie et biologie n'ont pour moi qu'un temps même si la géologie – grâce aux fossiles et aux minéraux – suscite plus d'engouement.

1969

Mars-avril. Numéro spécial du magazine *Archéologia* sur les Templiers (superbe reproductions), bientôt classé dans les dossiers que je constitue peu à peu par sujet historique, pour toutes les époques. Le nouveau meuble en bois à rideau

roulant, venu de la Mobil, facilite les rangements.

Printemps. Bulletin de l'aumônerie du collège rédigé par une équipe de cinquièmes, dont Marc Gautier (mon nouveau copain, qui écrit quelques pages sur « Saint-François d'Assise ») et moi-même. Je signe (ou plutôt je recopie !), un article : « Histoire de l'Essonne à l'époque préhistorique, gauloise et gallo-romaine » tout en esquissant une carte de « l'Essonne au temps des Gaules ». Mon premier article (!), grâce au père Pozza.

Début juin. Quelle voie emprunter pour poursuivre le chemin en histoire ? Papa prend rendez-vous avec mes professeurs. L'étude du grec ancien s'impose-t-elle en troisième langue pour l'entrée en 4^e ? Comme il n'en est rien, j'opte pour l'espagnol, ce que je ne regretterai jamais.

Fin juin. Je réussis à convaincre notre professeure d'histoire d'organiser pour les élèves de 5^e – à la suite des 4^e, qui ne voulaient pas s'embêter avec plus jeunes qu'eux – un voyage d'excursion au Mont-Saint-Michel et à Saint-Malo. Grande journée en car, enthousiasmante.

Juillet. Ma 4^e colonie de vacances, cette fois avec mon frère Éric. Encore à La Chapelle d'Abondance (Haute-Savoie). Je connais par cœur presque tous les sentiers de la vallée.

9 août. « Tu es plongé dans l'histoire d'Athis-Mons en prévision sans doute de ton petit opuscule de l'aumônerie comme celui de l'an passé » (*Lettre de ma grand-mère Isabelle Mollet*).

8 septembre. Rentrée scolaire en 4^e B3 au collège dans une section avec espagnol en seconde langue vivante. Je découvre ma nouvelle professeure d'histoire, Marie-Jeanne Baudart, tout juste sortie du CAPES à moins de 26 ans, dont la jeunesse et le dynamisme

me séduisent. Avec elle, les cartes reproduites sur stencil ancrent dans l'espace les événements historiques comme l'itinéraire de Jeanne d'Arc ou l'empire de Charles Quint. Les duplicateurs à alcool – à l'odeur puissante – fonctionnent à plein régime comme l'« épiscopes » ou l'« opascope » – qui préfigurent les « rétroprojecteurs » – pour commenter des illustrations en classe mais gare à ne pas surchauffer l'appareil !

Au programme des premières leçons : la guerre de Cent Ans. L'occasion de compléter le cours par une chronologie soignée. En dehors des créneaux réservés à l'histoire en classe de 4^e, tout est prétexte à « exposé » historique : « La Gaule de César » en latin ou « Les deux Révolutions du XVII^e siècle » en anglais.

Octobre. L'histoire rythme toujours les programmes du petit écran. À la suite de la série *Thibaud et les Croisades*, qui vient relayer *Thierry la Fronde*, *Alain Decaux raconte* s'invite dans nos soirées, en dehors de la *Tribune de l'Histoire* à la radio. Et surtout, du 4 octobre au 8 novembre, les cinq épisodes du *Jacquou le Croquant* de Stelio Lorenzi révèlent une histoire des campagnes tragique et poignante.

Noël à Athis-Mons, au 3 allée du Président Denis. « Un livre sur l'archéologie ; un stylo six couleurs ; un album de timbres ; de l'argent, de pépé-mamy et de sa marraine » avec lequel je m'achète *Les Trois Mousquetaires, Vingt ans après, Le Vicomte de Bragelonne* (coll. « Super 1000 », une version d'Alexandre Dumas pour enfants) ; *L'Histoire des Civilisations* » (*Carnets de Josette*). Ce nouveau livre d'histoire, très illustré, à la couverture rouge, m'est offert par mon oncle Roger. *L'Histoire des Civilisations* « Globerama » en est à sa

sixième édition, un véritable succès de librairie. J'y découvre, à propos de la Russie de la grande Catherine, les « villages à la Potemkine » qui m'amuse alors. Pour autant, ce n'est pas le manuel qui me séduit le plus : le parti-pris des doubles-pages détachant nettement texte et image, la reprise iconographique de tous les documents sous forme de vignettes à la présentation uniforme, le déroulement même des exposés très énumératifs sous forme de fiches de lecture (traduites en français de plusieurs auteurs étrangers ?) banalisent un ouvrage qui pourtant était résolument ouvert à une vision mondiale de l'histoire.

C'est la mode de la philatélie, popularisée à l'ORTF par Jacqueline Caurat avec « Télé-Philatélie ». Très vite, ce sont les timbres « classiques » de France – les plus anciens – qui m'ont captivé, en particulier les « Napoléon III » dentelés ou « non dentelés ». Sur Athis-Mons, la plupart des libraires affichent dans leurs devantures des panneaux de timbres. Il y en a pour tous les goûts et toutes les bourses ! Dans la rue commerciale de Juvisy – alignant ses enseignes à perte de vue – s'exposent même quelques vignettes du Second Empire. C'est mirobolant ! Par ailleurs la collection de timbres est l'occasion d'imprimer dans une jeune mémoire les grands personnages de l'histoire. Avec Marc Gautier, mon camarade de la sixième à la troisième, nous allons plusieurs fois au marché aux timbres, avenue Marigny, à Paris, dans le VIII^e.

1970

Les photocopieurs commençant à équiper les services publics, je m'empresse d'aller au bureau de poste de Juvisy reproduire le « brevet de

capacité » de mon arrière-grand-mère institutrice, Anna Sainte-Martine, établi en 1879. C'est ma première photocopie d'un document d'archives, dans un procédé alors à fond gris : contrairement aux mauvais présages, elle est restée bien lisible cinquante ans après. Et toutes les reproductions à bon marché de cette époque ont tenu le temps.

Fervent lecteur d'histoire, je ne suis toujours pas véritablement converti – malgré mes 13 ans sonnés – à la littérature. Pour me « donner le goût de la lecture » ma tante Monique m'offre *Les Six Compagnons et la perruque rouge*, de Paul-Jacques Bonzon (petite collection verte de chez Hachette), qui ont déjà fait leurs preuves auprès de mes cousins. Stimulé par les aventures de ces Lyonnais explorateurs, surtout dans la cité médiévale de Pérouges, et le style approprié de l'auteur, je m'attache à la série. Derrière les compagnons de la Croix-Rousse, le chemin est trouvé pour de nouvelles aventures. La lecture existe en dehors de l'histoire.

Mais pour autant nulle idée de reléguer les ouvrages historiques dans les coulisses. Entre l'histoire et la littérature s'installent les romans historiques avec Alexandre Dumas et Michel Zévaco. Dans mes lectures de 13 à 15 ans, la trilogie des Valois (*La Reine Margot*, *La Dame de Monsoreau* et *les Quarante-Cinq*) prolonge en amont celle des *Trois Mousquetaires* tandis que *Les Paradaillan* assurent la jonction entre les guerres de Religion et le règne de Louis XIII. Dévorés en livre de poche – mais en version intégrale cette fois –, ces romans « de cape et d'épée » me familiarisent, pour la première fois, avec l'histoire dite « moderne ».

Avril. Descente sur Nice par la Nationale 7 pour rendre visite à mes grands-parents avec une pause à Avignon, tout à côté du Palais des Papes. Étape à Saint-Mandrier chez Éliane et Marcel Regouffre, amis de mes parents, qui me font découvrir *L'Encyclopedia Universalis*. Arrêt aux arènes romaines de Fréjus.

Juillet. Vacances familiales à Guidel (Morbihan). La compagnie BP fidélise ses clients dans ses stations-service en leur offrant la reproduction d'anciennes monnaies : il s'agit de reconstituer « le Trésor des rois de France ». Désormais notre Ami 6 n'a plus guère le choix pour ses pleins d'essence. Sur la route de la vieille cité de Concarneau, l'écu d'or de Saint-Louis est son premier butin. Dans cette découverte de la numismatique, le « Franc à cheval » de Jean le Bon ou le « Gros de roi » de Charles VII ont une forte puissance d'évocation pour les jeunes amateurs d'histoire. D'autant que le livret de commentaires fourni avec les pièces est fort bien conçu. Au retour, avant de regagner Athis, découverte du château féodal de la Madeleine, à Chevreuse, aux ruines saisissantes, et visite de celui de Dampierre, superbe édifice du XVII^e siècle, alors propriété de la famille d'Albert de Luynes.

Août. Ma cinquième colonie de vacances, à Châtel (Haute-Savoie), au chalet « Clair Matin » avec les préados (14-16 ans). Camping et feu de camp au Pas de Morgens (1 369 m) à la frontière suisse. Lors des soirées « boum » l'électrophone diffuse en boucle des grands succès des Beatles et les premiers des Rolling Stones.

Septembre. Passage en 3^e B 3. Je retrouve Marc Gautier – dont les précieux conseils m'ont hissé en tête de classe en mathématiques –, mes

autres camarades et ma jeune professeure d'histoire, qui tient à me préparer au Concours général. Elle me propose des explications de textes tirés d'Albert Soboul... avant de se rendre compte que ce concours est réservé aux lycées, et en histoire, aux élèves de classe de Première.

16 décembre. Lettre de la Mobilrex (filiale de la Mobil Oil française) annonçant l'arrêt de ses activités pétrolières en France et la fin du contrat de travail de mon père comme agent technique, au 30 juin 1971.

« **Noël 1970.** Jean-Marc 14 ans. Cadeaux : Le *Quid* 1971. Un livre sur les hommes préhistoriques. Des timbres premier jour [*Pont Saint-Esprit, Le Mont Saint-Michel, Clovis et Charlemagne*, datés d'avril et novembre 1966]. [...] Un vélo mi-course. Un livre d'histoire de tonton Roger » (*Carnets de Josette*).

Ce très beau cadeau édité par Larousse est fait pour durer. Les illustrations abondent, associant cartes et photographies de qualité, soigneusement commentées. Le texte émane cette fois d'un auteur français, agrégé d'histoire et géographie – Albert Jourcin –, qui a adapté l'édition anglaise d'Alan Bullock : une écriture précise, claire et sûre, une reliure de toile solide sous sa jaquette, une mise en pages élégante et efficace qui me conviennent bien. La présence de quatre tableaux chronologiques synoptiques, qui scandent cette vaste fresque (360 pages), et d'un dictionnaire biographique de 560 personnages, soigneusement illustré, en font un instrument de travail attractif. Bien structuré en séquences thématiques de plusieurs doubles-pages, l'ouvrage fournit un panorama suggestif de l'histoire sur tous les continents. De fait, *L'Histoire*.

Les hommes, les civilisations depuis les origines marque une étape : même si je suis loin de le lire intégralement – comme la quasi-totalité des titres de ma bibliothèque –, il m'imprègne, complète de nombreux cours et m'accompagne plusieurs années. Des trois livres d'histoire pour la jeunesse dont m'a doté mon oncle Roger Magnet, c'est indéniablement le plus réussi. Sensible aux études puisqu'il avait dû financer par lui-même sa formation de médecin radiologiste, ce « tonton Roger » est pour moi un fournisseur providentiel.

1971

Mon nouveau deux-roues, conçu pour l'aventure, m'est très utile pour arpenter le Hurepoix historique et m'appropriier la tour de Montlhéry – dont la silhouette en poste de vigie au-dessus de l'ancienne route « royale » n° 10, me fascine –, avec Marc comme compagnon de route. Mais plus loin, des virées solitaires me conduisent aux grands lieux de mémoire capétiens : le château de Dourdan, l'abbaye du Lys aux portes de Melun ou la Tour Guinette à Étampes. Cinq années durant le domaine de Hugues Capet constitue mon pré carré. Il n'est pas jusqu'à sa capitale qui m'attire à bicyclette : une fois je délaisse le bus pour faire l'aller-retour Athis-Paris en suivant – prudemment – la nationale 7 jusqu'au métro de la porte d'Italie (une course cycliste impensable aujourd'hui !).

En classe de 3^e, poursuite des exposés : « L'homme préhistorique » en sciences naturelles, en tenant compte des dernières découvertes d'Yves Coppens – dont l'action me passionne – dans la basse vallée de l'Omo, au sud de l'Éthiopie, avec un moulage de crâne d'homme de

Néanderthal prêté par le père de l'un de mes camarades, Marc Séguier ; « L'histoire des mathématiques » en algèbre dans la classe de Madame Favot. Pour se documenter, une institution vient de voir le jour dans le nouveau lycée (baptisé Marcel-Pagnol en 1975) qui sort de terre, tout près des baraquements de mon collègue : le CDI, accessible à tous les élèves. Une mine à ciel ouvert, qui rassemble encyclopédies, grands dictionnaires et atlas (dont l'*Atlas historique Stock*, éd. 1968, bien commode dans son petit format, avec les textes en vis-à-vis) mais aussi « textes et documents pour la classe » ... et une machine à écrire électrique dernier cri, souvent disponible. Pendant plus de quatre ans c'est pour moi une annexe appréciée et un laboratoire profitable.

15 janvier. Reçu une carte du château de Bonaguil (Lot-et-Garonne). « Bonne année à mon tour. J'attends Jean-Marc au pied de la grosse tour. Amitiés. Badous » (*Carte envoyée par Bernadette Bourrus, devenue antiquaire sur place*).

Mars. Lors du déménagement préalable à la fermeture de la Mobil, Papa rapporte pour moi de Paris une étagère à livres, robuste et logeable, puis un grand bureau en bois massif – « demi-ministre » ! – qui envahit la chambre, que je partage désormais avec mon frère (nous dormons dans des lits pliants rabattables en journée). Mais je peux travailler à l'aise, classer mes timbres ou mes dossiers, et ranger mes livres. C'est sur ce bureau que j'écrirai jusqu'à l'entrée en khâgne (*Photographie couleurs datée*).

8-17 avril. Vacances de Pâques. Je vais seul à Nice par le train de nuit (« voyage inconfortable ») rendre visite à mes grands-parents (*Carte à mes parents*). J'explore un peu

la ville : les arènes et les thermes de Cimiez une première fois, le château de Nice (avec en face le site archéologique de *Terra Amata*, dont la première pierre vient d'être posée). Dans le lit cosy de la salle à manger je compulse si avidement *l'Histoire de France* d'Anquetil (éd. 1845) que je peux en remporter les quatre volumes à Athis ! Interrogeant mon grand-père sur son histoire, il m'ouvre, en bas de la bibliothèque du bureau, le coffre où je note des informations sur ses services, sa carte du combattant et ses médailles. Bien m'en a pris : peu après le contenu du coffre est volé !

Mai. Il restait à passer des livres aux archives brutes. À bicyclette, première expédition aux Archives départementales de l'Essonne, alors installées à Corbeil, dans un bâtiment préfabriqué au 9 rue Lafayette. Seize kilomètres pour arpenter moi-même la fameuse Nationale 7, encore pavée dans certaines côtes : ma première étape du « Paris-Nice ». Arrivé à bon port, Paulette Cavailler – la gardienne des lieux –, est intriguée de voir un garçon de 14 ans pénétrer en salle de lecture et ouvrir les casiers des fichiers. Elle me fait découvrir les publications sur Athis-Mons et me familiarise avec la cote « PER », qui rassemble les périodiques. Mais surtout *l'Histoire de la ville et du diocèse de Paris* par l'abbé Lebeuf, dans une édition in-octavo du XVIII^e siècle : ma première « source imprimée ».

Début juin. Passage des oraux du Brevet d'études du Premier cycle du Second degré (le BEPC), à Juvisy-sur-Orge. La liste des leçons d'histoire porte sur le manuel de Jules Isaac de classe de troisième et je tire comme sujet : « Les Girondins ». Peu après, je vais à Paris dans le V^e arrondissement rendre visite à ma professeure d'histoire,

Marie-Jeanne Baudart (bientôt Malauzat), dans l'appartement qu'elle occupe place du Panthéon. Elle me montre ses notes de cours de CAPES et notamment ses documents de TD de géographie, relatifs à l'industrialisation de la Lorraine. Ces photocopiés me paraissent bien ardues. À nouveau je me rends compte de tout le chemin qui reste à parcourir. En repartant coup d'œil sur les vestiges de l'enceinte de Philippe Auguste, en contrebas du lycée Henri IV. Remontée par la rue d'Ulm jusqu'au portail d'une institution qui me conduit à marquer l'arrêt : l'École normale supérieure. Une conviction surgit dans mon esprit, fulgurante : « C'est là que j'irai plus tard ». Prémonition ?

Fin juin. Au collège, nouveau rendez-vous avec les professeurs. Quelle section investir au lycée pour devenir professeur d'histoire ? Je pourrais aussi bien entrer en C (voie scientifique) qu'en A (voie littéraire). Après deux années passées studieusement à maîtriser les mathématiques, et malgré mes bons résultats, j'ai hâte d'opter pour la voie qui me paraît royale : humanités, lettres et sciences humaines. Malgré les regrets de ma professeure de maths, Madame Favot, je tiens bon pour les Lettres. Je n'aurai pas à le regretter. Dans notre lycée, c'est la dernière année où la primauté de la voie scientifique n'a pas détrôné la filière littéraire, qui demeure attractive. Avant de se quitter – l'un partant au lycée en A et l'autre en C – Marc Gautier me cède la collection de fascicules de « *Tout l'Univers* » dont il avait hérité. Une mine d'informations pour les amateurs d'histoire – que je ne pouvais pas m'acheter chaque jeudi – et qui annonce, avec plus de vingt ans d'avance (puisque la première édition est de 1961-1970), le succès de la série « *C'est pas sorcier* ».

29 juin. J'organise une excursion de fin d'année, avec l'entreprise « Athis-Car » – partenaire attitrée des voyages collectifs – pour ma classe de 3^e. Nous allons à Louviers, en prenant la vallée de l'Eure pour entrevoir le château d'Acquigny (Renaissance d'angle) près d'Heudreville (!) avant de gagner la forteresse de Château-Gaillard, aux Andelys (Eure), puis de revenir par celle de Gisors, muni des indications de ma marraine Éliane. Au retour du car, en écoutant les chansons de Michel Delpech (« Pour un flirt avec toi ») nous apprenons que nous avons tous obtenu le BEPC, dont le procès-verbal vient tout juste de sortir.

Juillet-août. Vacances chez ma marraine Éliane, qui a déménagé à Sainte-Colombe-sur-L'Hers (Aude). « Je savais que tu étais allé à Nice à Pâques, et combien tu avais rendu service à tes grands parents [...]. Puisque tu voyages seul et à longue distance, puis-je maintenant espérer te voir pendant les vacances ? » (*Lettre d'Éliane, du 11 mai précédent*).

Donc voyage en train... jusqu'à Carcassonne, qui offre un superbe cadre de bienvenue. Je ne boude pas mon plaisir. Au cours de la semaine, lectures et promenades à pied, notamment dans le massif touffu du Plantaurel. Les dimanche, visites grâce à la voiture de mon oncle François : châteaux de Puivert, de Montségur, de Roquefixade, bourgade de Limoux (Notre-Dame de Marceille), trésor de Saint-Polycarpe (chef reliquaire), cathédrale de Saint-Lizier et ruines de celle d'Alet-les-Bains. Virée jusqu'à l'abbaye d'En Calcat, au pied de la Montagne Noire. Premières diapositives. Découverte des campagnes du Midi. Lors des moments libres, à partir des ouvrages trouvés chez mon oncle et ma marraine, transcription soigneuse

des étapes du tour de France que Charles IX et Catherine de Médicis ont effectué en 1565-1566, avec initiation aux noms de pays – redoutables – de la région (Razès, Fenouillèdes, Kercorb, etc.). Début de recherches généalogiques du côté Moriceau après avoir profité de celles du grand-oncle Alexandre Carton, du côté de ma mère.

8 juillet. Lettre de ma grand-mère Isabelle. C'est une déconvenue. « Je crains bien que ma lettre t'apporte une désillusion, ce qui, je te le dis franchement, ne me fera aucune peine (*sic*), estimant que les vacances sont faites pour la détente et qu'il serait beaucoup plus profitable à ta santé de faire un peu de sport. Je veux bien te donner les renseignements que je possède mais surtout ne reviens pas à la charge ! » La demande auprès des grands-parents niçois reçoit un accueil assez frais. Il n'en est pas de même auprès du cousin germain de mon grand-père, ancien instituteur de Seine-et-Oise, Henri Sergent, alors âgé de 79 ans.

13 septembre. Juste avant l'arrivée au lycée, je découvre une superbe lettre, écrite à la plume sergent major, avec pleins et déliés, d'Henri Sergent, revenu de vacances. « Bonnières-sur-Seine, le 13 septembre 1971. En qualité de cousin au 3^e degré, je me permets de t'appeler : « Mon cher Cousin ». C'est une recherche très intéressante d'établir l'arbre généalogique d'une famille. [...] Ma tante Irma Sergent et son mari [mes arrière-grands-parents paternels] sont décédés lorsque j'étais enfant. Mon père m'a parlé vaguement de sa sœur et de son beau-frère... ». Ainsi commence une amitié entre générations qui durera douze années.

Mercredi 15 septembre. Arrivée en classe de seconde A 2 au Lycée mixte

polyvalent d'Athis-Mons (Marcel-Pagnol). Mon nouveau professeur d'histoire, Claude Dumond, est un jeune agrégé de géographie très sympathique, ouvert à la pédagogie Freinet. Avec lui le cinéma entre dans les cours d'histoire grâce aux films de la Fédération des ciné-clubs Jean Vigo, dont il approvisionne le lycée (*Entretien d'avril 2021*). Dûment commentées et critiquées, les images de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e défilent dans la classe. Des cours très clairs et bien structurés, dont de nombreux feuillets – sur la fin de l'Ancien Régime et la Révolution – s'intercaleront dans mes notes d'hypokhâgne. De mon côté, je crée au lycée un club de « voyages-excursions ».

Achat des livres scolaires à Paris, au boulevard Saint-Michel, chez Gibert jeune, ce qui donne l'occasion de visiter le musée de Cluny et les Thermes de Julien.

1^{er} octobre. Mon père au chômage entame pendant un an sa reconversion dans le secteur commercial en suivant les cours de l'Institut de Formation commerciale permanente (IFOCOP).

9 octobre. Grâce aux retrouvailles avec mon vieux camarade de l'école primaire, Philippe Costes, je m'inscris chez les Scouts de France au groupe Charles de Foucault d'Athis-Mons. Rentrée directement chez les Pionniers en chemise rouge (14-17 ans), flanqués d'une maîtrise de six chefs sous la houlette de René Daguzan. L'esprit d'équipe, le sens de l'action et du partage, le camping sous tente (à même le tapis de sol) et les feux de camp... tout cela représente une ouverture propice qui devient vite enthousiasmante. Et, avec elle, un réseau de camarades du même âge et de nouvelles échappées en vélo dans une banlieue sud alors sillonnée régulièrement par

les deux roues. Entre Dourdan et Fontainebleau, en passant par Étréchy, Chamarande, Lardy ou Villeneuve-sur-Auvers, le sud de l'Île-de-France devient, plusieurs week-ends dans l'année, un vaste terrain de jeu.

Mais il faut financer aussi, sur un théâtre plus lointain, le futur camp d'été : la descente du Viaur en radeau. Chaque équipe de Pionniers doit réaliser des « extra-jobs ». En dehors des travaux de lessivage ou de jardinage effectués dans le voisinage, tout naturellement, j'avance une proposition : au-delà des « Mustangs », des « Aigles » ou des « Jaguars », ne pourrait-on pas constituer, à l'échelle du « poste » pionnier, une formation spécifique pour réaliser un livre sur l'histoire de notre commune au Moyen Âge ? Nouvelle aventure...

Novembre. Pour la préparer, et voir quelques sources manuscrites, il faut passer des documents imprimés – découverts six mois plus tôt aux archives de l'Essonne – aux sources manuscrites qui dorment à Versailles, dans les Petites Écuries du Roi, aux archives des Yvelines et « de l'ancienne Seine-et-Oise ». Voyage en train. Découverte du carton 45 H 19 – sorte de code maçonnique – qui donne accès au fonds patrimonial que l'abbaye cistercienne des Vaux-de-Cernay avait constitué sur Athis-Mons : un corpus de superbes chartes sur parchemin du XII^e au XV^e siècle, dont 79 entre 1189 et 1281 ! Nouveau challenge car il faut déchiffrer les abréviations latines et comprendre la paléographie du Moyen Âge central.

Après plusieurs tentatives qui ne donnent que des bribes d'informations et rendent tributaire des analyses faites par les copistes du XVIII^e siècle, un sauveur arrive à pas feutrés dans la salle de lecture. Marcel Delafosse,

alors en fin de carrière, me conduit dans son bureau. C'est là qu'il me révèle le sens de ces abréviations qui me déroutaient et m'initie à la paléographie. Une semaine après, de passage en salle de lecture comme il le faisait tous les jours, le « conservateur général » des Archives de l'ancienne Seine-et-Oise me dévoile avec bienveillance l'existence du *Cartulaire de l'abbaye Notre-Dame des Vaux-de-Cernay*, publié en 1858 par Luc Merlet et Auguste Moutié : une révélation ! Tous mes documents étaient soigneusement transcrits et je découvre que les archivistes ont aussi une autre vertu : éditer des instruments de travail pour faciliter la recherche historique.

À la suite de Paulette Cavaller, Marcel Delafosse est le deuxième d'entre eux à avoir soutenu ma vocation d'historien. Beaucoup d'autres viendront jusqu'à l'association de tous les directeurs d'archives départementaux, réunis sur le berceau de la revue *Histoire et Sociétés Rurales* en 1994.

Découverte du musée de l'Histoire de France aux Archives nationales, au premier étage de l'Hôtel de Soubise. Le parcours solitaire de ces vitrines – du diplôme de Charlemagne de 774 à l'enluminure de l'hommage rendu au roi René en 1469 – est une véritable initiation. J'y reviens plusieurs fois ensuite et acquiers le précieux catalogue de Jean-Pierre Babelon et une série de diapositives qui ouvre ma collection pédagogique.

Novembre-décembre. Claude Dumond, notre professeur d'histoire-géo nous fait acheter et étudier en classe notre premier livre à caractère scientifique : *Malthus et les deux Marx*, d'Alfred Sauvy, dans sa dernière édition. Une expérience audacieuse.

Nous percevons – laborieusement – les enjeux actuels posés à l’avenir du monde, situé désormais entre la « poudrière » (la menace atomique) et le « rongeur » (la croissance rapide de la population). Nous découvrons l’influence des « trois Parques » – famine, épidémie, violence – sur la démographie même si, de mon côté, un certain nombre d’analyses me passent un peu au-dessus de la tête.

1972

Janvier. Excursion en car en val de Loire, au château de Blois. Nous marchons sur les pas de Ronsard puisqu’il s’agit cette fois d’une sortie « littéraire ». J’ai tout prévu sauf la rigueur hivernale. À 7 heures du matin, nous allons chercher chez elle, à Juvisy, notre professeure de français qui a laissé passer le coche : scène cocasse où nous tombons nez à nez sur Madame de Gliniasty en chemise de nuit. En cinq minutes notre enseignante est à pied d’œuvre. Un bon petit-déjeuner en route, dans un café d’Ablis (Yvelines), reconforte tout le monde mais à l’arrivée, le château des Valois – non chauffé – transit tous les visiteurs.

Début mars. Championnat du monde de patinage artistique. Comme d’habitude, l’épreuve reine des retransmissions télévisées dans notre appartement. Les performances d’Ondrej Nepela, qui accumule les médailles d’or, m’enthousiasment. Avec lui et d’autres très jeunes patineurs, la passion, le travail et le talent sont au rendez-vous. Y-aurait-il des médailles aussi en histoire ?

11-12 mars. J’organise au lycée une excursion de deux jours cette fois, à Bruges (Belgique) avec nuitée en auberge de jeunesse. Visite en canaux de la superbe cité flamande

puis virée jusqu’à la mer du Nord à Blankenberge. Retour par l’imposante cathédrale de Tournai avec une petite pensée pour les abeilles en or de Childéric I^{er}. Je pars avec mon copain Philippe Costes.

Dans la perspective du camp d’été, j’achève avec mes camarades scouts un premier dossier de 18 pages sur *Athis-Mons au Moyen Âge*, compilation sans originalité avec quelques esquisses cartographiques. Ce dossier est la matrice d’un travail à étoffer qui fera l’objet, dans les semaines à venir d’une « publication » artisanale au sein du groupe des pionniers.

Avril. Reconnaissance de notre camp scout avec notre aumônier, de Savigny-sur-Orge, Jacques Kessedjian, comme conducteur. Hélas, la nuit venue, notre 2 CV s’embourbe dans un fossé après un virage de la Nationale au sud de Saint-Flour (Cantal). Même s’il n’y a pas de dommages corporels, l’expédition doit faire une pause : ce sera une randonnée autour du château d’Alleuze, où je retourne avec plaisir ! Prudemment, nos chefs décident d’abandonner le Vaur et de reprendre la Dordogne – qu’ils connaissent déjà – pour notre descente de rivière : finalement nous irons d’Argentat à Souillac.

Dimanche 7 mai. Promesse scoute (avec Dominique Guyot) lors d’une sortie de parents au sud de Maise, à Gironville-sur-Essonne. « Le scout met son honneur à mériter confiance... et ne fait rien à moitié ». Un engagement qui marque toute une vie, prononcé devant tout le groupe après une veillée autour du feu digne de l’adoubement des chevaliers de la Table Ronde. Et, en fin de matinée, mon père a participé à une sioule avec les chefs, qui a dû lui rappeler

sa propre promesse scout à Nice en 1947.

Mai. Achèvement de la brochure : « *Athis-Mons, 1000 ans d'histoire, v^e-xv^e siècle* », premier tirage à la ronéo à une centaine d'exemplaires pour financer le camp scout de juillet. Trois rédacteurs, un illustrateur, deux curés pour les préfaces – le chanoine Laurent, pour le val et l'abbé Tassel, pour le haut de la commune –, quelques parents pour la dactylographie et deux de nos chefs pour diriger l'impression au stencil, telles sont les forces de l'entreprise. Tandis que Pierre Randuineau consacre un chapitre à l'histoire de l'église Saint-Denis, et Philippe Costes à son architecture, je prends en charge les pages concernant la féodalité et l'économie. Simple production de lycéens, tenant surtout de la compilation mais déjà dotée d'un appareil critique et lestée d'un enthousiasme à bord qui fait reculer bien des murailles. Et surtout, après des années passées comme un moine copiste dans les rouleaux des généalogies féodales, c'est un véritable saut technologique : le passage du *volumen* au *codex* !

Juin. Scènes en habits d'époque de Saint-Louis à Louis XIV grâce aux costumes de l'ORTF que nous sommes allées emprunter par l'entremise de notre chef de groupe, M^r Carlon, qui travaille aux studios des Buttes-Chaumont. Le tournage des *Rois Maudits* n'a dégarni que quelque peu ces prodigieuses réserves. Dans cette caverne d'Ali Baba, il reste les costumes plus anciens, dont ceux utilisés par *La Caméra explore le Temps*. C'est la ruée. La voiture est pleine. Dans la salle des fêtes d'Athis-Mons les tenues des Pionniers avec mitres, perruques et couronnes ne passent pas inaperçues. Et moins encore, dans le

cadre du lycée, le spectacle russe avec un Potemkine dans les habits portés par Maurice Escande, puis la visite de François I^{er} à Chambord, dans la tenue officielle que lui a donné pour l'éternité Jean Clouet. « Viens voir les comédiens... »

7-28 juillet. Camp scout : descente de la Dordogne – comme les gabarres de l'Ancien Régime – sur des radeaux amarrés à des bidons (fûts métalliques de 200 litres) depuis Argentat (Corrèze). « Entre la descente, le montage de la tente, la recherche du bois, le creusement des trous à détritrus, la cuisine, les repas, la vaisselle, les marches, on n'a pas le temps de souffler ! » (*Carte postale du 15 juillet à mes parents*). Nous passons sous l'abbaye de Beaulieu, le château de Castelnau-Bretenoux puis celui de La Treyne, après notre camp fixe à Mézels. Veillée musique autour du feu de camp à Lacave. Messe dans la belle église romane de Carennac (Lot), visite du gouffre de Padirac, des grottes de Lacave et arrivée de notre périple à Souillac (*Photographies*).

Août. Vacances familiales dans un gîte rural en Bretagne, près de la cité médiévale de Dinan, l'occasion de quelques emprunts à la bibliothèque de Dinard. Dans *Le Siècle de Saint-Louis*, ouvrage collectif publié chez Hachette sept siècles après sa mort, les spécialistes ont rendu accessible au grand public un très large éventail de thèmes. Fasciné dès la couverture par le visage radieux prêté à Louis IX par la statue de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Mainneville – il reste imprégné d'une lumière incomparable dans ma mémoire –, j'y découvre notamment *Le Livre des métiers* d'Étienne Boileau. Quelques autres titres me retiennent pour mieux comprendre le traité signé par

les envoyés de Philippe le Bel à Athis-sur-Orge en 1305. Une première demande documentaire lancée aux Archives nationales aboutit à des clichés que nous insérons dans le second tirage de notre plaquette scout en novembre 1972.

Début septembre. Séjour chez ma marraine Éliane, revenue en Normandie sur Louviers, au Hamelet. Un dimanche, tournée vers le château d'Harcourt puis à Bernay. En semaine, en vélo (la vieille bicyclette de ma tante), virée sur les Andelys et le Château-Gaillard, avec retour de nuit, sans lumière. Heureusement les méchants loups ont quitté cette boucle de la Seine depuis 1714. Par le train, visite à la grande « tante Yvonne » – née Mollet, sœur aînée de ma grand-mère Isabelle – à Rouen, 20 rue Crevier : elle me donne les deux petits volumes in-18° de *Botanique* propres à la « Bibliothèque de la comtesse de Saint-Priest », édition de 1786, qui ont été offerts à son second mari, René Frigot, pharmacien à Saint-Saëns, en 1930. Une aubaine ! Mes premiers livres antérieurs à la Révolution. Premier séjour à Rouen où je découvre la place du Vieux-Marché et la tour Jeanne d'Arc.

14 septembre. Rentrée en classe de première au lycée où nous retrouvons Claude Dumond en tant que professeur d'histoire. Cette fois entraînement officiel au Concours général des lycées (classes de première A, B, C et D) avec Maryse Amorfini, ma camarade la plus talentueuse de la classe depuis la 6^e. Avec beaucoup d'abnégation, il nous donne tous les quinze jours un programme de révision, devoir à la clé. Nous nous initions ainsi à la dissertation historique. Notre manuel principal est le *1848-1914* de Louis Girard,

Marc Bonnefous et Jean Rudel (éd. Bordas, 1966).

Courant septembre. Passage à Paris au Quartier latin pour acheter les livres de Première en occasion, avec en prime un ouvrage qui va changer les choses : le manuel de *Dissertation littéraire générale* de Chassang et Senninger (édition de 1955 !). Désormais je vais pouvoir comprendre, structurer et argumenter les devoirs écrits ! Grâce à ce *vade mecum* je dispose de tous les codes, ce qui assure un saut qualitatif. Ce grand classique me propulse au premier rang en Lettres et me fait profiter pleinement des cours de M^{me} Marzouk (qui vient du lycée Du Parc, de Lyon). Un acquis essentiel pour l'avenir.

1^{er} octobre. Fin de la formation de Papa à L'IFOCOP. Recherche d'emploi. Cinq mois d'angoisse pour mes parents.

Novembre. À Paris, visite de l'exposition « *Coligny. Protestants et catholiques en France au XVI^e siècle* », organisée par les Archives de France à l'hôtel de Rohan. Premier catalogue historique. Samedi 18 et dimanche 19, week-end scout dans les grottes de Villeneuve-sous-Auvers (Essonne), entre Étréchy et La Ferté-Alais.

Noël. Chez nous, à Athis. « Jean-Marc, 16 ans. Un écran pour passer ses diapositives, de tonton Lé et tatie Françoise ; de l'argent de pépé-mamy et de sa marraine, une valise-cartable de nous » (*Carnets de Josette*). Cet écran de projection – que je conserve toujours – met en valeur les clichés pris dans les sorties à vélo ou achetés dans les musées et les expositions à Paris. Les petites vignettes des carnets illustrés vendus en librairie font place à une documentation d'après les originaux. Bien vite j'ouvre des classeurs à diapositives sur toute la

chronologie, pour me préparer à mes futures tâches d'enseignant. Ils me seront utiles jusqu'aux années 1990.

1973

5 mars. Papa retrouve du travail comme responsable des ventes de la société allemande Kreussler (produits de nettoyage pour vêtements, tapis et ameublement), sur la région parisienne et le Centre. Nous voilà soulagés. C'est une totale reconversion mais avec des perspectives professionnelles intéressantes.

Courant mars. Manifestations lycéennes contre la loi Debré, accusée de supprimer les sursis militaires. Avec mes camarades, premier « sit-in » au lycée et dans les rues de Juvisy.

La sortie du fascicule sur *Athis-Mons, 1000 ans d'histoire* donne lieu à mon second article (2 pages !) dans le *Bulletin municipal d'Athis-Mons*. L'occasion de replacer ma commune dans le cadre de la banlieue parisienne et de la longue durée (*Romane Carballo, Faire l'histoire de la banlieue... , Master 2, Paris 1, 2020, p. 49*). Paulette Cavailler nous remercie de l'envoi d'un exemplaire aux Archives de l'Essonne (*Lettre du 2 avril 1973*).

Avril. Week-end scout entre Pionniers à Villeneuve-sur-Auvers (Essonne), dans une ancienne carrière de grès au milieu de la forêt, site géologique impressionnant où nous avons déjà campé l'année précédente. Cette fois nous sommes cinq simplement (sortie en équipe). Une bonne quarantaine de kilomètres en vélo depuis Athis-Mons (*Photographies*).

Printemps. Écrits du Concours général, passés à la cité administrative de Corbeil, aux Tarterêts. Vénérable institution issue du legs du chanoine Louis Legendre en 1733, où

s'illustrèrent Fustel de Coulanges, Charles-Victor Langlois et Jérôme Carcopino. En histoire, la composition invite à commenter un dossier de lettres adressées par Prosper Mérimée à l'impératrice Eugénie sur la libéralisation du Second Empire. Nous sommes quelques-uns (une douzaine ?) à composer pour le département de l'Essonne.

7 juin. En plein cours de français, je suis convoqué à la direction du lycée : le proviseur m'apprend que je suis classé premier au Concours général 1973 en histoire, devant un 3^e prix puisque le 2^e n'a pas été décerné. Stupéfait mais soulagé : c'est un encouragement et une première reconnaissance. Le lendemain la presse publie les résultats (*Le Monde, L'Aurore* et *France Soir*). En géographie c'est François Auvigne, du lycée Louis-le-Grand qui remporte la palme. Parmi les autres lauréats, Claire Vajou – du lycée Hélène Boucher –, 1^{er} prix de version latine et 1^{er} accessit de russe, et Nicolas Quillet – du lycée Henri IV –, 1^{er} accessit en philosophie, que je retrouverai bientôt, l'une comme l'autre, en classes préparatoires.

Fin juin. Claude Dumond nous invite, Maryse et moi, au Procope, le plus ancien café-restaurant de Paris, pour fêter l'événement, tout à côté de l'Odéon. Avoir un professeur d'histoire comme lui, c'est une chance. Plus tard, il me fera connaître, rue Mabillon, le restaurant « Aux Charpentiers », une autre ancienne adresse (de 1856) du quartier Saint-Germain-des-Prés où la cuisine est excellente.

Juillet. « As-tu reçu tes prix du Concours général ? » (*Carte postale de ma marraine, postée de Lempdes le 21 juillet*). Ils arrivent en fait par la

poste car, cinq ans à peine après mai 1968, il n'y a plus de distribution officielle mais un simple lunch au Ministère de l'Éducation nationale, rue de Grenelle, avec un discours d'accueil de Joseph Fontanet, sans cérémonie. Qu'importe ! La bibliothèque qui m'est accordée rassemble de très beaux titres, souvent reliés en demi-toile rouge et frappés de l'inscription en lettres dorées « Concours Général » : *L'Histoire* de Jean Ehrard et Guy Palmade (collection U) ; *L'Époque contemporaine* de Maurice Crouzet, dans la collection « Histoire générale des civilisations » (PUF), qui me sera bien utile pour préparer le baccalauréat ; *L'Histoire des droites* en France de René Rémond, qui me servira en hypokhâgne ; *La France et les Français*, dans la Pléiade – à peine utilisée ! *La Révolution de 1917*, de Marc Ferro, est restée quasiment neuve dans sa reliure, hélas ! Dans les livres que l'on acquiert, il en reste toujours quelques-uns sur le côté... du moins pour un certain temps. Au milieu de cette pile impressionnante qui vient racheter la suppression des prix scolaires depuis 1968, je découvre *Tragédie de la Déportation (1940-1945)*. Je dévore avec stupéfaction ce recueil de témoignages de survivants des camps de concentration allemands, rassemblés par Olga Wormser et Henri Michel : les réalités les plus accablantes de la Seconde Guerre mondiale ne sont pas encore aussi accessibles qu'aujourd'hui.

Enfin, parmi tous ces grands livres, l'un d'entre eux mérite une place à part. Il m'accompagnera jusqu'à aujourd'hui, précieux à chaque étape de mon itinéraire : *Combats pour l'Histoire*, de Lucien Febvre (éd. 1965), dont le titre-même propose un challenge permanent. Ce sésame

roboratif, je l'ai toujours chaudement recommandé à des générations d'étudiants : ils ne sauraient dire le contraire.

Courant juillet. Camp scout à Bozel (Savoie) avec les « Pionniers », près de Pralognan, dans la Vanoise. Pour toute mon équipe (les « Templiers »), expérience de la haute montagne : montée de nuit au-dessus du col d'Aussois à 3 000 m pour assister au lever du soleil. Nous apprenons les résultats de nos épreuves anticipées de français au Bac : avec 16 à l'écrit et 19/20 à l'oral, l'avenir se dégage. Grâce notamment au manuel de Chassang et Senninger...

25 juillet-25 août. Grâce aussi au Concours général j'obtiens un poste de guide et gardien au château d'Angers. C'est mon premier emploi d'été, obtenu après un rendez-vous à l'hôtel de Sully, à la Caisse des Monuments historiques. « L'intéressé percevra une rémunération mensuelle calculée sur la base de l'indice brut 114 [...]. M. Moriceau n'ayant pas atteint l'âge de 18 ans, il subira sur ses émoluments un abattement de 10 % » (*Arrêté du ministère des Affaires culturelles du 3 août 1973*). Pour un mois, me voilà à surveiller la tenture de l'Apocalypse et à faire visiter le château du roi René ! Avec des avantages pour le futur historien. Chaque mardi – jour de fermeture des Monuments historiques – me voilà libre pour l'aventure : virée à Nantes, aux Archives départementales de Loire-Atlantique pour débusquer quelques ancêtres Moriceau au XVIII^e siècle ; découverte du patrimoine régional (château du Plessis-Bourré et son et lumière du Lude). Et surtout, grâce aux pourboires des visites, j'achète, chez les libraires d'Angers, mes premiers livres universitaires. En premier lieu, le *Guide de l'étudiant*

en histoire médiévale de Marcel Pacaut, dont les bibliographies foisonnantes me donnent alors le tournis. Ensuite, dans la collection « L'Évolution de l'humanité », *La Monarchie féodale en France et en Angleterre du X^e au XIII^e siècle*, de Charles Petit-Dutaillis, que je crayonne jusqu'au bout, et *La Société féodale*, de Marc Bloch, qui me servira en licence. Enfin, un dernier titre me retient, *Les Lignes de faîte du Moyen Âge*, de Léopold Génicot, ouvrage dont la limpidité et l'intelligence touchent l'élève de classe de Première que je suis. Véritable illumination. C'est donc bien décidé : « Je serai médiéviste ! »

Septembre. Rentrée en Terminale 1. À la veille de sa retraite, notre nouveau professeur d'histoire – M^r Martin – assure, dans sa blouse blanche inusable, le service minimum. Déception générale ! Avec quelques camarades il me faut organiser des cours de renforcement pour préparer au baccalauréat. Notre professeur principal est René Favot, professeur de philosophie, le mari de mon ancienne professeure de maths. Ses cours sont clairs et consistants. Avec méthode, il nous dote d'une solide culture en philosophie en suivant une progression rigoureuse (je conserve encore mon classeur alignant ses vingt-quatre leçons, parfaitement structurées, et l'intégralité des exercices). Pour chaque auteur qui défile, il nous transmet les grandes lignes de sa pensée. Des trois œuvres principales (les *Méditations métaphysiques* de Descartes, le *Contrat social* de Rousseau, *Par-delà le bien et le mal* de Nietzsche), ses commentaires font ressortir l'essentiel. Et surtout, il prépare avec soin au programme et à la technique de la dissertation. Je me prends au jeu.

Octobre. Arrivée chez les « Compagnons » (chemises vertes chez les

scouts), avec mes camarades Érik Leblond, Philippe Costes et Jacky Portal. Notre équipe de quatre réaménage son nouveau local qu'il faut agrandir d'un étage en sous-sol. Nous faisons du terrassement sur des plans que je dresse minutieusement avant de les montrer à notre chef de groupe, Raymond Lang. Nous creusons et bétonnons. Le dimanche matin, souvent très tôt car nous servons la première messe de 7 h 30, célébrée par le chanoine Laurent à Notre-Dame-de-la-Voie, nous remontons à vélo (ou à mobylette) la côte d'Avaucourt pour nous réchauffer et mener notre vie d'équipe avec un projet : une expédition sur le Cap Nord (*Photographie du 8 décembre 1973*).

Automne. Membre de l'Association des lauréats d'histoire du Concours général, je suis convié à une réception à l'Hôtel de la Légion d'Honneur, rue de Bellechasse (Paris VII^e). Jacqueline de Romilly prononce le discours introductif. À table, je suis condamné à déguster une truite saumonée en face de Maurice Couve de Murville, ancien Premier ministre du général de Gaulle, peu causant, et à côté de Maurice Schumann, ancien ministre des Affaires étrangères de Georges Pompidou, assez distant.

Décembre. Diffusion des *Rois maudits* à l'ORTF. La série de Claude Barma, qui met en scène les romans de Maurice Druon, me captive six semaines durant. Philippe le Bel – incarné superbement par Georges Marchal – n'est pas qu'un personnage de fiction. C'est le moment où, avec mes camarades « Compagnons » j'écris au directeur des Archives de France, Guy Duboscq, pour demander l'entrée au Palais Soubise : il s'agit de contempler ce fameux traité d'Athis de 1305. Conservé dans le

Trésor des chartes, le Saint des Saints de l'historien médiéviste, le document ne sort guère de son précieux carton (*Arch. nat., J 546/8*).

1974

Janvier. Heureuse surprise. Malgré notre âge – 17 ans et demi – et le fait que l'accès aux Archives nationales soit réservé aux citoyens français (la majorité est encore à 21 ans), le directeur général des Archives de France me répond favorablement, désireux de donner à notre travail « un caractère déjà plus scientifique en scrutant davantage les documents conservés en nos archives ». Il a trouvé une solution : nous aurons tous les quatre une carte temporaire de lecteur et nous serons accueillis aux Archives nationales par son bras droit, le conservateur en chef Bernard Mahieu, dans son bureau sous la colonnade de Soubise (*Lettre de Guy Duboscq, janvier 1974*).

Quel bonheur de tenir entre ses mains, sous le plafond rutilant de la grande salle Soubise, ce fameux traité d'Athis-sur-Orge signé par les représentants de « très haut et très excellent prince Monseigneur Philippe, par la grâce de Dieu roi de France, notre très cher seigneur » et les envoyés du comte et des bonnes villes de Flandres en juin 1305 ! Appendent les sceaux du comte d'Évreux, frère du roi, du duc de Bourgogne, du comte de Savoie et du comte de Dreux, et des seigneurs et chevaliers flamands. À côté de moi, Érik Leblond jubile à chaque fois qu'il décrypte le mot « Athis » dans l'écriture gothique du parchemin. Soigneusement photocopié – une technique qui aujourd'hui ferait scandale –, le long rouleau fait l'objet de patientes transcriptions. Établi

pour trois mois, le sésame autorise des incursions complémentaires dans le Trésor des Chartes mais aussi dans les archives de la Chambre des comptes (série P) où, avec Philippe Costes, nous recherchons les hommages de la seigneurie d'Athis. Pour moi, cette arrivée aux Archives nationales n'est pas qu'un passage. Renouvelée plusieurs fois, l'autorisation débouchera sur une carte permanente dont le numéro intangible – le 1028 – me classe parmi les plus vénérables lecteurs.

Vacances de février. Du samedi 16 février au dimanche 24, départ à Nice grâce à mon premier Prix au Concours général en histoire, qui accorde 2 000 km AR en SNCF 1^{re} classe : un cadeau royal ! Avec même une dérogation écrite de l'inspecteur pour les 50 km supplémentaires que compte un tel trajet. Accueilli les bras ouverts, c'est l'occasion pour moi de profiter – une dernière fois – de mes grands-parents, et de compléter les visites du Pays niçois en train, en car ou à pied : La Turbie (« le Trophée d'Auguste »), Cimiez (en visite approfondie), le vieux Nice, le musée Chagall, et Vence pour aller voir le « cousin Sergent », instituteur de la III^e République dont l'exemple, la mémoire et le soutien me sont toujours précieux.

Boulevard Joseph Garnier, je dévore à nouveau les livres venus des Mollet, la famille de ma grand-mère paternelle. Je suis loin de soupçonner alors qu'ils descendent – par les Delacour, les Hauvis et les Ferry – de ces *Fermiers de l'Île-de-France* auxquels j'allais consacrer près de quinze années de recherche : hasard de la vie – et de l'étonnante mobilité sociale du groupe –, je ne le saurais que vingt ans après ma thèse, grâce à la sagacité de

l'un de mes très proches doctorants, Jacques-Marie, et à la contagiosité de sa fièvre généalogique ! Ces livres reliés, mes grands-parents me les donnent : les *Œuvres d'Alfred de Musset*, l'Atlas universel édité par Arthème Fayard en deux volumes in-4° en 1877, et l'*Histoire populaire des Français* d'Henri Martin, de 1885, en 7 volumes (dernière édition après la suppression de l'inamovibilité des sénateurs en décembre 1884, cité en conclusion) complètent avec avantage dans ma bibliothèque le rayon des livres anciens.

Mon grand-père me « convoque » une fin d'après-midi pour m'engager à réussir mon baccalauréat. À Orvilliers (Yvelines) où il avait été recueilli comme orphelin par ses grands-parents Sergent, il avait obtenu, pour sa part, son certificat d'études en 1897 : c'était déjà une prouesse. René Moriceau avait réussi, à la force du poignet, une carrière d'officier militaire sorti du rang dans l'infanterie coloniale, passant – entre 1907 et 1938 – de l'Algérie et du Maroc au Tonkin et à l'Annam, du front de l'Yser à la campagne d'Orient, de l'Allemagne à la Hongrie, de la Tunisie au Cameroun puis à la Guinée, et de la Cochinchine au Sénégal avant son installation à Nice. J'avais eu l'idée de l'interviewer sur toutes ses campagnes avec mon petit magnétophone portable, ce que je n'ai pas fait sur le coup. L'occasion ne se présentera plus. Dans la collecte de mémoire il ne faut jamais remettre à plus tard.

Mars-avril. Pour assurer l'encadrement nécessaire aux Rangers (garçons de 12-14 ans, en tenue bleue) de notre groupe scout, à la demande de Raymond Lang, nous quittons à trois – tous, sauf Philippe Costes – les Compagnons. Nous abandonnons

notre projet « Cap Nord » (à vrai dire un peu irréaliste) pour entrer directement dans la maîtrise. Contacts avec Dominique Renaux, le commissaire du département, et Guy Paillotin, le chef du secteur (plus tard président des Scouts de France de 1996 et 1999... et président de l'INRA) et l'équipe – la « troupe » – Rangers de Savigny-sur-Orge. Première prise de responsabilités.

2 avril. Le transistor (acquisition récente) ouvert dans ma chambre, j'apprends brutalement – pour ainsi dire en direct – le décès du président Georges Pompidou, inhumé à Orvilliers, au nord de Houdan (Yvelines). La nouvelle me tétanise.

10 avril. Un choc encore plus grand. Décès de mon grand-père, René Moriceau, « chef de bataillon d'infanterie de marine en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre 1914-1918 », à Nice, au 9 boulevard Joseph Garnier, à 88 ans et 21 jours. Quelques jours plus tard, en l'église d'Orvilliers à nouveau – c'est le caveau de famille depuis déjà trois générations –, arrive son cercueil de plomb – couvert de sa dizaine de décorations accumulées depuis l'occupation d'Oudjda, avec le 2^e régiment de zouaves, sous les ordres de Lyautey en 1907 : image impressionnante. L'inhumation s'opère à 10 m à peine de la tombe couverte de fleurs de Georges Pompidou, décédé huit jours avant mon « pépé ». Je regrette vivement de ne pas avoir enregistré ses souvenirs quelques semaines plus tôt.

Mai. Le conseil que m'avait donné mon grand-père est mis en exécution. René Favot, notre professeur de philosophie – discipline où, non sans efforts, les résultats sont au rendez-vous – m'invite chez lui

pour préparer l'avenir. Encore un mentor bienveillant. Avant même le baccalauréat, ce sera la préparation à l'École normale supérieure avec un choix limité à deux établissements : Henri IV ou Louis-le-Grand. Cap pour le second puisqu'il obtient alors les meilleurs résultats au concours.

25-26 mai. Week-end scout à Breuillet (Essonne) avec la troupe rangers de Savigny-sur-Orge animée par Philippe Saint-Aubin. Grand jeu dans les bois.

7 juin. Au lycée d'Athis-Mons, me voici doté d'un cadeau dédicacé par mes camarades du « cours complémentaire » en histoire. Un premier livre relié, qui n'est autre que... *Charlemagne et l'Empire carolingien*, de Louis Halphen. La boucle du secondaire, entamée en classe de 6^e, est joliment fermée.

1^{er} juillet. Reçu au baccalauréat section A2, avec la mention très bien (nous sommes deux à la décrocher dans la classe). Les épreuves de français, de philosophie et d'espagnol y ont contribué tout autant que l'histoire-géographie.

13-30 juillet. Camp scout comme chef Rangers avec mes camarades Érik et Jacky en Alsace, à Scherwiller (Bas-Rhin), dans un pré de la ferme Hühnelmühle, en contrebas du château de Ramstein et de celui d'Ortenbourg. Les « Gaulois » et les « Romains » – les deux équipes que nous encadrons en tant que « Gardiens gallo-romains » – profitent de la nature vosgienne. Montée au château du Haut-Koenigsbourg.

Août. Séjour à Salamanque pour me perfectionner en espagnol avant la rentrée à Louis-le-Grand (avec une bourse obtenue grâce à mon professeur de philosophie). Cours d'été dans une superbe

citée universitaire avec quelques excursions sur la Meseta, dans la Sierra de Béjar et jusqu'à Ciudad Rodrigo. De ce « Curso de Lengua y Literatura Españolas », je retire, le 20 août, un superbe « certificado de estudios » avec la qualification de « sobresaliente ». Les Espagnols ne font pas les choses à moitié, surtout à Salamanque.

Lundi 16 septembre. Grande rentrée en hypokhâgne (Lettres supérieures), au Lycée Louis-le-Grand. Notre classe, la HK2 – car il y a aussi une autre hypokhâgne, l'HK1 – compte 43 élèves, dont une brochette de lauréats au Concours général. Notre professeur d'histoire contemporaine s'appelle Christian Ambrosi.

Me voilà condisciple de Claude Savin (remarquable germaniste, venue de Bordeaux), Gilles Jacquin de Margerie (d'une grande maturité intellectuelle, fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'ambassadeurs de France), Jean-Pierre Rotschild (d'un sérieux imperturbable), Claire Vajou (brillante et discrète latiniste), Laurent Motte, Alexandre Grandazzi, Pierre-Yves Corbel, Laurent Césari, Bachir Diagne (parti de Dakar, sur les traces de son compatriote Léopold Senghor) et tant d'autres. Venu de ma banlieue sud, j'ai un peu la même impression – toutes proportions gardées – que celle qu'avait eue Alexandre Taupin en 1832, propulsé de sa ferme de Nanteuil-le-Haudouin au collège royal Henri IV, où il put coudoyer Nadar, Émile Augier, Forcade Laroquette et le duc d'Aumale. Contre toute attente, et en dépit des tentatives de notre professeur de thème latin (Pierre Fortassier) d'attiser la concurrence à partir des prix obtenus au Concours général, point de lutte fratricide entre nous. La bonne entente et le respect mutuel sont de mise.

Dans notre classe, qui surplombe la rue Saint-Jacques, règne une ambiance de camaraderie studieuse. Le travail d'analyse c'est juste bon pour les simples Sorbonnards ! À Louis-le-Grand – et surtout en histoire – on doit être « écrasé de travail » ; il nous faut accumuler les connaissances pour faire face à tout type d'interrogations, enchaîner un livre tous les quinze jours et savoir maîtriser ce qu'on a appris avec hauteur de vues. La précision des faits doit aller avec la puissance de la réflexion et la fermeté de la plume. L'ironie mordante de Christian Ambrosi le rappelle sans cesse. Dans les cours du maître, d'une érudition éblouissante, je risque quelques questions qui dérident un peu son assurance intimidante en interrompant son monologue. Alors sous son regard amusé, s'instaurent quelques courtes pauses. Parmi les premiers auteurs au programme, Albert Soboul et François Furet nous introduisent aux débats d'idées.

27 septembre. Premier contrôle écrit sur « Les idées des Lumières » : 11/20. Le verdict d'Ambrosi donne le ton : « Ceci reste encore un peu superficiel ». Mais comment prendre le temps d'approfondir ? Sans tarder il faut poursuivre les lectures. Avec *L'Ancien Régime* d'Hubert Méthivier en « Que sais-je ? » je découvre un digest d'une incomparable richesse : l'alliance fructueuse entre la précision des analyses – et des informations – et l'ampleur des éclairages à la fois institutionnels, politiques, économiques et sociaux, ne permet pas de tout assimiler en première lecture. Comme pour tous les titres qui défilent, cette course contre la montre est frustrante.

11 octobre. Deuxième contrôle : « La propriété foncière à la fin de l'Ancien

Régime ». Verdict : 12/20. « Il y a beaucoup de bonnes connaissances. Mais beaucoup de longueurs de style et de fond, parfois un peu de délayage. Mais surtout vous ne voyez pas ce qu'est une seigneurie, les rapports entre seigneur et paysan, la différence entre propriété éminente et propriété utile. La moitié des paysans sont propriétaires, mais n'ayant pas la propriété éminente, doivent des redevances à des seigneurs qui ne sont pas nécessairement les nobles. » Encore une fois, j'ai dû aller trop vite. À la lumière d'aujourd'hui l'appréciation de mon professeur d'hypokhâgne pourrait donner à sourire mais il y a un début à tout... et quand on n'a pas encore 18 ans il reste beaucoup à apprendre. Désormais, avec le *Précis d'histoire de la Révolution* d'Albert Soboul et, en toile de fonds, les 790 pages des *Institutions de la France sous la Révolution et l'Empire* de Jacques Godechot, les horizons sont presque bouchés.

18 novembre. Premier devoir préparé chez soi (« L'esprit public en France à la veille de la Révolution : conservateur, réformiste ou révolutionnaire ? »), doté d'un 14/20 (biffé : 15) : « Vous êtes dans l'événement, vous ne le dominez pas ». Lorsqu'Ambrosi distribue ma copie – la première de la quarantaine qui vont suivre – chacun retient son souffle : « Moriceau, c'est une collection de fiches. C'est bon pour l'autre côté de la rue Saint-Jacques [c'est-à-dire, pour nous, Paris IV ou Paris I] ! » À nouveau, le premier cycle universitaire est pointé du doigt.

En fait, il faut comprendre : la notation d'Ambrosi donne le « niveau » général de la copie mais son appréciation, toujours argumentée, se concentre sur les

insuffisances criantes, repérées sans pitié. La sévérité – contrôlée – ne peut conduire qu’au progrès. Les cours de notre professeur – qui portent sur la III^e République –, rôdés depuis longtemps, sont d’une précision impeccable, assortie de réflexions décapantes. Ils aiguisent néanmoins chez moi quelques questions ou remarques sur lesquelles je demeure bien le seul à m’aventurer. Assez vite la pratique s’instaure et Ambrosi s’y prête avec son sourire narquois mais complice. Souvent, une courte pause s’instaure, qui déride un peu l’atmosphère et permet à chacun de reprendre son souffle. Au demeurant, c’est dans les autres matières que les interventions de la classe sont moins ténues. Sans surprise, la littérature reste pour moi une valeur sûre, et mes dissertations affichent des résultats plus réguliers – toujours 13 ou 14/20 – qu’en histoire.

Décembre. Premier degré de formation pour les chefs scouts (assistants d’unité) à Viry-Châtillon : le stage d’initiation pratique (STIP). Rencontre avec Gilles Saint-Aubin, ancien élève de la rue d’Ulm, agrégé de philosophie, détaché aux Scouts de France, qui supervise la formation.

1975

Février. Au sud d’Étampes, week-end avec les Rangers et une maîtrise ouverte à mes anciennes camarades de terminale, Soizick Samson et Françoise Rouge. L’expérience tourne court et je reprends seul la petite troupe.

Mars. Second degré de formation scout. Je passe le STAP (stage d’approfondissement pédagogique) près d’Auch en partant de Paris dans la 2 CV de Gilles Saint-Aubin. Je me

lie avec Jean-Loup Collier, chef scout à Saint-Jean de Passy.

Réunion publique dans le vieil Athis, rue Paul-Vaillant Couturier, organisée par Pierre Juquin, réélu député communiste de la circonscription d’Athis, à propos des dérives de la rénovation urbaine. J’y participe, attaché à l’avenir du patrimoine bâti de l’ancien village, réussissant à avoir un aparté avec Juquin – ancien condisciple d’Emmanuel Le Roy Ladurie à l’École Normale supérieure, ce que j’ignore alors – sur la place des catholiques dans l’Union de la gauche.

Avril. Reconnaissance du camp d’été prévu à Arrens-Marsous (Hautes-Pyrénées), en voiture avec le chef scout de Villeneuve-le-Roi. Superbes paysages encore drapés de neige. Le 28, je suis nommé officiellement chef de la troupe « 1^{re} Rangers d’Athis-Mons ».

Mai-juin. Visites mutuelles avec mon camarade de Saint-Jean-de-Passy – Jean-Loup me surnomme « Athis » ! – pour comparer nos méthodes scout et tirer profit de notre formation. À la « 326^e Rangers » de Passy (72, rue Raynouard, dans le XVI^e), le recrutement social est très différent de ma banlieue sud : les élites nationales (Henri de Castries, Jean de Gaulle, Henri Giscard d’Estaing, etc.) donnent le ton. Cependant la complicité et l’entente entre Jean-Loup et moi augurent d’échanges fructueux.

Fin juin. De « l’autre côté de la rue Saint-Jacques », au dernier étage de Paris I, je passe l’épreuve d’oral des IPES d’histoire, qui présélectionne alors des élèves pour préparer les concours de l’enseignement secondaire. Admissible après l’écrit (sur l’histoire économique et sociale

de la France au XIX^e siècle), je tire un billet sur « la seigneurie sous l'Ancien Régime » et passe l'oral, aisément – j'étais vacciné par Ambrosi –, avec Catherine Duprat. Peu après j'apprends que je suis reçu 3^e. J'ai ma bourse ! C'est la perspective de devenir indépendant et d'agrandir ma bibliothèque. Nouvelle étape.

30 juin-15 juillet. Mon dernier camp scout à Arrens-Marsous au cœur des Pyrénées avec une douzaine de « Rangers », grâce au renfort d'un ancien animateur-assistant, Benoît Radenac. Camp établi auprès du gave avec passage régulier de vaches et de chevaux qui font le bonheur des enfants. Grand feu de camp le 14 juillet. Randonnées dans le Parc des Pyrénées jusqu'au refuge Ledormeur (1 917 m) et au plan d'Ausseilla (2 050 m) (*Diapos*).

Fin juillet-août. Trois semaines de détente en famille à Sainte-Maxime (Var). Sur la plage, lecture de la *Critique de la raison pure* : une occupation kantienne sans véritable concurrence au soleil de la Côte d'Azur. Le temps est compté.

Lundi 15 septembre. Rentrée en khâgne à Louis-le-Grand. La K2 est une classe nombreuse, de 60 élèves, où je retrouve la plupart de mes condisciples de l'hypokhâgne, qui vont affronter le concours pour la première fois : nous sommes les « carrés ». S'ajoutent quelques recrues nouvelles, venues de l'extérieur et tous ceux qui redoublent (les « cubes ») ou triplent (les « bicas »).

Arrivée de Jean-Baptiste Capit, venu du lycée Clémenceau de Nantes, l'un de mes rares condisciples à intervenir spontanément dans les cours de philosophie, peu intimidé apparemment par les vrombissements oraculaires d'Hubert Grenier. Je

découvre Éric Duquesnoy, Nicolas Vatin (bientôt spécialiste de l'Empire ottoman), Patrick Descourtieux (rayonnant mais discret, aujourd'hui à Rome en odeur de sainteté), Henry Laurens (versé quant à lui du côté de l'Islam, professeur au Collège de France depuis 2003 dans la chaire « Histoire contemporaine du monde arabe »).

Octobre. Pourvu de mon premier salaire, je m'installe dans le VI^e arrondissement, près du métro Saint-Placide, au 11 rue du Regard, chez M^r Paul de Jacquelot du Boisrouvray. Dans ce grand appartement du 2^e étage je loge dans une chambre voisine de mon ami Jean-Baptiste Capit. La vie de banlieue prend fin et avec elle les levers matinaux et les trajets quotidiens à bicyclette vers la gare SNCF de Juvisy-sur-Orge. Me revoilà pleinement parisien, à 20 min à pied de Louis-le-Grand, en passant par le Sénat et la place de la Sorbonne. Et c'est bien agréable d'avoir à côté de soi un bon camarade pour partager les soirées studieuses comme les moments d'évasion (cinéma, visites et restaurants).

Notre professeur d'histoire contemporaine (matière décisive pour moi au concours) reste Christian Ambrosi, tandis qu'officie, comme professeur en histoire pour « spécialistes », Jacques Aldebert, bientôt vice-président de l'Association des professeurs d'histoire-géographie (APHG). Il nous initie à la pratique du commentaire « composé » de textes historiques. Le premier, réalisé le 24 octobre, porte sur les « famines au XVII^e siècle ».

29 octobre. Décès de ma grand-mère Isabelle [Thérèse] Mollet, dans sa 82^e année, d'une crise cardiaque dans sa maison de retraite de Charaintru, à Savigny-sur-Orge (Essonne). À

vélo, je suis venu lui rendre visite une dernière fois début septembre, la trouvant à jouer au jacquet avec d'autres pensionnaires. L'inhumation a lieu dans le caveau de famille à Orvilliers le 3 novembre.

Novembre. Dernières activités scoutistes. Week-end près de Montlhéry, dans les bois de Marcoussis alors indemnes de l'invasion de la Francilienne, avec les Rangers. Je dois abandonner, faute d'assistants, malgré les démarches entreprises par Jean-Loup Collier. Trouver des bénévoles (en général étudiants) bien formés est difficile... et la pression de la khâgne s'accroît à l'approche du concours. Ces cinq années de scoutisme n'auront pas été vaines : l'esprit d'équipe ne s'effacera pas. Lors de la création de l'Association d'histoire des sociétés rurales en 1993, et en 2005, lors de ma prise de fonctions comme directeur de la Maison de la recherche en sciences humaines de l'université de Caen, le message de Baden Powell resurgira.

11-16 décembre. Concours blanc à Louis-le-Grand de part d'autre du week-end. Le dimanche 14, pause à Athis avec Jean-Baptiste Capit ; je lui demande de ne pas trop insister auprès de mes parents sur l'intensité du travail en khâgne. Quelques mois plus tard, lors d'une seconde visite athégienne, nous irons à vélo visiter le prieuré de Longpont et la tour de Montlhéry : un grand classique (*Entretien avec Jean-Baptiste du 5 décembre 2021*).

1976

Premier semestre. Avec Jacques Aldebert, la question d'histoire moderne au programme (« Population et structures sociales en France aux XVII^e et XVIII^e siècles ») me fait découvrir

l'essai stimulant de Robert Mandrou (*L'Introduction à la France moderne, 1500-1640*) et la plume ensorcelante de Pierre Goubert, dont la thèse sur *Beauvais et le Beauvaisis* devient vite – après son édition abrégée, avalée l'été suivant (*Cent mille provinciaux au XVII^e siècle*) – une lecture prioritaire. Grâce à lui, arrivent sur le devant de la scène les paysans – manouvriers, « haricotiers » ou laboureurs – et les ouvriers, les notables et les petites gens. Le passé a donc bien une épaisseur sociale, que notre professeur s'évertue à situer sur les plis de la carte Michelin, comme ces Croquants de l'Angoumois rassemblés à La Couronne le 24 juin 1636. Ce rapport de l'intendant La Fosse au chancelier Séguier, commenté de main de maître par « Aldo », servira longtemps de modèle à mes étudiants.

Avec Gérard Dacier, notre professeur de géographie, secrétaire éditorial aux éditions Masson et bien introduit parmi les géographes en vue (notamment auprès de Jacqueline Beaujeu-Garnier, qui règne alors sur l'Institut de géographie, rue Saint-Jacques), la clarté des cours de géomorphologie (en hypokhâgne) et de géographie générale (la France) ou régionale (la Péninsule indienne et les pays tropicaux, en khâgne) est stimulante. À la différence de nombreux historiens passés uniquement par l'université, la consolidation dans les classes préparatoires de la formation en géographie reçue dans le secondaire offre un solide atout à qui veut bien le saisir.

Parallèlement, lors des cours d'histoire contemporaine, l'érudition brillante de Christian Ambrosi abandonne la posture intimidante de l'année précédente pour afficher un soutien direct aux candidats que nous

sommes. Ce paternalisme de bon aloi est alors pleinement apprécié. Il est vrai que c'est sa dernière année d'enseignement : toute la classe se cotise pour lui offrir un bel ouvrage – sur *Les Très Riches Heures du duc de Berry* – avant son discours d'adieu, émouvant, qui nous engage à donner le maximum de nous-mêmes puisque nous avons la chance d'appartenir à une génération affranchie des malheurs de l'histoire (*Entretiens avec Claude Savin et Jean-Baptiste Capit, mars-avril 2021*).

Hiver. Peut-on franchir alors la rue Saint-Jacques en dehors des formalités administratives ? Mettre des visages aux noms des auteurs de nos manuels ? Le cours magistral le plus proche est celui de Roland Mousnier, qui officie à Paris IV. Suivant Henry Laurens qui, vu sa condition de cube, a plus de temps et peut commencer l'arabe, je pars écouter, après les cours de khâgne, la voix pontifiante du grand-maître de la *Vénalité des offices sous Henri IV et Louis XIII*, alors en fin de carrière. Dans le débat « Porchnev-Mousnier » – société de classes ou société d'ordres ? – qui retentit encore dans les cours de Jacques Aldebert, l'occasion est belle de découvrir l'un des protagonistes. Malgré la froideur du discours, par ailleurs un peu terne, le souci de la précision et de la compréhension des institutions m'apparaît important. J'y serai particulièrement attentif par la suite et le premier livre ancien que j'achèterai bientôt chez un bouquiniste, sur les quais de la Seine près du Pont Neuf, ne sera autre que les *Œuvres complètes* de Charles Loyseau, rassemblant en 1620 le *Droit des offices* celui des *seigneuries* et celui des *ordres* (in-4°, relié veau).

Février. Quelques moments de détente à Paris avec Jean-Baptiste.

Visite ensemble du musée des Archives nationales. Sortie au cinéma : *Monty Python : Sacré Graal*, film dont le parti satirique ne m'enthousiasme pas sur le moment. Adeptes toujours fervents d'un Moyen Âge authentique, j'ai du mal à apprécier la parodie.

Mars. Manifestations étudiantes contre la réforme du second cycle, instaurant le DEUG et menaçant le caractère national des diplômes (projet Jean-Pierre Soisson/Alice Saunier-Seité). Je reviens de l'une d'entre elles marqué par les gaz lacrymogènes. Gérard Dacier, étonné de mon absence à Louis-le-Grand, déclare : « Sachez qu'à mes yeux, ceux qui manifestent ont raison et ceux qui sont là ont raison aussi. Simplement ce ne sont pas les mêmes raisons » (*Entretien avec Jean-Baptiste Capit, mai 2021*).

Mai : les écrits de la rue d'Ulm. Me voilà admissible avec bon nombre de mes condisciples. Les épreuves de philosophie, de géographie et d'histoire contemporaine (« L'opinion publique en Europe de 1914 à 1945 ») ont été déterminantes. Mais nullement celle de littérature, contre toute attente, en raison d'un sujet qui m'a paru un peu ambigu (le « conte bleu »).

Juin. Colles à Louis-le-Grand et révisions, rue du Regard, avec le soutien de Jean-Baptiste. Quelques rares moments de détente (*Le Satyricon*, de Fellini, qui repasse au Châtelet et le magistral *Quai des Orfèvres* avec Louis Jouvét).

Juillet : Chaleur torride pour passer les oraux : nous sommes dispensés de mettre la cravate. En attendant, une soirée d'évasion : nous allons au cinéma, Jean-Baptiste et moi, au Grand Pavois (XV^e) voir sur grand écran *L'année 1812*, dans la série *Guerre*

et Paix, de Sergueï Boudartchouk (*Témoignage de Jean-Baptiste Capit, 26 novembre 2021*). Enfin, convocation pour l'annonce des résultats dans la cour du 45 rue d'Ulm, inondée de soleil : l'attente est longue et je crains bien de ne pas être sur la liste mais brusquement, à la 49^e annonce (sur 54), mon nom est prononcé. Me voilà donc admis en « carré » – une chance ! – à l'École normale supérieure en section Lettres, avec 351 points sur 640. Une libération, due pour l'essentiel à la mansuétude de Maurice Agulhon, qui m'a interrogé à l'oral sur les notables en France au XIX^e siècle (un 60/80 salvateur !), à la géographie (14/20) et à l'histoire pour « spécialistes » (14/20 en moderne avec Marc Venard et Daniel Nordman). Lors de la proclamation nous sommes dix garçons de notre khâgne à figurer sur la liste : entrent alors avec moi sous le fronton de l'école Laurent Césari, Patrick Descourtieux, Alexandre Grandazzi, Yves-Charles Grandjeat, Gilles de Margerie, Jean-Claude Mallet, Nicolas Quillet, Jean-Pierre Rotschild et Nicolas Vatin (*Supplément historique 2015 de l'Association des anciens élèves de l'ENS*). Quelques décennies plus tard la brochette précitée donnera un prélat, trois hauts-fonctionnaires, deux chercheurs (directeurs à l'EPHE) et quatre universitaires, tous anciens condisciples de la seconde khâgne de Louis-le-Grand.

Juillet-août. Vacances reconstituantes dans les Pyrénées avec quatre amis de la khâgne qui n'ont pas eu ma chance, dont Jean-Baptiste Capit et Pierre-Yves Corbel, qui consacrera plus tard deux inventaires du patrimoine à cette belle région. Traversée du parc National des Pyrénées : nous franchissons la

Hourquette d'Héas, un col à 2 608 mètres entre le Lavedan et la vallée d'Aure. Ensuite, cap plus à l'est avec Jean-Baptiste. Nous montons aux châteaux « cathares » (Puylaurens, Peyrepertuse et Quéribus, véritables citadelles du vertige). Retour à Paris, rue du Regard, puis séjour à Riva Bella (Calvados), toujours avec Jean-Baptiste, pour rejoindre mes parents. Première visite de Caen et de la « tapisserie » de Bayeux. Lettre de félicitations du cousin Henri Sergent, reçu lui-même à 18 ans à l'École normale d'instituteurs de Versailles en 1910 : « Reçu la 1^{ère} fois à l'ENS à moins de 20 ans, c'est exceptionnel [...] Pour marquer ton succès nous t'envoyons, chez tes parents, un mandat-carte de 100 francs » (*Lettre postée à Vic-sur-Cère, 4 août 1976*).

Septembre. Pèlerinage historique à vélo à Montlhéry, Dourdan et Étampes. Je me livre à un reportage photos (*Diapos*).

Octobre. Arrivée à la rue d'Ulm : le premier Normalien de ma promotion sur qui je tombe est un Marseillais, venu du lycée Thiers, un peu perdu à Paris. Je lui fais visiter le Quartier latin et nous nous retrouverons à l'agrégation avant que nos voies se séparent : Daniel Russo, à la gentillesse infinie, est déjà conquis par l'histoire de l'art.

Pour un élève fonctionnaire stagiaire de la rue d'Ulm, ancré dans le quartier latin, les portes semblent ouvertes à tout. Lorsque j'entre – on dirait aujourd'hui « en présentiel » – à la Sorbonne, je tiens à remplir au plus tôt deux missions, qui vont m'apporter l'une comme l'autre, quelques déconvenues.

- Rendre visite au plus vite à Robert Fossier, alors directeur de l'UFR d'Histoire de Paris I, pour lui

proposer, un an à l'avance, « mon » sujet de maîtrise sur « *L'économie rurale au sud de la capitale du XII^e au XV^e siècle* » à partir notamment des archives de l'abbaye de Vaux-de-Cernay. Je tiens à être rassuré et pouvoir tout à loisir m'avancer dans ma recherche. C'est compter sans la froideur d'un homme du Nord, digne de Colbert. Lorsqu'il me reçoit, poliment mais froidement, dans son petit bureau – les bureaux de la Sorbonne, à Paris I comme à Paris IV, s'apparentent à des chambres de bonne –, la réplique est cinglante : « C'est trop tôt mon jeune ami ! Revenez-me voir dans un an. » Douche froide !

- M'inscrire au cours de Pierre Goubert sur « Démographie et Société aux XVII^e et XVIII^e siècles » pour découvrir enfin le magicien des populations de l'Ancien Régime. Nouvelle déconvenue : aux premiers cours magistraux l'historien du Beauvaisis – qui a eu la douleur de perdre sa femme – est absent. Un maître-assistant le remplace, le même qui va officier à la suite dans les « travaux dirigés ». Trois heures d'affilée pour écouter un enseignant que je n'ai pas véritablement choisi : la perspective n'a rien de réjouissant !

C'est alors que s'ouvre mon chemin de Damas. Quand cet enseignant arrive pour faire cours dans l'un des vieux amphithéâtres de la Sorbonne, dès ses premières paroles, le voile se déchire. Trois heures durant, pendant toute une année, je suis captivé par un inconnu qui sait me convertir à l'histoire moderne des sociétés rurales : Marcel Lachiver. Tout frais moulu d'une question d'agrégation sur « famille et sociétés en France et en Angleterre aux XVII^e et XVIII^e siècles », l'historien de Meulan est alors l'un des meilleurs représentants

de la démographie historique. Ancien instituteur lui-même et pédagogue hors pair, il excelle à faire passer auprès des étudiants les réalités de l'Ancien Régime.

Registres paroissiaux, rôles de taille – le premier étudié, pour un village du Vexin, affiche les noms d'un petit laboureur Alexis Subtil, et d'un très gros, Pierre Delacour, dont je découvrirai quarante ans plus tard qu'ils sont les ancêtres des Mollet ! –, contrats de mariage, état des âmes (dont celui de Brueil-en-Vexin en 1625), livres de raison défilent...

Pour l'ancien khâgneux que je suis la découverte c'est la dissociation – et souvent la complémentarité – entre le professeur, doté du « cours magistral », et les enseignants chargés des « travaux dirigés ». Et, bien entendu, j'en profite régulièrement pour poser à Lachiver une question et demander les précisions qui me paraissent utiles. Les TD se prêtent bien à ces échanges.

Octobre-novembre. À Paris I, le panneau d'affichage des soutenances de thèse est alors bien rempli. Et les soutenances sont publiques. Je viens assister à la présentation d'une thèse de 3^e cycle, celle de Jacques Beaud sur « *Le Bailliage de Crécy-en-Brie au XVIII^e siècle : histoire économique, sociale et démographique* ». Je retrouve Pierre Goubert et Marcel Lachiver et découvre Jacques Dupâquier. C'est en fait une étude démographique de trois paroisses de la Brie dont un gros bourg avec une ouverture sur l'histoire sociale du monde rurale. J'y glane de bons conseils : « Ne pas étouffer la vie des hommes sous des données numériques fastidieuses. Par moment, jouer le jeu des documents, présenter une famille, son cadre de vie, ses meubles. Donner de

la chaleur humaine, retourner au concret ». C'est une orientation qui me convient très bien. L'intérêt de ce type de soutenance c'est d'enregistrer de bons réflexes : « ouvrir, ne serait-ce que par des notes, des perspectives de recherche nouvelles », « faire un inventaire analytique détaillé des sources », « ne pas mépriser l'œuvre des historiens locaux », « sur les cartes, mettre les limites des finages ». Pour un étudiant de 20 ans, disposer de toutes ces mises en garde est un excellent viatique (*notes de soutenance*).

Quelques sorties au cinéma. Notamment, *Barry Lyndon* (superbes reconstitutions et éclairages dignes des tableaux de Georges de la Tour ou des frères le Nain), qui me réconcilie avec Stanley Kubrick, dont je n'avais guère apprécié *Orange mécanique*. Et, avec Jean-Baptiste, *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*, film noir de René Allio, inspiré de l'ouvrage de Michel Foucault paru dans la collection « Archives » : derrière la tragédie perce le rapport des paysans au politique dans le premier XIX^e siècle (qui m'inspire pour un exposé en travaux dirigés d'histoire contemporaine) et au-delà, c'est l'histoire sociale et le cadre normand qui surgissent (*Témoignage de Jean-Baptiste Capit, 26 novembre 2021*).

1977

Rue d'Ulm, c'est l'abbaye de Thélème. Quelques caïmans se soucient bien un peu de nous guider, comme Jacques Verger, mais avant l'année d'agrégation le mot d'ordre est « liberté ». À chacun d'aller suivre les cours où il veut, à commencer par le Collège de France, l'INALCO ou la préparation à l'ENA. L'accès permanent à la bibliothèque des Lettres

(500 000 volumes) est une aubaine et les découvertes que les élèves y font, innombrables. Entre les Normaliens les relations sont épisodiques surtout que je conserve ma chambre dans le VI^e. Un seul géographe, venu de l'autre khâgne de Louis-le-Grand (la K1), a franchi les portes de *l'Alma mater* : Francis Huguet, avec lequel vont mes sympathies.

À Paris I, les cours se poursuivent. En histoire contemporaine je retrouve Maurice Agulhon, beaucoup moins à l'aise devant les étudiants que Robert Fossier en histoire médiévale, qui discourt sans note une heure durant, dans l'Amphi Descartes, sur « les Nobles en Occident au Moyen Âge ». Les cours du chartiste-médiéviste sont structurés au cordeau : on a l'impression d'avoir un lecteur qui déclame comme s'il voyait un prompteur au-dessus de la tête de ses étudiants. J'ai conservé l'ensemble de son cours. Grâce à son excellente mémoire visuelle, Fossier est même plus talentueux à l'oral que Goubert, dont le cours magistral s'est sagement replié dans le commentaire savoureux d'une série de textes. Parmi les chargés de travaux dirigés, Rosemonde Samson et Alice Gérard assurent des commentaires de premier plan sur « la démocratie en France de 1830 à 1914 ».

Janvier. Visite de la cité médiévale de Senlis puis de Provins avec mon oncle et ma tante André et Françoise, et leur fils Jérôme, mon filleul. Un parcours longtemps attendu et très apprécié sur le moment (*Diapos*).

Hiver 1977. Ces derniers mois, j'hésite toujours entre histoire médiévale et histoire moderne. Dans la salle Édouard Perroy de Paris I (aujourd'hui disparue), Robert Fossier est le chef d'orchestre des

sciences auxiliaires du Moyen Âge, qui ouvrent bien des horizons. Il initie aussi à la paléographie médiévale, qui décrypte enfin des chartes longtemps énigmatiques. La formation est remarquable et stimulante. C'est grâce à ce maître que je découvre – avec quelques autres étudiants comme le futur archéologue Marc Viré, venu reprendre des études après une année d'armée en Allemagne – la micro-toponymie, la climatologie historique, l'archéogéographie, la dendrochronologie, la palynologie, la numismatique, l'archéologie médiévale et les rapports de fouilles ou la photographie aérienne. Avec, très souvent, un retour à la carte IGN, qui apparaît comme un incomparable révélateur. C'est le seul module où j'obtiens la mention « très bien ». Un commun appétit de savoir et d'explorations de thèmes peu courant me lie d'amitié avec le regretté Marc Viré, bientôt immergé dans les carrières puis les fouilles du « trou des Halles » (et tout récemment dans la restauration de Notre-Dame de Paris). Nous nous retrouvons aussi au cours magistral et aux travaux dirigés, assurés par Michel Kaplan.

Dans son enseignement général, l'historien des campagnes picardes corrige lui-même les devoirs de tous les étudiants mais c'est un correcteur sévère et lapidaire : les deux copies que je lui remets ont beau être gratifiées chacune d'un 15/20. Les remarques sont presque exclusivement négatives. Et surtout, en travaux dirigés, une déconvenue initiale est venue interdire tout espoir. En acceptant de prendre avec une camarade – aussi peu au fait que moi des normes universitaires – le premier exposé puisqu'il s'agissait d'une charte de l'abbaye de Cluny

utilisée par Georges Duby – une occasion à ne pas rater ! –, une surprise nous décontenance : le temps était limité en fait à moins de 30 min et nous l'apprenons brutalement, lorsque le couperet tombe, sans aucun avertissement. Michel Kaplan nous donne un 8/20, note infamante qui interdira de dépasser à la fin la mention « assez bien ». Le procédé n'est guère encourageant. Certes, à l'issue des autres commentaires, il accorde toujours une place aux débats : « Des questions ? ». Et invariablement, après le mutisme de l'auditoire : Moriceau, votre question ? » (*Notation de Marc Viré*). Il n'en demeure pas moins que, pour moi, l'histoire médiévale manque un peu de chaleur.

La *Chronique* de Lambert d'Ardres a beau me passionner. Georges Duby a beau être envoûtant quand j'écoute l'orateur décliner, au Collège de France, le « Modèle des trois ordres » à partir de Gérard de Cambrai et d'Adalbéron de Laon. J'ai beau relire la *Vie de Saint Louis* par Joinville, dans l'édition des historiens du Moyen Âge que j'avais acquise quelques années plus tôt, il faut me résoudre à une évidence : ma bonne fée n'a plus l'âge de Mélusine. Rien ne résiste désormais à la bienveillance et à l'enthousiasme que prodiguent Pierre Goubert et Marcel Lachiver dans l'« unité de valeur » d'histoire moderne.

Février-mars. La conversion définitive. Que faire maintenant ? À Paris I, Marcel Lachiver n'est alors que « maître-assistant » et ne peut encadrer officiellement de mémoire de maîtrise. Il travaille souvent en binôme avec un jeune professeur empathique, au verbe haut et bon vivant : Jean Jacquart, fraîchement

arrivé sur les lieux avec l'appui chaleureux de Pierre Goubert. C'est à lui qu'il me renvoie. Nouvelle rencontre décisive. Avec Jean j'avais bien des choses en commun : un intérêt très vif pour l'histoire locale et la vie associative ; une vocation précoce pour la recherche historique ; un enracinement dans un même territoire matriciel, le sud de Paris (l'ancien « Hurepoix ») ; une orientation confirmée vers l'histoire rurale ; une envie récente de m'investir sur la « première » époque moderne, moins fréquentée et susceptible de remplir mes attentes de jadis, bref un Moyen Âge attardé qui disposait d'un éventail d'archives beaucoup plus large sans atteindre le foisonnement des époques ultérieures. Entre nous deux l'entente est immédiate et, pour moi, fructueuse.

Pour autant, Robert Fossier restera un recours, qui ne faillira pas, quinze ans plus tard, pour la soutenance de thèse (même s'il n'a pas tout lu !) et la création de l'Association d'histoire des sociétés rurales (en annotant un véritable *whos'who* des médiévistes ruralistes dignes de participer à cette nouvelle aventure, selon un classement par ordre de mérite !). Ses cours de paléographie médiévale me serviront pour ancrer ultérieurement les *Fermiers de l'Île-de-France* dans les derniers siècles du Moyen Âge.

Pour l'heure, place à un nouveau mentor, dont le soutien sera infaillible et qui deviendra un ami : Jean Jacquart, qui accepte d'emblée mon nouveau sujet de recherche, axé sur la démographie historique, les campagnes du Hurepoix et la période antérieure au règne personnel de Louis XIV. Avec un grand saut dans les écritures des XVI^e et XVII^e siècles qui ne sont pas sans aspérités non

plus. À défaut de l'abbaye des Vaux-de-Cernay et des paysans de l'époque de Saint-Louis ce sera *La Population d'Athis-Mons de 1560 à 1670*, grâce aux superbes registres laissés par les chanoines de Saint-Victor, en charge du prieuré-cure d'Athis-sur-Orge, conservés quasiment sans interruption – un quasi-miracle ! – pour les baptêmes, les mariages mais aussi les décès depuis les guerres de Religion... et pour faire bonne mesure, celle « *des campagnes du sud de Paris* », une bonne trentaine de paroisses rurales du Hurepoix, à cheval entre l'Essonne et le Val-de-Marne.

Mardi 22 mars. « M. Moriceau, Athis-Versailles (*Agenda 1977 de Jean Jacquart, Arch. dép. Essonne, 65 J 11*). Préparation pour la maîtrise. Puisque les jeux sont faits autant partir sur la ligne de départ six mois avant. Mon nouveau patron tient à se rendre compte par lui-même de la qualité du gisement. Au départ, le coup de main du maître : Jean Jacquart, que je viens retrouver à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, tient à m'accompagner aux archives. Nous allons chercher sa 4 L Renault au parking souterrain de la Bastille pour aller découvrir les ressources exceptionnelles de l'état civil d'Athis-Mons, d'abord à la mairie de la commune, où nous passons une heure au service de l'état civil, puis aux Archives de Seine-et-Oise, à Versailles, où se trouve le complément. Nous regagnons ensuite la capitale par le parc de Saint-Cloud, que le conducteur, ancien de l'École normale supérieure du lieu, prend plaisir à me faire traverser. Sa fibre associative et « cloutière » surgit à chaque pas. À 20 ans, c'est une certitude, j'ai enfin mon sujet en poche.

Avril. Après un passage en Bretagne pour le mariage de mon cousin

Jean-Claude, à Guidel (Morbihan), camping en Périgord avec Stéphane Mérigot, un ancien chef d'équipe scout (aujourd'hui cuisinier dans le Sud-Ouest), qui donne lieu à de nombreuses visites à vélo en dehors des périodes d'affluence, comme aux Eyzies et Font-de-Gaume. « Je roule sur un vélo vieux de 50 ans, digne de figurer dans un musée, mais qui, malgré son unique vitesse, reste en très bon état de marche » (*Carte postale à mes parents, 6 avril 1977*). Passage de Francis Huguet qui m'embarque dans sa Coccinelle blanche pour une semaine en Espagne jusqu'à Tolède. Géographie physique et histoire sont au rendez-vous au Pays Basque (Guetary), en Aragon comme en Castille. Découverte des ruines de Numance, des villes de Burgos et Tolède, des palais de l'Escorial et d'Aranjuez (*Diapos et carte postale à mes parents du 11 avril 1977*).

Au retour j'entraîne Jean-Baptiste Capit à passer le concours de la rue d'Ulm, qu'il réussit en cube en juillet 1977. De son côté mon colocataire ne ménage pas ses efforts pour m'aider dans mes dépouillements. Dons et contre-dons entre amis.

Mai. Soutenance de thèse de 3^e cycle de Jean Duma « *Recherches sur le duché-pairie de Rambouillet au XVIII^e siècle* », à Paris I. Pierre Goubert et Jean Jacquart sont au jury. Sur la forme, découverte du rituel et des avantages de l'exercice : un échange de vues sur les méthodes et les résultats de la recherche et un apprentissage des savoir-faire requis pour l'historien. Sur le fonds : aperçus sur les laboureurs et les fermiers, sur les petits et moyens paysans (les « soitons »), les conflits liés à la forêt, la richesse des rôles de taille de l'élection de Paris, classés

dans la sous-série Z¹G des Archives nationales par Jean Guérout (*notes de soutenance*).

Remise de mon premier travail scientifique, enfin achevé en moins de cinq mois : « *Recherches sur la population de 10 paroisses du Longboyau [le plateau du sud de Paris] de 1737 à 1743* ». Dossier de licence, réalisé de janvier à mai, dans le cadre de l'unité de valeur assurée en histoire moderne. Début janvier, Marcel Lachiver nous a demandé : « Voulez-vous, pour l'examen du second semestre, une dissertation ou un petit travail de recherche à partir des registres paroissiaux ? Le rassemblement de la seconde collection (les « doubles depuis 1737) aux archives départementales des Yvelines nous ouvre cette possibilité. » La réponse ne s'est pas faite attendre. Quatre à cinq mois durant, c'est l'occasion d'aller à Versailles retrouver l'ambiance feutrée des Petites Écuries. Quel choix opérer ? Tous mes autres camarades optent pour la région favorite de Marcel Lachiver : l'ouest de Paris, qu'ils habitent par ailleurs. Ils peuvent se partager les dépouillements en scrutant chacun une ou deux paroisses pour disposer d'effectifs statistiques suffisants. Faut-il se résigner à abandonner le sud de Paris ? Il n'en est point question et, du coup, c'est une dizaine de communes contiguës de l'Essonne et du Val-de-Marne qui tombent dans mon escarcelle : Athis-Mons, bien sûr, mais aussi Villeneuve-le-Roi, Ablon, Paray-Vieille-Poste, Wissous, Morangis, Chilly-Mazarin, Viry-Châtillon, Juvisy et Savigny-sur-Orge. Heureusement que je puis compter sur l'assistance de Jean-Baptiste pour les dépouillements et l'exploitation des registres. J'en retire

un mémoire de 35 pages, qui préfigure l'initiation à la recherche que vingt cohortes d'étudiants suivront, l'une après l'autre, en L 3, à compter de 2001, à l'université de Caen. Mais, en 1977, on en est loin : c'est là mon dernier travail entièrement manuscrit, textes, tableaux et courbes. Toute une époque s'achève !

Juin. Passage chez Christian Ambrosi dans son appartement du xv^e, rue Lacordaire. Mon ancien professeur de khâgne corrige des copies d'agrégation en histoire contemporaine. Voilà le prochain saut dans ce parcours d'obstacles qui conduit au métier d'historien. Je m'en ouvre à mon ancien entraîneur de Louis-le-Grand : « Quelle différence y-a-t-il avec les copies de khâgne que vous aviez à corriger les années précédentes à Louis-le-Grand ? – Oh, rassurez-vous, sauf rares exceptions, les copies d'agrégation sont d'un bien moindre niveau ! ».

Excursion étudiante en car, depuis la Sorbonne à Aix-la-Chapelle (cathédrale) et Cologne (musée romain-germanique). L'ambiance est excellente. Plusieurs de mes camarades encadrent un groupe scout dans le vi^e. Robert Fossier se déride et nous le couronnons empereur au fond d'un bar d'Aix-la-Chapelle dans un concert de chants et d'applaudissements.

Lors d'une visite régulière au sous-sol des PUF, place de la Sorbonne, découverte d'un ouvrage qui m'apparaît comme un modèle de monographie d'Ancien Régime : *La Seigneurie de l'Étoile-en-Brionnais*, de Serge Dontenwill. Le souci de comprendre de l'intérieur une structure fondamentale de l'ancienne France me séduit, tout comme son positionnement géographique en plein cœur du royaume. Quelques

semaines plus tard, me voilà admis en licence ès-lettres, section d'histoire à l'université de Paris 1-Panthéon Sorbonne.

Samedi 25 juin. Salle Louis Liard, soutenance de la thèse de doctorat d'État de Bernard Quilliet sur *Les Officiers de la prévôté et vicomté de Paris et d'Île-de-France, de la fin de la guerre de Cent Ans au début des guerres de Religion*. C'est mon baptême du feu. J'écoute religieusement les recommandations de Roland Mousnier, qui met en valeur les limites constatées aux mutations sociales par son doctorant mais le reprend vertement sur l'utilisation des sources et la présentation de l'appareil critique. Réaliser une thèse ne dispense pas de bien connaître les exigences, parfois tatillonnes, de son directeur ! (*Premier compte rendu de thèse d'État conservé*).

Mercredi 29 juin. Salle Louis Liard. Seconde thèse d'État, magistrale. Le doctorat de Jacques Dupâquier sur *La Population rurale du Bassin parisien à l'époque de Louis XIV*, sous la présidence de Jacqueline Beaujeu-Garnier, avec Pierre Goubert comme rapporteur, Pierre Chaunu, Jean-Claude Perrot et Jean-Noël Biraben comme assesseurs. Tous saluent l'œuvre d'un historien dont les travaux font déjà autorité. Dans l'amphithéâtre Richelieu de la Sorbonne, plein de monde, c'est l'occasion d'une grande fête de la science au cours de laquelle Ernest Labrousse vient applaudir son disciple au premier rang. Écouter Dupâquier et voir Labrousse : pour l'étudiant de licence que je suis encore, c'est une jubilation.

Juillet. Séjour à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, où m'accueille à bras ouverts la famille de Jean-Baptiste Capit. Retrouvailles avec Frédéric Noël,

un condisciple de terminale, choriste dans un groupe de petits chanteurs alors de passage.

Août. Vacances en Italie et en Grèce avec mon copain scout Philippe Clappe. Voyage en auto-stop et séjours dans tout type d'hébergements (hôtels, auberges de jeunesse). Au programme : Gênes (ville assez sale) – Sienne (et sa superbe place de la Concha) – Florence (sommptueuse à tous points de vue, ville d'art captivante) – Rome (d'une richesse étonnante, des forums au château Saint Ange et au Palais du Vatican). « Cigales, cyprès, pins parasols, ruines de tous côtés – une colonne ici, un mur là, un soubassement derrière –, fontaines partout distribuant une eau fraîche aux voyageurs assoiffés que nous sommes » (*Carte de Rome à Jean-Baptiste Capit, 11 août 1977*). Descente sur Naples (et son très riche musée archéologique national) – Pompéi (envoûtant) – Bari (à la blancheur éclatante au-dessus du bleu intense de l'Adriatique).

Traversée en bateau de l'Adriatique jusqu'à Patras et voici Athènes (Acropole, collines de la Pnyx et du Lycabète, site enchanteur du temple de Poséïdon regardant la mer Égée depuis le Cap Sounion, et bonnes adresses que m'a confiées mon camarade normalien Christian Jacob) – Mycènes – Olympie et Épidaure (avec une représentation des *Guêpes* d'Aristophane dans ce théâtre à ciel ouvert de 14 000 places à l'acoustique remarquable) – Delphes (site grandiose, étalant des ruines au-dessus de la baie d'Ithéa, qui a lui seul vaut le voyage). « C'est tout le siècle de Périclès, les combats farouches des Atrides et les cérémonies des Jeux Pythiques qu'évoquent pour moi les cités d'Athènes, Mycènes et Delphes

[...]. Aux diverses heures de la journée la vue de l'Acropole depuis le Lycabète me rappelle la si belle page de l'auteur du *Génie du christianisme* sur Athènes au soleil levant [...] On comprend que tout historien ne puisse regarder l'Antiquité avec des yeux indifférents » (*Carte de Nauplie à Jean-Baptiste Capit, 25 août 1977*). Nous prenons un grand bain d'histoire antique et d'histoire de l'art.

3 septembre. De retour d'Italie je rejoins mes parents en vacances dans le Quercy au vvf de Martel-Gluges. « Avec Jean-Marc, avons visité Sarlat, le château de Castelnaud et le château de Beynac » (*Carnets de Josette*). Nous allons ensuite, non loin de là, au mariage de mon cousin Yves à Pazayac, qui clôt ces grandes vacances fort agréablement.

12 septembre. Retour à Athis puis à Paris. Grâce à Jean Jacquart, me voilà ensuite intronisé à la Société historique et archéologique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix, une grande dame, riche de ses rentes, qui attire alors, en dehors de nombreuses bibliothèques et des érudits locaux, le *Bottin mondain* des grands châtelains du sud de Paris. À la tête de l'institution, la famille de Courcel, propriétaire du château d'Athis depuis plus d'un siècle ! Pour un banlieusard de 20 ans, c'est une véritable initiation. La principale activité tient aux deux journées de visites – souvent dans des lieux privés ou difficiles d'accès –, la promenade de printemps et celle d'automne, au cours de laquelle se tient l'Assemblée générale. On va souvent d'un lieu à un autre. Dans cette institution, Jean Jacquart – qui en est vice-président – et Paulette Cavailler – secrétaire générale – font office de parrain et marraine.

Vendredi 16 septembre. Troisième soutenance de thèse : celle de Jean-Louis Flandrin, *Contribution à l'histoire de l'amour et de la sexualité en Occident*, sous la direction d'Alphonse Dupront. Encore une fois ce sont les critiques du jury qui m'impressionnent, notamment la « surexploitation des matériaux ». Et quand on se hasarde sur la longue durée, les exigences des périodes « périphériques » peuvent être redoutables comme on le ressent à entendre Pierre Toubert, alors professeur à l'université de Paris I, à propos des pénitentiels médiévaux.

Mardi 20 septembre. À la télévision, aux « Dossiers de l'écran » réalisés par Armand Jammot, un débat sur la Régence suit la diffusion du film de Bertrand Tavernier, *Que la Fête commence*. J'y découvre Jean Meyer et Yves-Marie Bercé qui, avec Edgar Faure, éclipsent Pierre Goubert, dont la voix favorable aux humbles a du mal à passer.

Samedi 24 et dimanche 25 septembre. Week-end à Reims (en train) avec Jean-Baptiste chez son oncle, ancien khâgneux. Visite de la cathédrale, de la basilique Saint-Remi puis concert à la cathédrale de Laon, juchée sur la butte que l'on devine dans les tableaux des frères Le Nain.

Samedi 8 octobre. Assemblée générale de la Société historique de Corbeil à Morangis (Essonne), dans le fief familial de Jean Jacquart. C'est pour moi un circuit d'une quarantaine de kilomètres à deux roues, avec quatre étapes, alors que tous les autres participants sont en voiture. Me voilà un peu en porte-à faux. Il faut se déplacer de Montlhéry à Champlan, de Champlan à Chilly-Mazarin avant de gagner l'église puis la mairie de Morangis... J'ai beau pédaler rapidement, c'est toujours

en retard que je prends chacune des visites programmées. Dans l'église de Chilly, Jean Jacquart me présente l'instituteur (« PEGC ») passionné d'histoire locale dont il m'avait parlé. Surprise ! Christian Chaudré – c'est le nom de l'honorable personnage avec lequel mon maître me « marie » devant l'autel de l'église paroissiale – est un jeune homme, qui n'a que deux ans de plus que moi. Mais il a aussi une voiture et des relations qui me seront bien utiles. Et la proximité d'âges facilite le contact.

Samedi 15 et dimanche 16 octobre. Colloque de Rambouillet sur « La forêt et les utilisations du bois en Île-de-France ». Grâce à mon nouveau camarade Christian Chaudré, le voyage s'effectue dans sa 4 RL verte depuis Villeneuve-le-Roi. À la veille de mes 21 ans, c'est mon premier grand colloque historique, organisé par la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France. Nous retrouvons donc, dans le cadre de la Bergerie nationale, Marcel Lachiver et Jean Jacquart, le président en pleine action : je ne tarderai pas à constater son immense dévouement à l'égard des Sociétés historiques dont il est à la fois le Richelieu et le Père Vincent. Rambouillet c'est l'occasion de découvrir aussi des têtes nouvelles : Jean Boissière (alors dans sa thèse sur l'approvisionnement en bois de la capitale), André Paris (qui a transformé la sienne en une série d'articles sur l'histoire rurale de Montfort-l'Amaury) et Michel Guillot (l'un des rares spécialistes des ermites sous l'Ancien Régime).

Automne. Trois mois durant je circule à bicyclette pour aller d'une mairie à l'autre consulter les vieux registres paroissiaux. De Thiais (Val-de-

Marne) à Chevannes (Essonne), du nord au midi, et d'Étiolles à Saulx-les-Chartreux, de l'orient à l'occident, je fais sortir les sources originales d'une bonne trentaine de paroisses rurales. Le contact chaque jour renouvelé avec les écritures pluriséculaires des curés et vicaires donne un peu le sentiment de l'aventure au bonheur des découvertes sans cesse accumulées.

Et quelle moisson, en dehors même des actes de baptêmes, mariages et sépultures ! Comptes domestiques du curé de Saint-Pierre de Brétigny de 1589 à 1599 ou du vicaire d'Épinay-sur-Orge en 1652 ; liste des feux à Villeneuve-le-Roi en 1571 et des communians à Étiolles en 1573 ; confréries du Rosaire ou du Saint-Sacrement à Morsang-sur-Orge en 1635 ou Champlan en 1641 ; élections de sages-femmes à Wissous en 1622, Thiais en 1655 ou Chilly en 1664 ; publications au prône des nouvelles du roi et de l'administration locale par le curé de Ris de 1627 à 1635 (on se croirait presque à l'écouter à la messe !) ; bénédictions de cloches ici ou là, voire refrains et cantiques ! Sans compter les fiançailles et publications de bans et les testaments, d'une richesse étonnante. Mais la misère et la mort rôdent constamment : enfants trouvés sur le chemin de Paris, à Linas en 1607, devant le carrefour de Leuville en 1611, la porte du château de Louans (Morangis) en 1607, le bois de Champagne à Savigny en février 1637, et l'enseigne de « la Garde de Dieu » à Champlan, dix ans plus tard ; chutes d'ouvriers du bâtiment lors de la reconstruction de châteaux comme celui du surintendant d'Effiat à Chilly ; passages incessants de « pauvres mendiants », « pauvres passants », « pauvres femmes », « pauvres garçons qui

mendient leur vie » ; nourrissons de Paris qui n'attendent pas leurs âges pour succomber en masse dès 1562 (!) à Athis, 1604 à Champlan ou 1625 à Viry, indices précoces d'une pratique qui se répandrait largement aux générations suivantes.

L'environnement qui transparait est souvent accablant : grêles et gelées frappent les récoltes ; pestes et contagions déciment les hommes ; des enfants s'étouffent en jouant dans les sablonnières ou se noient dans le cours d'eau où ils se baignent l'été. Hommes et bêtes circulent, souvent tragiquement : dans les champs ou la cour de ferme trépassent les « serviteurs » et journaliers venus de Basse-Normandie, du Perche ou de la Beauce. La rage sévit épisodiquement à la suite d'attaques de loups « furieux » à Champlan en 1622, Viry en 1632, Thiais en 1655, Morsang-sur-Orge en 1667, et surtout à Draveil, aux portes de la forêt de Sénart, où le curé consacre une double-page à leurs pitoyables victimes en 1669. C'est la première fois que *Canis lupus* traverse mon chemin : à douze reprises il surgit dans mes archives sans crier gare. Et il reviendra à plusieurs moments avant que je me décide à l'affronter. Au demeurant, au XVII^e siècle, le fléau le plus redoutable c'est toujours l'homme lui-même, surtout en temps de guerre. Quelle émotion que de voir s'aligner, dans tous les villages, l'hécatombe vertigineuse des civils qui succombent des maladies foudroyantes causées par la Fronde en 1652 !

Dans ce tableau d'Apocalypse rien n'égale peut-être la litanie interminable de cavaliers, soldats, goujats, valets, palefreniers, vivandiers, marchands de vin, savetiers, boulangers, batteurs en grange, pâtisseries, cuisiniers,

aumôniers, et combien d'inconnus de tout poil, hommes et de femmes qui suivent l'armée de Turenne, que l'on inhume sans relâche l'un après l'autre à Villeneuve-Saint-Georges cinq mois durant, du 1^{er} juin au 1^{er} novembre 1652. À chaque fois, des pans entiers d'un théâtre d'ombres, souvent loqueteux, se dévoilent sous mes yeux. Et pourtant, à chaque fois, la vie reprend : les ménages ruraux reconstitués à Athis-sur-Orge maintiennent leur haute fécondité de la veille des guerres de Religion jusqu'à l'avènement de Louis XIV. Avant même de pointer cette contradiction apparente, et de multiplier analyses qualitatives et traitements quantitatifs – redoutables quand tous les calculs se font encore à la main –, la simple découverte de ces témoignages directs du passé m'interpelle. Jusqu'à maintenant.

Jeudi 3 novembre. Première séance du séminaire de Jean Jacquart. Chaque mardi après-midi (jeudi ?), de 14 h à 15 h 30, à compter du 3 novembre, dans la bibliothèque de l'Institut d'histoire moderne, le maître délivre, de sa voix de stentor, mais d'un air patelin et bienveillant, son érudition sur Paris et l'Île-de-France. À ses côtés, cinq ou six étudiants de maîtrise exposent ensuite l'état de leurs travaux. C'est là que j'entends parler pour la première fois de Hugues Neveux et de Pierre Brunet. Et juste après, sans avoir à quitter la salle, suit le séminaire de Pierre Goubert – le dernier de sa carrière à la Sorbonne, avant une prolongation à l'EHESS au 44, rue de la Tour. « Pourrais-je rester ? – Mais bien entendu ! » Jean Jacquart et Pierre Goubert ne trouvent aucune raison à me dire non. Me voici le seul élève de maîtrise au dernier séminaire doctoral de Pierre

Goubert, dont la voix chevrotante aux intonations classiques – entre La Bruyère et La Fontaine – introduit en maître d'hôtel bonhomme les thésards d'État de la France entière : Anne Zink, et ses innombrables communautés de Gascogne (courant novembre), Alain Croix, et son bon million d'actes paroissiaux sur les Bretons du XVI^e siècle (12 janvier), Guy Cabourdin, attelé depuis dix-neuf ans à son Toulinois (2 février), Denis Richer, plongé dans son Paris ligueur (9 mars) ou bien Nicole Lemaitre, enfermée encore dans son Pays d'Ussel sous Louis XIV. Cette émulation me convaincra plus tard d'associer, dans une formation mutuelle et continue, masters et doctorants au sein du Pôle rural de Caen.

Au même étage, le couloir longe les bureaux des enseignants d'histoire moderne : Michel Fontenay, Daniel Roche – nouvel arrivant –, Jean Jacquart. Un lien étroit les réunit puisque tous sont des anciens de l'École Normale supérieure... de Saint-Cloud. Jean est alors président de leur Association, et Jacques Dupâquier en est l'un des membres les plus illustres. Venu de l'ENS concurrente, j'ai bien le sentiment d'être un peu horsain. Cependant, dans ce monde de « cloutiers », aux ramifications invisibles, j'ai l'impression d'être bien accepté.

Soutenance à Paris I de la thèse d'État de Georges Durand sur « *Vin, vigne et vigneron en Lyonnais et Beaujolais aux XVI^e-XVIII^e siècles* » où je retrouve Marcel Lachiver. Découverte des « paisceaux », qui correspondent aux échalats des vigneron franciliens, des vigneron qui ne boivent pas leur vin et n'ont pas de caves s'ils n'ont pas au moins cinq parcelles, de

l'usage hygiénique du vin en cas d'eau polluée, et sur le plan de la méthode, de l'étude statistique du voisinage des champs, l'« agrogitonie » (*notes de soutenance*).

Jeudi 10 novembre. « 10 h. M. Moriceau chez moi » (*Agenda 1977 de Jean Jacquart*).

Samedi 3 décembre. L'histoire familiale n'est pas négligée pour autant. Cet après-midi-là, je pars en vélo l'après-midi à Seine-Port (Seine-et-Marne) : 64 km aller-retour. Entretien historique avec la tante maternelle de mon père pour une première collecte de souvenirs. La mémoire et l'humour de la « Tante Yvonne » m'impressionnent. Née en 1892, deux fois veuve, Yvonne Mollet est un véritable trait d'union entre cinq générations, à compter de ses grands-parents – Isidore Mollet et Isabelle Margotin – anciens charcutiers de Paris, retirés à Orvilliers (Yvelines), dans le pays Houdanais. Je lui dois une bonne part de la « transmission orale » sur les Mollet, Noury, Sorbet et Margotin et des pistes irremplaçables pour aller entrevoir plus tard sur Paris, le Mantois, le Hurepoix, le Perche et la Bigorre, la vie de mes ancêtres charcutiers, boulangers, épiciers et cultivateurs. Pour l'heure, je me contente de prendre des notes et de demander des précisions : les sources écrites de la fin du XIX^e et de la première moitié XX^e siècle viendront ensuite corroborer et amplifier encore les premières révélations de la grand-tante.

1978

Janvier : une révélation : le père Jean de Thoulouse. Au cours de mes recherches, dans la fraîcheur de l'hiver parisien, je débusque à la Bibliothèque nationale les deux volumes inédits des Mémoires (alors très peu connus)

de Jean de Thoulouse (1590-1659). Quelques lignes du chanoine Fourier Bonnard dans son *Histoire de Saint-Victor* m'ont incité à demander la cote Ms fr 24080-24081 – encore un code mystérieux – derrière laquelle dormait le *Mémorial* d'un prieur de cette abbaye, qui avait été à deux reprises curé d'Athis-sur-Orge, de 1628 à 1636 puis de 1641 à 1652. C'est un peu un à-côté par rapport à ma problématique de démographie historique mais il est toujours prudent d'aller voir les quelques sources qualitatives dont on peut disposer pour la fin du XVI^e et les deux premiers tiers du XVII^e siècle. Grand bien m'en a pris ! Tout de go je m'en ouvre à mon ami colocataire : « Je viens de découvrir une source inédite qui ferait un mémoire de maîtrise merveilleux » (*Jean-Baptiste Capit, entretien du 24 novembre 2021, et présentation orale sur la découverte du manuscrit au séminaire de Nicole Lemaitre, 2009*). En dehors des témoignages précieux – et parfois « décalés » – qu'il apporte sur Louis XIII, Marie de Médicis, Richelieu ou Vincent de Paul, et du souci d'historiographe de sa maison propre à l'auteur, son manuscrit me fascine. Stupéfait, je retrouve dans ces deux registres l'écriture nerveuse (et baroque) du docte chanoine qui avait noirci, fermement et vigoureusement, de nombreuses pages des registres paroissiaux de mon village favori : elle m'avait même donné un peu de fil à retordre pour certaines longues annotations, en particulier à l'époque de la Fronde. Familiarisé avec sa plume, je la suis donc dans son ouvrage le plus intime, chargé de confidences.

Son *Mémorial*, scruté pas à pas, révèle tout un univers que je n'imaginai pas. La hantise du père de Thoulouse de

tout expliquer, son sens de la précision et de la comparaison, l'étendue de ses relations et de son érudition, dévoilent au fil des pages un historien passionné et habité par le besoin de transmettre. Il n'est pas jusqu'à l'origine de sa vocation religieuse sur laquelle il cherche à s'expliquer : « Dieu m'inspira d'être religieux à Saint-Victor de cette manière... ». Et le futur moine de rappeler l'exemple de l'un de ses camarades du collège d'Harcourt qui l'avait attiré dans cette « belle maison » lors de son noviciat en 1604 : revenant régulièrement aux offices, à 14 ans et demi « sans persuasion d'aucune personne du monde » il aspirait à y entrer en religion. Cette attention constante à répondre à la curiosité de son futur lecteur m'interpelle. L'abnégation et la patience du mémorialiste forcent l'admiration. L'incendie qui détruit en quelques minutes, le 5 janvier 1637 la première rédaction de son œuvre principale – les cinq volumes in folio des *Annales de Saint-Victor* auxquelles il s'attachait depuis douze années – me coupe le souffle. Et encore plus l'ardeur que met le rédacteur pour se remettre à la tâche et tout recommencer. Mettre au jour un tel témoignage au cours d'une première recherche universitaire, et incidemment, n'est pas si fréquent. Enfin, les notations météorologiques sur les catastrophes naturelles survenues à Paris et en Île-de-France font jaillir des points de repère d'autant plus précieux qu'elles font appel au témoignage des anciens du monastère et à une des bibliothèques les plus riches de la capitale.

L'attention du père de Thoulouse pour la conjoncture climatique fait naître en moi un premier intérêt pour une vaste frise environnementale :

c'est alors que se dessine en filigrane le projet des *Chroniques paysannes* qui me retiendront quarante ans plus tard. Enfin, le parti qui est le sien de restituer *a posteriori*, à compter de 1639, l'histoire de sa vie depuis sa naissance avant d'en reprendre le fil au jour le jour une fois sa tâche accomplie, m'impressionne.

En écrivant ces quelques lignes dans ce bien modeste livre de raison rétrospectif, je ne peux m'empêcher de songer à ce prieur-vicaire. Pour revenir à ma découverte, en 1978, je me contente d'établir une première analyse de son *Mémorial* et de dresser, pour contextualiser ma propre recherche, un recueil des événements climatiques qui associe les descriptions de Jean de Thoulouse aux notations de ses confrères curés de campagne : l'annexe de mon mémoire en est remplie (« *Le temps dans la région parisienne de 1606 à 1652* », p. 197-202 de ma maîtrise)³.

Mais la richesse du document va bien au-delà. Pour Paris et la vie religieuse au cours du XVII^e siècle, il y a là, selon moi, une belle source à mettre de côté. Qu'en faire ? Même si je suis séduit par ces nouvelles perspectives, je ne tiens pas à abandonner l'histoire des campagnes. Immédiatement la décision s'est imposée : à force d'arguments, je convaincs mon ami Jean-Baptiste Capit de renoncer à aller chercher en histoire romaine un sujet incapable de rivaliser avec le *Mémorial*, qui se prêtait si merveilleusement à une maîtrise en histoire moderne. Dès le 31 janvier mon colocataire obtient un rendez-vous pour en discuter avec Jean Jacquart (*Agenda 1978 de Jean Jacquart*) et, deux années après, Jean de Thoulouse allait guider son travail, pour longtemps. Vingt ans plus tard, avec une patience

3. Idée reprise récemment, de manière assez cavalière, par Orest Ranum, *L'Histoire*, novembre 2021.

tout aussi augustinienne, Jean-Baptiste en donnera une savante édition de 1 300 pages dans la *Bibliotheca Victorina* (Brepols, 2001 et 2008).

Février. Campagne de reproduction de plans anciens grâce à l'appui de la nouvelle municipalité d'Athis-Mons (« Union de la gauche »). Avec le photographe de la commune, quelques incursions à Versailles, Paris, mais aussi dans la commune. La planche seigneuriale du village de 1775 et le somptueux rouleau du plan général peint en couleurs des terres appartenant à « Monsieur Le Bourlier » – l'un des futurs élus du Gotha des grands fermiers de l'Île-de-France – sont alors en mairie. Le plan aquarellé des communs du val d'Athis de 1596 (!) et sa version commentée sur parchemin dormaient dans les archives du collège Saint-Charles. La qualité de ces documents cartographiques me convertit à une étude spatialisée des campagnes et m'engage vers les premières reconstitutions parcellaires sur calque, bien antérieures aux opérations de numérisation que nous connaissons aujourd'hui. L'établissement d'un plan d'ensemble des trois seigneuries d'Athis, Mons et Contin appuiera mes travaux jusqu'à *Terres Mouvantes* en 2002, et ma réflexion jusqu'à aujourd'hui, à la MRSH de Caen. Il stimulera aussi les enquêtes collectives comme le programme lancé sur « Camembert et le pays d'Auge » par le Pôle rural en 1994.

Remise de mon troisième article sur la création d'une foire annuelle et d'un marché hebdomadaire dans le bourg d'Athis-sur-Orge en 1552, qui paraît le 8 avril suivant dans le *Bulletin municipal* (d'après *Arch. nat.*, JJ 261 B/397). Ces lettres patentes, obtenues grâce à l'entremise de Pierre Viole, conseiller au parlement de Paris et seigneur d'Athis,

révèlent une situation qui m'intrigue : « outragés et opprimés par plusieurs aventuriers, vagabonds et gens de mauvaise vie » qui perturbaient tout commerce, les « manants et habitants » du lieu avaient déjà commencé « à faire clore et fermer « leur village. Le roi Henri II leur permettait de parachever leurs fortifications de « murailles, tours, portes et portaux, barbicanes, fossés, pont-levis et autres choses requises et nécessaires à forteresse et clôture » en levant une taxe spéciale. Traces tardives d'une insécurité des campagnes parisiennes en proie aux « mauvais garçons » dont je ne découvrirai l'ampleur que quarante ans plus tard, dans la *Mémoire des Croquants*.

Cet hiver 1978 la dimension sociologique de mon positionnement se fortifie. Rencontre à Athis-Mons avec une sociologue pétillante, passionnée d'histoire et d'action collective, Danièle Treuil – « Dany » –, autour d'un projet d'animation : « Athis hier ». Il s'agit de réaliser une exposition et des entretiens avec les personnes âgées qui ont connu la commune dans ses anciennes marques rurales. Avec Dany nous coordonnons l'opération « Histoire d'Athis-Mons ». J'y retrouve deux professeurs d'histoire de mon ancien lycée, Marie-Claire Roux et... Claude Dumond (*Romane Carballo, op. cit.*, p. 50-52 et 95).

Mars. Entrée à la Société de Démographie historique, dont m'avait si bien parlé Marcel Lachiver. Un creuset étonnant pour la recherche en histoire économique et sociale où, d'un coup, défilent en chair et en os bien des figures de l'histoire académique du Moyen Âge au XIX^e siècle. En dehors des fidèles du séminaire de Pierre Goubert que je retrouve, c'est l'occasion, au fil des séances, de rencontrer – ou retrouver

– les protagonistes de l'histoire sociale et de mettre un visage sur tant de grandes thèses : Jacques Dupâquier, Pierre Chaunu, François Lebrun, Maurice Gresset, Jean-Pierre Poussou, Maurice Garden, Jean-Pierre Bardet, Jean-Pierre Kintz mais aussi Emmanuel Le Roy Ladurie, Joseph Goy, Michel Morineau, Pierre Guillaume, Alfred Perrenoud... et jusqu'à Fernand Braudel, dont la recommandation – signée à la veille de sa mort ! – jouera en ma faveur pour la fondation Thiers en 1985 (*Institut de France, ms 8510/85*).

C'est à la pause de l'une de ces séances de la SDH, rue Mahler (IV^e), tout près de la rue Ferdinand-Duval où demeure Jean Jacquart, que je retrouve quelque temps après Jean-Pierre Poussou au café voisin. M'invitant à côté de lui, debout devant le comptoir en zinc, il me fait la confidence suivante : « Moriceau, vous serez dans la vie universitaire souvent jaloué et parfois critiqué. Certains vous poseront des embûches. Mais personne ne pourra vous barrer ! Continuez ! Ne vous laissez pas démonter ! Ayez confiance en vous. » Sur le moment, le propos m'a interloqué : il devrait se révéler plus tard assez juste.

Indépendamment des susceptibilités inévitables dans la communauté scientifique – surtout à l'égard de jeunes chercheurs plongés parmi tant de personnalités déjà reconnues –, l'insertion dans une association historique nationale est fructueuse. Elle complète l'implication dans une société locale. L'une comme l'autre me semblent nécessaires et plus tard, je ne manquerai pas de conseiller cette hybridation. L'émulation scientifique impulsée par la fréquentation du *who's who* des historiens propulse la

recherche déjà stimulée au contact des érudits locaux.

28 mars. Fascinante soirée devant le petit écran. Sur Antenne 2, dans les « Dossiers de l'écran » Alain Jérôme présente « Le monde paysan à la veille de la Révolution ». Le téléfilm *1788* de Maurice Failevic (accompagné de Jean Dominique de La Rochefoucauld pour les dialogues) est une révélation. On croit vraiment être immergé dans ce petit village de Touraine au moment de la convocation des États généraux, dans une vision d'en bas éloignée des intrigues parisiennes. À près de dix ans d'intervalle, c'est pour moi un écho au *Jacquou le Croquant* de Stelio Lorenzi.

Mars-avril. Acquisition d'une machine à écrire électrique à boule – une Olivetti dernier cri, vert-jaune – dans une boutique du boulevard Saint-Germain, pour rédiger mon mémoire de maîtrise d'histoire : nouveau saut technologique. Plus doux et plus régulier, le tic-tac de la frappe électrique laisse dans le passé le martèlement métallique de la vénérable « Royal Royalite » *made in Holland*. Et surtout, j'ai désormais ma propre machine dont la qualité de frappe mettra en valeur la rédaction de mon mémoire.

Avril. L'un des intérêts de ma maîtrise tient à la reconstitution des familles antérieurement au Code Louis de 1667 qui normalise – et généralise – l'état civil en France. La série athégienne est d'une qualité remarquable. Cependant, en dépit de la continuité exceptionnelle des registres d'Athis-Mons, la disparition des mortuaires de 1588 à 1620 crée une fâcheuse lacune. Pour conserver le maximum de ménages en observation, et étayer l'étude de leur fécondité, je souhaite élargir les modes de « fermeture » des fiches de

famille : les attestations de survivance des conjoints comme témoins ou déclarants en justice, parrains et marraines aux baptêmes, confrères ou testateurs dans les registres paroissiaux peuvent-elles être prises en compte à défaut d'acte de décès conservé ? « Pour en avoir le cœur net, pourquoi n'iriez-vous pas voir Louis Henry ? » me suggère Marcel Lachiver.

Répondre à ce type de questions – et à quelques-autres – me conduit à demander un rendez-vous au fondateur de la « démographie historique », toujours actif en tant que directeur de l'Institut national d'études démographiques. Au 27 rue du Commandeur, dans le XIV^e, le polytechnicien, d'abord un peu sourcilleux, se déride. Il donne enfin sa caution à ma méthode de reconstitution des familles avant 1670 et, tout en vérifiant soigneusement la rigueur des principes, prodigue ses encouragements. Derrière l'homme de science intransigeant, je trouve un grand patron compréhensif et généreux. Pour la première fois, je découvre la richesse – et les contraintes – du dialogue interdisciplinaire.

Mai. Second grand entretien avec « tante Yvonne » à Seine-Port. Nouvelle moisson de renseignements qui éclaire plusieurs générations de Mollet entre Paris et Orvilliers mais aussi une histoire plus récente du début du XIX^e siècle. La tri-aïeule d'Yvonne Mollet, née en 1796, « s'était mariée quatre fois » : je découvrirai bien plus tard que c'était bien à Hélène Legoux – successivement veuve de Jean-Baptiste Louchard, de Jean-Baptiste Camus, d'Alexandre Mollet et de Jacques Jonot – que la famille devait son ancrage (en 1824,

lors de son troisième mariage) – et jusqu'à son caveau – à Orvilliers. Mais aussi l'insertion dans le réseau des charcutiers de Paris. Ma grand'tante avait convolé d'abord en 1913 avec un grand fermier du nord de la Beauce – un « gentleman farmer » comme elle disait –, Edmond Gandrille, mort à la guerre quelques semaines avant l'armistice, le 15 octobre 1918. « Pour ma grand-mère son premier mari semble avoir beaucoup compté pour elle. Et le mode de vie de gentleman farmer qui était le sien devait lui convenir tout-à-fait. Son décès a été une perte » (*Entretien avec mon cousin Bertrand Frigot, 10 avril 2020*). Cinq années durant, et surtout pendant la guerre de 1914-1918, Madame Gandrille avait présidé aux travaux agricoles dans la vaste ferme à cour carrée de Guéherville, à l'entrée d'Ablis, tout en jouant au piano les partitions de Brahms, Liszt et de Chopin, répétées à Orvilliers. Premier contact pour moi avec les *Fermiers de l'Île-de-France* mais, sur le moment, je suis bien loin d'imaginer l'univers social dans lequel je serai plongé plus tard. Il faudra longtemps pour que j'établisse la relation et alors la tante Yvonne ne sera plus de ce monde. Dommage ! J'aurais pu profiter d'un témoignage précieux.

Poursuite du séminaire de mon « patron ». Jean Jacquart arrive un jour avec un gros paquet manuscrit sous le bras : sa contribution à *l'Histoire économique et sociale du monde*, dirigée par Pierre Léon (tome II, Paris, 1978), trois ans après celle qu'il a donnée à *l'Histoire de la France rurale*. Je mesure le rôle des universitaires dans l'édition scientifique.

Juin. Cette année-là, à la suite d'une erreur administrative (*sic*), les demandes de reports d'incorporation

ont sauté fin mai et les Normaliens doivent partir au service militaire sac au dos. Malgré l'offre de mon oncle Roger de me faire bénéficier du sursis habituellement accordé aux élèves de l'ENS – il connaissait le ministre Yvon Bourge –, je décide de partir à l'armée pour suivre le sort de mes camarades (dont Jean-Baptiste), prendre le temps de rédiger mes articles et mettre une année de marge avant la préparation périlleuse de l'agrégation d'histoire. Je demande à servir dans la Marine comme professeur militaire du contingent (PMC). Pour se mettre dans le bain, nous allons, Jean-Baptiste et moi, voir *Le Crabe-Tambour*, superbe film de Pierre Schoendoerffer, servi par Jean Rochefort, Jacques Perrin, Claude Rich et Jacques Dufilho (*Entretien avec Jean-Baptiste Capit, 27 novembre 2021*).

3 juin. Rue d'Ulm, salle des Actes, soutenance de la thèse de Jean-Marie Constant, *Nobles et paysans en Beauce aux XVI^e et XVII^e siècles*. Au-delà de la Beauce et plus près de Paris, un chantier est prometteur : les grands fermiers autour de la capitale. Une confirmation.

28 juin. Rue Ferdinand-Duval... « 17 h 30. J-M Moriceau. Biffé : 10 h 30. Mauriceau chez moi » (*Agenda 1978 de Jean Jacquart*).

Lundi 3 juillet. « 17 h. Soutenance Mauriceau » (*ibid.*). Soutenance de ma maîtrise d'histoire à l'Institut d'histoire moderne de l'université de Paris I (3^e étage) devant Jean Jacquart, Marcel Lachiver et Daniel Roche, venu s'adjoindre au dernier moment. L'oral dure une bonne heure. Dans ce mémoire sur « *La Population du sud de Paris aux XVI^e et XVII^e siècles* », il me fallait répondre à un double pari : « démontrer qu'une étude démographique de la région parisienne est

possible avant 1670 [...] ». Et qu'une reconstitution des familles peut être tentée dès le XVI^e siècle ». La recherche prétend « illustrer l'ardeur que les contemporains de Henri IV ou de Louis XIII mettaient pour profiter d'une vie haletante, précaire, presque toujours désarmée devant les caprices de la nature et du ciel » (*Exposé de soutenance, au verso de feuilles à en-tête du groupe scout d'Athis-Mons*). En conclusion : « Pour mener à bien ce genre d'enquête, un travail d'équipe reste souhaitable. Pourquoi ne pas en favoriser l'essor ? » (*Mémoire de maîtrise, p. 188*). Avec à la clé, trois articles pour trois revues (*Mémoires de la Société historique de Corbeil, Annales de démographie historique* et *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*). C'est l'anti-chambre à la carrière de l'historien.

Courant juillet. Rédaction d'un *Inventaire sommaire de la documentation historique sur Athis-Mons*, déposé à la bibliothèque municipale et aux archives départementales. Ce petit guide est un peu la contrepartie de tout ce que la commune m'a apporté. Dépôt aux Archives de l'Essonne de ma collection de 1500 fiches de familles reconstituées sur Athis-Mons, mes feuilles de dépouillements ainsi que les copies de quelques registres paroissiaux officiellement « disparus » mais retrouvés sur les cahiers d'un ancien chercheur local (*Arch. dép. Essonne, 25J 1-5*).

31 juillet-21 août. Retour près de Dinard en gîte rural avec mes parents, six ans après notre premier séjour. « Nous avons une très belle cheminée où nous avons fait un feu tous les soirs en jouant au tarot [...] » (*Carnets de Josette*). Découverte du Fort la Latte, du Cap Fréhel et de Saint-Malo, à peine parcouru en 1969. En prévision des concours

d'enseignement, je dévore sur la plage de Dinard *Louis XIV et Vingt millions de Français*, de Pierre Goubert : une lecture moins éprouvante que celle d'Emmanuel Kant sur le sable de Sainte-Maxime trois ans plus tôt ! La puissance du verbe est vraiment un atout pour frapper le lecteur – y compris les étudiants ! – et aussi le sens du concret et des formules imagées. Plus que jamais, j'entends les mettre au programme de mon métier d'historien. Sur le fonds, bien des choses ont changé depuis l'été 1972 où c'étaient Louis IX et Philippe le Bel qui m'occupaient en ces mêmes lieux : mon centre de gravité historique vient de se déplacer de quatre cents ans.

Mais l'historien doit toujours avoir le sens de l'archive et du « terrain ». La chance est encore là. Notre hôtesse, Madame Bellion, appartient à la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Saint-Malo. D'emblée elle me propose de l'accompagner chez les Magon de la Villehuchet dans leur « malouinière » sur la Rance pour voir leurs lettres de course datant du règne de Louis XIV. Expérience inoubliable ! En cet été 1978, j'ai l'impression de remonter trois siècles en amont. Dès l'arrivée, à Plouër-sur-Rance, à gauche du château, la vieille chapelle où le maître de céans a rapatrié tous les tombeaux de ses ancêtres, depuis que le curé de la paroisse a refusé de lui maintenir son droit d'« enfeu ». Sur le perron, le vieux Monsieur, à l'allure surannée, nous fait les honneurs de sa demeure, édifiée – ou reconstruite – grâce à l'argent gagné dans les Mers du Sud pendant la guerre de la Succession d'Espagne (1701-1714). Aujourd'hui, il ne roule plus sur l'or : partout des tentures

protègent les meubles dans des salles dépourvues de chauffage et le jardinier ne vient qu'irrégulièrement. Notre hôte nous fait monter dans ses archives où la splendeur passée des armateurs malouins surgit dans les reliures, les armoiries, les lettres de course. Pour le futur agrégatif que je suis c'est fascinant ! En redescendant dans l'unique pièce de vie régulièrement entretenue un simple goûter au pain d'épices vient témoigner de la convivialité d'un ardent monarchiste qui n'a servi qu'à contrecœur la République – la « Gueuse » – lors de sa conscription. Mais chez lui les rancœurs du passé sont immémoriales : à Dinan, chaque 15 juillet, il fête la saint Henri. « Mais pourquoi donc, demandai-je ? – Pour honorer Henri de Guise ! » En 1970, un hobereau du val de Rance ne s'était toujours pas remis de l'arrivée au pouvoir d'Henri IV en 1589 !

3 octobre. Service militaire, sans boudier la République pour ma part. Incorporé au CFM d'Hourtin, je fais mes « classes » très paisiblement trois semaines durant et je rencontre un certain Christian Pronchery, jeune « Gadtzart » de Cluny, venu des campagnes profondes de l'Allier, dont la conversation me change un peu de l'ambiance générale. Puis, le 26 octobre, je suis affecté au bord de la Méditerranée, au GEM (Groupement des élèves mécaniciens) de Saint-Mandrier (Var), en face de Toulon.

Novembre-décembre. Me voici « professeur militaire du contingent » (PMC) et, à cet égard, chargé de l'enseignement du français à des jeunes apprentis mécaniciens en classes de troisième et de première. À 22 ans tout juste, la Marine nationale me donne l'occasion faire mon premier stage d'enseignement

et j'ai l'impression de mettre mes pas dans ceux du « cousin » Sergent, lors de ses premières affectations comme instituteur-stagiaire, à l'âge de 20 ans, en 1912. De fait, les dictées mêlent des extraits d'articles du *Monde* – souvent empruntés à mon collègue François Gramusset – à ceux des grands classiques. Pour autant j'en profite pour initier mes élèves au *Jacquou le Croquant* d'Eugène Le Roy, dont je dévore l'édition de poche avec la préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie. En dehors des cours, certains week-end, excursions géologiques en Provence sous la conduite des amis de mes parents, Éliane et Marcel Regouffre. Désormais plus rien ne m'échappe dans les subdivisions fines des étages du secondaire et du tertiaire : oxfordien, kimméridgien, portlandien, dolines, poljé de Cuges-les-Pins, paysages karstiques... le cours de Gérard Dacier trouve à se développer avec des travaux pratiques au soleil. On comprend que sous certains cieux, la géographie physique puisse capter les vocations. Et que Marc Bloch lui-même, en juillet 1942, n'y ait pas été insensible, lors de ses dernières excursions dans la garrigue nîmoise avant l'invasion de la zone Sud (*Archives André Billange*).

1979

1^{er} janvier. Passé à Louviers chez Éliane et François. Les températures chutent de 20° en quelques heures, lointain écho à la descente de l'anticyclone polaire-sibérien de 1709. À Toulon, à mon retour de permission, le 2 janvier, l'eau de la fontaine gèle sur la place de la Liberté.

Hiver-printemps. À Saint-Mandrier, préparation de mes élèves de troisième et de terminale au concours de la Résistance et de la Déportation.

Rencontre à Toulon avec un rescapé d'Auschwitz et découverte avec mes apprentis mécaniciens du film *Holocauste*, de Martin Chomsky, diffusé sur Antenne 2.

Bons moments avec mes camarades professeurs militaires du contingent, dont le Dunkerquois exubérant – mais si attachant – Richard Vanhulle, futur bibliothécaire, et Angelo Galifi, à la gouaille méridionale, qui s'étonnent parfois de voir tant d'ouvrages sur la France de Louis XIV déballés sur la plage des Sablettes. Avec aussi le savoureux François Gramusset, hispanisant – que je retrouverai à Caen comme maître de conférences – et le délicieux Jean-Christophe Devynck, philosophe japonisant de la rue d'Ulm, pénétré des vertus des humanités gréco-latines, trop tôt disparu hélas !

En dehors des cours, à la caserne nous avons les coudées libres. Je rédige mes trois articles dont l'un, destiné aux *Annales de démographie historique*, bénéficie de la tutelle bienveillante de Jean-Pierre Poussou, qui en cite de très brefs passages dans son cours de préparation d'agrégation au Centre de télé-enseignement. Et je découvre avec stupéfaction, dans le *Que Sais-je ?* que Jacques Dupâquier vient de sortir, que les mariages d'Athis que j'ai pu étudier et l'évolution de la fécondité que j'ai pu préciser entre 1570 et 1670, sont mis en évidence (*La Population française aux XVII^e et XVIII^e siècles, 1979, p. 28 et 30*). Dès ses débuts, la recherche historique peut-être utile et bon nombre de mes étudiants de maîtrise puis de master en feront plus tard l'expérience gratifiante jusqu'à la création du « Prix Lachiver » qui en assurera la consécration collective. Au demeurant, en 1979, avant même

d'avoir passé les concours, voilà un signe d'encouragement.

Les week-ends où je ne remonte pas en permission à Athis-Mons, je vais à Aubagne, où m'accueillent ma tante Monique et mon oncle Étienne ou, tout près, aux Sablettes, chez les amis de mes parents Éliane et Marcel Regouffre. Le 3 février, je pars en train à Vence rendre visite aux cousins Sergent alors en villégiature. « J'espère que tu auras passé une bonne journée chez les cousins Sergent samedi » (*Lettre de maman du lundi 5 février 1979*). Henri et Jeanne m'invitent dans un petit restaurant. Sous le froid persistant, nous faisons un tour de cette superbe ville : c'est la dernière fois que je les vois ensemble (*Photographies*). Un dimanche, je suis invité chez Bernard Frigot, le cousin germain de mon père, en visite à sa résidence de Saint-Mandrier. J'y retrouve avec plaisir son fils, le « petit Bernard », avec qui j'avais joué enfant à Saint-Pierre d'Autils ou à Heudreville-sur-Eure : là aussi, c'est la dernière fois.

Samedi 19 mai. Permission à Strasbourg pour assister à la « Journée d'études de la Société de Démographie historique » : cela change de Toulon. Je retrouve Jacques Dupâquier et Jean-Louis Flandrin. Déjeuner en commun avec notamment François Lebrun et Jean Jacquart. La conversation porte en partie sur les écrits de l'agrégation : l'histoire moderne est tombée avec un sujet sur les crises à l'époque de Louis XIV, dont le libellé suscite quelques critiques de la part de mes voisins. Une parenthèse historique bien appréciée.

29 mai. Au concours de la Résistance, mes élèves raflent presque tous les prix, notamment les cinq premiers en terminale (dont un certain Baehrel) et deux premiers en troisième, à la

satisfaction du capitaine de frégate Kerbrat, directeur des cours et du censeur, Marcel Bazin. L'aura que j'en retire pour avoir « œuvré pour le GEM » persiste quelque temps (*Lettre de Jean-Christophe Devynck, 19 février 1980*).

2-18 juin : Exposition « *Athis-Mons : 1890-1939* », dont j'écris certains textes pour la partie générale et les périodes anciennes mais aussi l'expansion urbaine de la première moitié du XX^e siècle (l'essentiel étant assuré par Dany Treuil). Le thème de la modification des paysages avec le passage du rural à l'urbain est l'un des axes majeurs (*Romane Carballo, op. cit., p. 58-73*).

14 juin. Après quelques semaines pour perfectionner ma tenue de route entre Toulon et Saint-Mandrier, la préfecture du Var m'accorde mon permis de conduire. Étape décisive pour le PMC Jean-Marc Moriceau, alors domicilié au GEM, 83 800 Toulon Naval.

19 juin. Comment occuper un peu l'été au GEM, alors que les élèves auront quitté les classes et que nul service ne me retiendra sur place ? Quelques semaines plus tôt, j'ai vu passer une information sur les colonies de vacances de l'Action Sociale des Armées (ASA). Les Toulonnais intéressés doivent partir pour la Savoie, à Vignes, aux portes de Chambéry. Gilles Saint Aubin, commissaire-adjoint aux Scouts de France, m'avait annoncé son souhait d'obtenir de la part du Ministère de la Jeunesse et des Sports l'équivalence du BAFA (Brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur de centres de vacances et de loisirs) pour les deux degrés de formation scoute : je l'ai recontacté. La négociation vient d'aboutir et je fais partie des tout

premiers bénéficiaires. J'obtiens le BAFA par validation de mes brevets de formation scouts (STIP et STAP), grâce à Gilles Saint-Aubin. Muni du précieux viatique je peux m'inscrire pour encadrer la colonie de Vimines.

30 juin. Lors d'une permission, assistance à une nouvelle soutenance de thèse en Sorbonne avec mon ami Christian Pronchery et sa jeune épouse, Denise : celle de Jean Gallet sur *La Seigneurie en Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles*. Découverte du Pays vannetais – je devrai le retrouver régulièrement, après mon mariage trois ans plus tard – et association entre Paris I et Paris IV, particularité rare à laquelle je devrai rester fidèle jusqu'à l'officialiser en 1993 lors de mon habilitation à diriger les recherches. Dans leur rituel académique, les soutenances offrent l'occasion de faire, comme le soulignait Fernand Braudel, « un large ravitaillement en idées », mais aussi de mettre des visages derrière les auteurs, d'élargir son carnet d'adresses et de retrouver des amis. Pour les historiens, c'est donc un rendez-vous à ne pas manquer. Longtemps je tiendrai à en profiter et, bien plus tard, je recommanderai chaudement l'expérience à mes étudiants.

Passage des oraux du CAPES (pour s'entraîner car en tant que Normalien je suis dispensé de l'écrit). Géographie : « Les peuples indigènes au Sénégal ». Faute d'avoir assez préparé, j'essaye de sauver la face et le 10/20 obtenu est bien généreux. Mais la voie reste ouverte pour obtenir le concours. Histoire : « Les relations entre France et Provinces Unies à l'époque de Louis XIV ». Je tiens la route et crois réussir mais mon interrogateur détourne le sujet en multipliant les questions sur l'organisation intérieure

des Pays-Bas. Le ton et la nature des questions sont de mauvais augure : je m'en tire avec un 04/20 qui me paraît inique. Comment peut-on mettre une note aussi basse à un exposé dont je ne retrouve toujours pas l'indigence ? C'est la première fois que je suis confronté aux injustices du CAPES d'histoire-géographie.

3 au 29 août. Moniteur au centre de vacances de l'Action Sociale des Armées (ASA) à Vimines, commune de Cognin (Savoie). Premier séjour. J'entrevois Bénédicte...

14 septembre. Retour à l'ENS. Cette fois j'abandonne toute idée de chambre en ville en préférant rester *in situ* au 46 rue d'Ulm, juste en face de l'entrée de l'École. C'est toute la promotion (nous sommes une dizaine) qui prépare studieusement l'agrégation d'histoire, jour et nuit. Parmi mes condisciples, deux nouveaux, Christophe de Voogd et surtout Pierre Thénard. Nous formons bien vite un trio. La réussite tient pour une part à l'esprit d'équipe. Après l'expérience scout, c'est une évidence. Je le rappellerai longtemps à mes étudiants caennais.

25 octobre. À Paris I, dont je rejoins les bancs, le hasard me place à côté d'une sympathique enseignante de l'Oise venue repasser l'agrégation, Danièle Varela (plus tard Bruhman) dont la spontanéité et la franchise égayent les moments de détente après les cours. En histoire antique je découvre Françoise Ruzé, dont je deviendrai un jour le collègue à Caen : ses travaux dirigés sur les Grecs et les Perses sont méthodiques et passionnants. En moderne, toute la garde goubertienne est sur le qui-vive : Nicole Lemaitre, Bernard Lepetit et Michel Fontenay avec de copieux photocopiés, peut-être au-delà

du raisonnable. Chacun dans son style met une pression intense. Dans la salle Marc-Bloch s'enchaînent pas moins de trois séries de TD pour la même question (Agrégation « de base » le mercredi de 14 h à 17 h, CAPES le jeudi de 13 h à 15 h et agrégation « préparation renforcée », le jeudi de 15 h à 17 h) ! Pierre Thénard prend en charge le premier type de TD et je me concentre sur le troisième. Entre nous deux – qui ne nous connaissions pas jusque-là – le courant passe étonnamment bien.

Rue d'Ulm, c'est le branle-bas de combat (surtout après les échecs cinglants de l'année précédente) : nous sommes onze sur la ligne de départ et même douze, avec Mireille Touzery, auditrice libre. La promotion se partage les cours à suivre à Paris I tout comme à Paris IV, ainsi qu'une avalanche de notes de lecture sur les ouvrages français et anglais avant de tout photocopier en douze exemplaires. En histoire antique je choisis *Sparta and Persia* de David Lewis, titre alors tout récent (1977) – dont les comptes rendus n'étaient pas publiés en français – et qui m'impose une lecture vigilante en anglais, ce qui, pour moi, tient un peu de la prouesse. De son côté, Laurent Césari noircit sans relâche des piles de papier pour les cours magistraux de Jean Jacquart à Paris I et de Jean Bérenger à Paris IV. Quant à mon voisin de « thurne », Gérard Declas, malheureux recalé de l'an passé, avec sa générosité coutumière il m'ouvre sa bibliothèque superbement rangée – s'y alignent en devanture les 11 volumes du *Monde et son Histoire* parus de 1965 à 1972 sous la direction de Maurice Meuleau – et ses notes abondantes, à l'écriture impeccable. Dans ces dernières, la signature

« ELRD » – longtemps énigmatique et partagée par mes compagnons de promotion – trahit aussi l'apport d'Emmanuel Le Roy Ladurie. En géographie la venue opportune de Jean-Robert Pitte renforce la préparation au commentaire de cartes et les conférenciers extérieurs celle de l'écrit, car notre « caïman » attitré ne brille pas par son activisme : nous devons même le motiver pour le résoudre à nous donner quelques « colles ». Heureusement le programme est assuré, pour l'essentiel, par des prestataires extérieurs autrement sérieux, comme Guy Burgel et Étienne Dalmasso, qui me passionnent pour la Grèce et l'Italie. La rue d'Ulm est un aréopage de conférenciers.

Toutefois, le gros morceau reste l'histoire. Jacques Verger assure avec rigueur et clarté des oraux de hors programme tandis que François Lebrun, Yves-Marie Bercé et Philippe Joutard viennent rue d'Ulm compléter les cours de Sorbonne sur des points particuliers, qui nous assurent de propices ouvertures. Mais il est de bonne politique d'aller suivre aussi les conférences de Marie-Françoise Baslez (en histoire ancienne) et celles de Jean Meyer (en histoire moderne) à l'ENS de jeunes filles, boulevard Jourdan, le samedi, seul jour resté libre. C'est l'usine ! si l'on ajoute les épais dossiers de cours du Centre national de télé-enseignement, que nous parcourons aussi (René Pillorget et Jean de Viguierie viennent y compléter les cours de Jean-Pierre Poussou, déjà « absorbés » l'année précédente), et les plans détaillés que nous préparons en série, il n'y a pas de quoi chômer ! À revoir toutes ces notes en 2021, j'ai le tournis. Heureux ceux d'entre

nous comme Éric Vial qui peuvent se contenter de quatre heures par nuit !

Septembre. Première publication scientifique imprimée : *La Population du sud de Paris aux XVI^e et XVII^e siècles (1560-1670)*, dans les *Mémoires* de la Société de Corbeil. Une satisfaction mais la maîtrise me paraît loin déjà.

Dimanche 7 octobre. Assemblée générale de la Société historique de Corbeil tenue à Étampes. Christian Chaudré est avec moi au deuxième rang (*Photographie*). Dans cette année de parenthèse qu'impose l'agrégation, c'est ma dernière participation collective à ce qu'on appelle alors les « Sociétés savantes ». Il est sage, sur ce front, de lever le pied.

Dimanche 14 octobre. Je vais rendre visite à Henri Sergent à Bonnières-sur-Seine, la première fois depuis le décès de sa femme Jeanne. Henri me donne le prix que les sénateurs de Seine-et-Oise avaient offert à mon grand-père René Moriceau, certainement pour l'obtention de son certificat d'études primaires, à Orvilliers en 1897 : *Histoire de la Seconde République*, par Ernest Hamel.

23 novembre. Lettre d'Henri Sergent, à ma demande, sur la « Vie de son père », Eugène Sergent. Sur une double page de cahier d'écolier, et dans sa superbe écriture d'instituteur de la III^e République, le cousin Sergent m'offre un document d'anthologie : « En 1898, mon père fut nommé instituteur à Gressey [auj. Yvelines] à 4 km d'Orvilliers. Là, il était instituteur, secrétaire de mairie, arpenteur pour les cultivateurs et secrétaire particulier pour les habitants qui ne savaient pas très bien rédiger une lettre ! Au moment de la moisson il allait à la grande ferme de Biennouvienne arpenter les parcelles moissonnées par les ouvriers qui

formaient une équipe de Bretons. Il faisait le compte de chacun et les moissonneurs avaient une entière confiance en lui. À la mairie il tenait les écritures scrupuleusement et une année, le Préfet de Seine-et-Oise lui décerna un diplôme pour la bonne tenue des registres de l'état civil. Il resta à Gressey jusqu'en 1923, bien vu et bien considéré de la population. » Trente ans plus tard ce document prendra place dans mes publications (*Les Paysans...*, 2022, p. 20).

12 décembre. Récidivant pendant qu'il est encore temps, je demande à Henri de faire la même chose sur sa carrière de maître d'école, initiée en 1914. Arrive alors une deuxième lettre d'Henri Sergent, résumant aussi sa propre vie : « Je fus nommé à Yerres : c'était de l'avancement pour moi. J'étais directeur d'une école à cinq classes dans la zone à moins de 25 km de Paris [...]. » Mais là aussi le temps est compté. Il n'y a plus de place pour la préservation de la mémoire familiale. Tout l'hiver est mobilisé par le concours et les vacances de Noël ne créent aucun répit.

1980

Janvier-mars. La préparation à l'écrit atteint son maximum d'intensité. Lectures, rédactions de fiches, concours blancs. Relectures, discussions, plans détaillés. La solidarité entre Normaliens et l'amitié avec Pierre sont bien utiles. La fatigue se fait sentir. Le 6 mars, à Paris I, l'étudiant préposé à un exposé s'étant défilé, Michel Fontenay boude en plein TD ! Il livre quand même quelques informations sur « les affaires maritimes sous Louis XIV ». Le 13 mars, rasséréiné, il propose deux plans différents sur les « rapports politiques entre la France

et la Hollande de 1643 à 1715 ». Les semaines de travail sont sans limites et, le médecin que je vais consulter me conseille de prendre des forces... et d'aller souvent au restaurant ! Une ordonnance que j'aimerais retrouver longtemps.

Début mai. Écrits de l'agrégation d'histoire passés à la Maison des examens à Arcueil (Val-de-Marne). Nous arrivons par centaines : c'est impressionnant ! Nous sommes beaucoup plus nombreux que pour le Concours général. Se succèdent alors quatre longues épreuves de 7 heures. Histoire ancienne : « Les « voyageurs » grecs dans l'Orient achéménide du milieu du VI^e siècle au milieu du IV^e siècle avant J.-C. (dissertation) – Histoire médiévale : « Les relations entre villes et campagnes dans l'Orient byzantin et musulman du début du VIII^e siècle au milieu du XI^e siècle » (2^e dissertation) – Histoire contemporaine : « Les relations américano-soviétiques en 1941 » (explication de textes) – Composition de géographie : « L'Adriatique et ses façades littorales ». L'écrit se passe bien et les 28 heures d'épreuves sont utilisées jusqu'au bout même si le sort, en éliminant la question d'histoire moderne (« La France de Louis XIV »), ne semble pas m'avoir porté chance.

13-20 mai. Voyage en Andalousie avec Pierre Thénard. Christophe finalement n'a pas voulu venir et nous accordons à deux pour une bouffée d'oxygène loin du Quartier latin mais pas trop de l'agrégation. Une semaine à Grenade, en villégiature au palais des Nasrides ! Nous avons débusqué un petit hôtel – l'hôtel America, toujours en service en 2023 – en plein cœur de l'Alhambra, dans un paysage enchanteur en face de l'Albaicín.

Avec une voiture de location pour aller fouler les neiges de la Sierra Nevada, prendre un bain dans le golfe de Málaga et arpenter la mosquée-cathédrale de Cordoue. Entre temps nous sillonnons les champs d'amandiers et d'oliviers à perte de vue et traversons les villages blanchis à la chaux : une pause fructueuse à la meilleure saison de l'année, entre l'écrit et l'oral. Moments de bonheur, en dehors des flux touristiques, où l'histoire se conjugue avec la géographie. Nous sommes tous deux hors du temps !

Juin. Admissibilité à l'agrégation pour la grande majorité d'entre nous, dont notre trio. Un soulagement ! Peu après, soutenance de maîtrise de mon ami Christian Chaudré sur les « *Seigneuries du Chapitre Notre-Dame de Paris au sud de la région parisienne de 1436 à 1500* » à Paris I. Le mémoire, dirigé par Robert Fossier, s'ouvre par une superbe citation du censier de Vanves de 1493 : « Dieu donne des raisins aux vignes, Et aux chans des blez, Et aux coudres des noisilles et à nous, santé » (AN, S 1581).

Achat de ma première voiture, une 2 CV bleue, nanti des bons conseils de mon père. Son acquisition sonne le glas de mes déplacements à vélo mais ouvre les horizons pour les vacances et les futures pérégrinations doctorales, qui vont se multiplier.

Fin juin. Avant les oraux de l'agrégation mieux vaut assurer l'avenir. Je retourne donc aux oraux du CAPES, cette fois à Châlons-en-Champagne. Géographie : commentaire de la carte de Strasbourg au 1/50 000. Tout se passe très bien (16/20). Histoire : « Les villes dans l'Islam médiéval ». Ici, en revanche, comme l'an passé l'examineur qui m'interroge cherche à me

déstabiliser. Il multiplie les questions insidieuses et malveillantes et je crois revivre une expérience infernale. Brusquement, une voix retentit mettant fin à ce sinistre manège. Il s'agit du président du jury, Gérard Sivéry, qui rabroue fermement l'examineur – « Cela suffit ! » – ... et me félicite ! L'épreuve d'histoire se termine au mieux (sans doute 15/20), grâce à un universitaire, de surcroît ruraliste (mais cela je le découvrirai plus tard) puisque sa thèse portait sur *La Vie rurale dans le Hainaut à la fin du Moyen Âge*. Me voilà donc reçu 3^e au CAPES d'histoire-géographie. Cependant de ce type de concours, je conserverai toujours une impression très mesurée. Pour certains de mes futurs étudiants – pourtant talentueux – les désillusions seront tout aussi vives. Le recrutement des futurs professeurs d'histoire-géographie souffre de carences structurelles : la subjectivité de certains jurys est patente et la rigueur – voire la compétence disciplinaire – parfois hasardeuse. La dérive récente vers le « pédagogisme », qui sacrifie les vocations des jeunes à l'autel des prétendues « sciences de l'éducation », aggrave les insuffisances de ce concours.

Fin juin-mi-juillet. Le CAPES terminé, place à l'essentiel. Oraux d'agrégation : le grand moment, en trois temps. Pour commencer, l'épreuve de géographie, à l'Institut de la rue Saint-Jacques : la carte de Sisteron au 1/50 000. L'oral se passe bien et le jury semble parfaitement à l'écoute, soucieux, par ses questions, de hisser au mieux ma prestation. Cependant, sur le moment, je n'imagine pas avoir le 15/20 qui suffit à me ranger dans la liste des admis : la géographie sera toujours l'une de mes bonnes fées.

Deuxième étape, le commentaire de documents historiques sur l'un des thèmes au programme, à la Sorbonne : hélas, toujours pas de période moderne en vue ! C'est l'histoire ancienne qui tombe : le célèbre cylindre d'argile de Cyrus le Grand sur la prise de Babylone en 539 avant J-C, avec Marie-Françoise Baslez. Un peu dépité au départ sur la période et le sujet que je viens de tirer, je fais de mon mieux avec l'idée d'ouvrir à des comparaisons sur la propagande politique pour intéresser aussi les autres membres du jury tout en profitant de la préparation à l'École normale supérieure. Le résultat paraît convenable même si je ne peux garantir, sur le moment, le 14/20 qui m'assurera la première place au concours. La troisième épreuve d'oral – pour la gloire donc (mais je l'ignore bien sûr !) – est une bénédiction : « Les Paysans au Moyen Âge » ! La chance, enfin ! L'interrogateur – Henri Dubois – a beau rester assez froid, cette fois, je me sens vraiment à l'aise. D'emblée je signale l'absence – étonnante à la bibliothèque de la Sorbonne ! – du dossier de la Documentation française sur *La vie paysanne au Moyen Âge* (n° 9007), ce que le jury reçoit bien. Et je tiens cette fois, pour l'ultime épreuve de l'agrégation, un thème qui est dans mes cordes. Ces paysans – qui n'ont pourtant pas eu droit à un traitement exceptionnel – me valent un nouveau 15/20, et me propulsent encore. Évidemment, à l'issue de l'épreuve, je n'en sais rien mais je suis heureux d'avoir enfin pu faire une leçon sur ma spécialité et les marges me paraissent assurées. Ouf !

Le 15 juillet, jour des résultats, je suis donc relativement confiant. À peine entré dans la Sorbonne, Jean Jacquart me prend à part

dans le vestibule pour m'annoncer « officieusement » que je suis admis major à l'agrégation d'histoire. Peu après, avec mes camarades, nous montons dans la tribune qui surplombe l'amphi Louis-Liard pour apprendre officiellement les résultats de la bouche de Jean Meyer, correcteur en histoire moderne, et de Marc Bonnefous, président du jury. Ce dernier me prend ensuite à part pour m'exprimer de chaleureuses félicitations assorties de remarques bienveillantes par rapport aux années antérieures. Mais Jean Meyer est moins enthousiaste. En tout cas, l'annonce solennelle a réjoui six d'entre nous (Philippe Dagen, Christophe de Voogd, Vincent Robert, Daniel Russo, Pierre Thénard – classé 7^e – et moi-même), laissant hélas sur le carreau l'autre moitié des Normaliens. La promotion comprend aussi Stéphane Audouin-Rouzeau, Pascal Griset, notre ami Henry Laurens et Didier Poton de Xaintrilles, dont le nom est tout un symbole (*Le Monde des 20-21 juillet 1980*). Notre trio est donc sauf... et nous partons, Pierre, Christophe et moi fêter l'événement le soir-même au Taj Mahal, restaurant indien du XV^e arrondissement mais en retenant un peu notre joie car nous y convions, bien entendu, notre camarade Mireille Touzery, qui n'a pas eu notre chance cette année-là. Néanmoins au dessert c'est champagne Dom Pérignon pour tout le monde !

18 juillet-9 août. Lesté de l'agrégation, je peux sortir ma nouvelle 2 CV bleue du garage pour aller avec Bénédicte jusqu'en Provence puis, à nouveau, en colonie de vacances en Savoie. Camping aux Houches et randonnées autour du Mont-Blanc. Cap sur le Queyras et le parc des

Écrins (montée au refuge du glacier Blanc à 2 542 m) à partir de Vallouise où nous passons une autre semaine. Visite de Briançon et de Saint-Véran, dont le centre, à 2 022 m, en fait le plus haut village de France. Puis descente vers le sud par la route Napoléon jusqu'à Saint-Maximin et Brignoles où nous campons. Nous allons jusqu'à Saint-Mandrier.

9 août-2 septembre. Remontée jusqu'à Chambéry pour notre second séjour comme moniteurs, Bénédicte et moi, à la colonie de vacances de Vimines.

Jeudi 25 septembre. Rendez-vous à 15 h 30 avec Jean Jacquart à la Sorbonne (*Agenda J-M Moriceau 1980-1981*). Place à la recherche, sans épée de Damoclès cette fois ! Me voilà en DEA à l'université de Paris I avec Jean Jacquart comme directeur. Mais pour quel sujet ? L'objectif a été fixé dès l'année de maîtrise : travailler sur les « fermiers-laboureurs » de l'Île-de-France qui semblent constituer, d'après les travaux antérieurs de Marc Venard, Pierre Goubert et Jean Jacquart lui-même, un groupe social moteur, placé dans une position originale par rapport aux paysans du commun, aux couleurs toujours noires. Aldebert, Lachiver et Goubert m'ont successivement conforté dans cette orientation. Les quelques exemples que les historiens modernistes ont déjà débusqué dans leurs travaux suggèrent que ces « coqs de village » ont bien des choses à révéler. Et qu'ils peuvent représenter un miroir grossissant des transformations économiques et sociales au sein du monde rural. Encore faut-il reconnaître le terrain et identifier les hommes. C'est donc l'enjeu de cette année préparatoire, consacrée aux « coqs de villages de l'élection de Paris au XVIII^e siècle ».

Octobre. Rentrée en 4^e année à l'ENS. Toujours au 46 rue d'Ulm, 4^e étage (chambre 816). Aux Archives nationales, immersion dans les rôles de tailles des 450 paroisses du cœur de l'Île-de-France – me consacrant spécialiste du fonds dans la sous-série Z1G –, examinés un à un sur trois coupes différentes (autour de 1740, 1758 et 1788). Il s'agit de localiser, dénombrer et sélectionner les familles que je vais avoir à suivre, de génération en génération. Tel est le début officiel de ma thèse et de douze années d'aventure... désormais motorisé pour sillonner les routes d'une grande région parisienne à la rencontre des *Fermiers de l'Île-de-France* du Moyen Âge à aujourd'hui. *On the road again...*

Samedi 11 octobre. Assemblée générale de la Société historique de Corbeil à Saint-Jean-de-Beauregard (Essonne). J'y retrouve Jean Jacquart et Paulette Cavailler.

Jeudi 16 octobre. Descente en voiture, par un temps exécrable, à l'abbaye de Pontigny, dans l'Yonne, avec Pierre Thénard, qui va partir en Égypte pour effectuer son service national à l'université du Caire ; je lui réexpédierai son courrier par la valise diplomatique (*Premier agenda conservé, 1979-1980*).

18 octobre. Soutenance de la thèse de Denise Turrel sur *La Population de Bourg-en-Bresse au XVI^e siècle*, salle 308, sous la direction de Pierre Goubert (avec Marcel Lachiver, Jacques Dupâquier et Jean Jacquart). L'époque choisie par la doctorante préfigure pour moi tout l'intérêt de la démographie historique avant le milieu du XVII^e siècle, période trop délaissée par les chercheurs.

22 octobre. Athis-animation, réunion préparatoire à l'exposition

historique sur Athis-Mons, prévue à Rothenburg ob der Tauber (Bavière). La présentation au public du travail de recherche et de collecte propre à l'historien crée un espace de dialogue riche de retombées. Vingt ans plus tard, les « posters » que je demanderai à mes équipes d'étudiants en histoire rurale – en reprenant la pratique des géographes – en seront l'héritage.

Pour l'heure je m'efforce de cartographier le résultat de mes recherches sur la structure parcellaire des anciennes seigneuries d'Athis-Mons (et des environs) à la fin de l'Ancien Régime. Dans un tableau grand format (64 × 40 cm) à l'échelle du 1/10 000, je peux enfin visualiser les réserves d'Alexis de Gourgues, du Chapitre de Notre-Dame de Paris et de l'abbaye Sainte-Geneviève, ainsi que les principaux fiefs et les biens communaux. De la ferme de Champagne à Savigny-sur-Orge jusqu'au pressoir d'Ablon, le paysage féodal que j'avais si longtemps cherché à reconstituer reprend forme (*Athis-Mons vers 1780. Le cadre seigneurial : essai de restitution*). Cette première synthèse cadastrale (finalisée en mars 1981) orientera mes recherches de thèse et mes enseignements à l'université. Vingt ans plus tard, elle servira de matrice pour les analyses parcellaires de *Terres mouvantes*.

23 octobre. Réunion de travail au Laboratoire de démographie historique, boulevard Raspail, avec Jacques Dupâquier et René Le Mée sur le projet d'une *Histoire de la population française* aux PUF. Depuis quelque temps Jacques Dupâquier me prend sous son aile : un soutien qui ne faillira jamais.

Jeudi 30 octobre. Salle Louis-Liard, 14 h 30. Soutenance de la thèse sur travaux de Michel Morineau

« *Amsterdam et la conjoncture* ». Jury : Pierre Vilar, Michel Mollat, Jean-Claude Perrot, Jean Jacquart et Pierre Deyon. Découverte d'une histoire à la fois exigeante (érudition étourdissante appuyée sur des archives étrangères), polémique (pour le meilleur et pour le pire) mais finalement peu attractive. *Allergico cantabile* ! Et pourtant, à mon grand étonnement, Michel Morineau sera toujours l'un de mes avocats attitrés.

Vendredi 31 octobre. À Paris IV, séminaire de Jean Meyer au Centre de recherches de l'Occident Moderne de 10 h à 11 h.

Jeudi 6 novembre, 16 h. Reprise du séminaire de Jean Jacquart, sur « la vie religieuse en Île-de-France » (*Agenda J-M Moriceau, 1980-1981*). J'y retrouve Jean-Marie Génard – nouveau condisciple de la rue d'Ulm –, qui travaille sur l'industrie du bas à Dourdan au XVIII^e siècle, et deux ans plus tard, Christian Renoux, plongé dans les comptes de la seigneurie de Longjumeau sous l'Ancien Régime.

8 novembre. Excursion à Dourdan avec Jean-Marie Génard qui a pour conséquence imprévue de m'entraîner pour Noël en Savoie, à La Rosière, chausser les skis pour la première fois.

12 novembre. Séminaire conjoint à l'ENS de Jean-Claude Perrot et Daniel Roche. Entre les théories

économiques (« Économie et société de marché par l'intermédiaire des idéologies économiques » et l'histoire socio-culturelle (« Les manières de connaître le peuple de Paris par la littérature ») – ce n'est guère ma tasse de thé –, je m'initie à un nouveau type de rencontres : le dialogue entre directeurs de recherches dans un effort de réflexion intellectuelle. L'exercice facilitera en 1994 la création du Pôle rural de Caen sur la base d'un binôme avec Roger Calmès puis Philippe Madeline.

Jeudi 13 novembre. Dans le bureau de Jean Jacquart, soutenance de maîtrise de Jean-Baptiste Capit à 14 h sur le *Mémorial de Jean de Thoulouse*. Se clôt ainsi pour moi cette aventure victorine qui me laisse un souvenir émouvant des chanoines réguliers du XVII^e siècle.

Mercredi 17 décembre. Séminaire d'Emmanuel Le Roy Ladurie au Collège de France (« Histoire rurale comparée de l'Europe moderne, XVI^e-XVIII^e siècle »). Premier contact avec notre étoile internationale en histoire moderne, l'un de mes futurs anges gardiens, qui prendra à cœur bientôt son rôle de « tonton » spirituel – pour reprendre l'expression qu'il revendiquera lui-même –, la paternité lui ayant été confisquée depuis quelques années déjà par Jean Jacquart. »

*

Peu de temps avant la fin de l'année 1980, je reçois une lettre de Christian Ambrosi, à qui j'ai appris ma réussite à l'agrégation. Dans leur écriture lilliputienne ses félicitations rappellent la dimension humaine de l'existence :

« Vous savez que nous avons la faiblesse d'être émus quand nos anciens élèves nous témoignent une certaine fidélité. C'est une manière pour nous d'être rappelés très momentanément à la vie et de croire que nous existons encore. Mes félicitations ensuite pour votre brillant succès. Je ne peux pas dire qu'il ait

été pour moi une grande surprise. Je connais vos qualités d'esprit et de travail, je sais que vous avez à la fois la science et la méthode, et je suis persuadé que vous parviendrez à des niveaux élevés de notre mère l'Université. N'oubliez pas seulement que la recherche ou même que l'enseignement n'est pas la seule motivation d'une existence. Je me souviens que, quand vous étiez en hypo [khâgne], vous aviez d'autres activités qui prouvaient une qualité humaine : il faut l'entretenir et la développer par les moyens que vous êtes seul juge d'apprécier. Tenez-moi au courant de votre devenir d'historien et d'homme : j'en serai toujours flatté et charmé, et croyez à ma fidèle amitié » (*Lettre de Christian Ambrosi, 12 novembre 1980*).

L'histoire n'est-elle pas un moyen d'accomplir notre part d'humanité ? Immédiatement me viennent à l'esprit les injonctions de l'un de mes maîtres à penser – parti d'ici-bas l'année de ma naissance mais toujours vivant par ses messages – l'inégalable Lucien Febvre :

« L'objet de nos études ce n'est pas un fragment du réel, un des aspects isolés de l'activité humaine – mais l'homme lui-même, appréhendé au sein des groupes dont il est membre [...]. Pour faire de l'histoire, tournez le dos résolument au passé et vivez d'abord. Mêlez-vous à la vie. À la vie intellectuelle, sans doute, dans toute sa variété. Historiens, soyez géographes. Soyez juristes aussi, et sociologues, et psychologues [...]. Mais vivez aussi d'une vie pratique. Ne vous contentez pas de regarder du rivage, paresseusement, ce qui se passe sur la mer en furie. Dans le bateau menacé, ne soyez point Panurge qui se salit de mâle peur, ni même le bon Pantagruel qui se contente, tenant le mât embrassé, de lever les yeux au Ciel et d'implorer. Retrouvez vos manches, comme Frère Jean. Et aidez les matelots à la manœuvre » (*Lucien Febvre, 1941, repris dans Combats pour l'histoire, 1965, p. 21 et 32*).

Frère Jean des Entommeures ! Le personnage de Rabelais convie à l'action. L'histoire n'est point une « nécropole endormie ». Pour les jeunes historiens de 1980, comme pour ceux de 1941, et des années 2020 à présent, un même rituel fondateur et libérateur convie à redonner un élan au passé. L'histoire n'attend que l'énergie vitale – et novatrice, selon les questions du moment – des nouvelles générations.

« Il faut que, dans le vieux palais silencieux où elle sommeille, vous pénétriez [...] et qu'ouvrant les fenêtres toutes grandes, rallumant les lumières et rappelant le bruit, vous réveilliez de votre vie à vous, de votre vie chaude et jeune, la vie glacée de la Princesse endormie. »

L'injonction que lançait Lucien Febvre aux élèves de l'École normale supérieure résonne toujours.